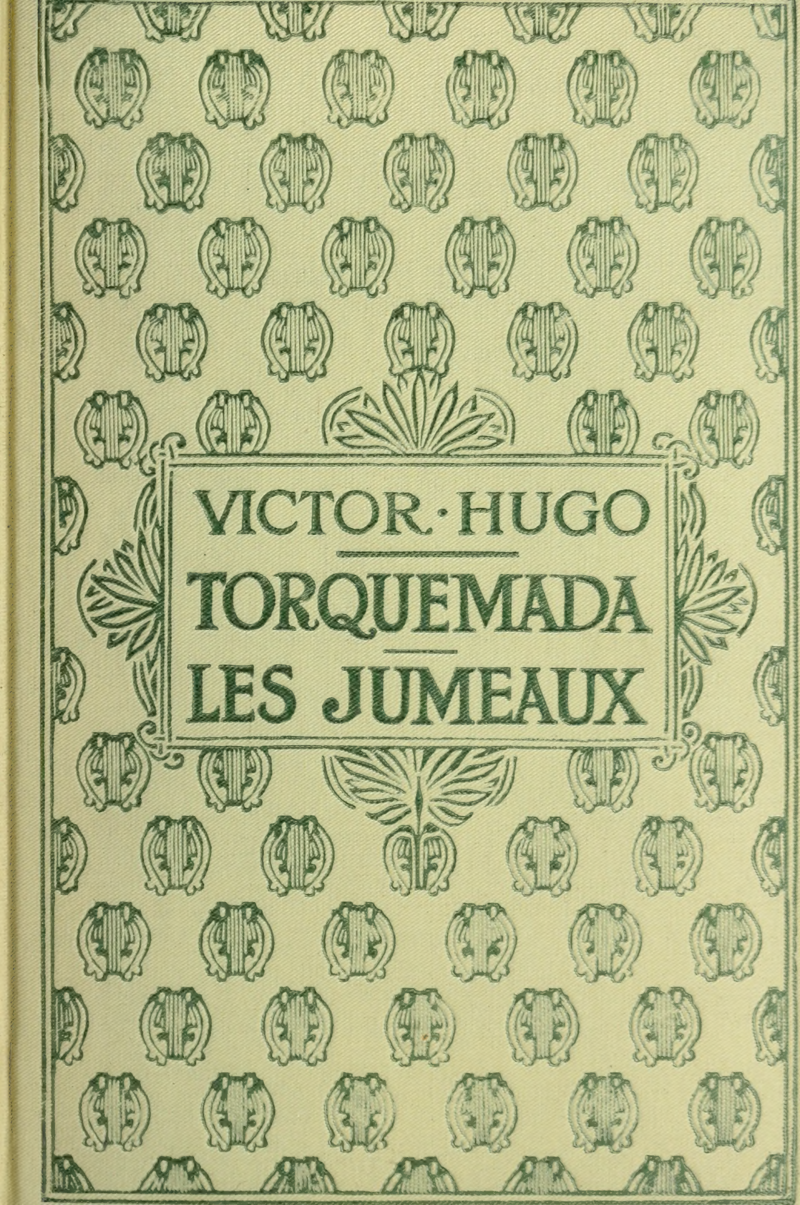

VICTOR · HUGO
TORQUEMADA
LES JUMEAUX

ŒUVRES COMPLÈTES DE VICTOR HUGO

TORQUEMADA

LES JUMEAUX

N N

Torquemada

Les Jumeaux

Par

Victor Hugo

Paris

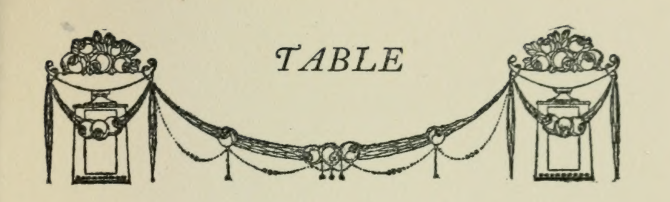
Nelson, Éditeurs

25, *rue Denfert-Rochereau*

Londres, Édimbourg et New-York

N N

IMPRIMERIE NELSON, ÉDIMBOURG, ÉCOSSE
PRINTED IN GREAT BRITAIN



TABLE

TORQUEMADA

PREMIÈRE PARTIE

DU MOINE AU PAPE

DEUXIÈME PARTIE

TORQUEMADA

LES JUMEAUX

TORQUEMADA

PREMIÈRE PARTIE

DU MOINE AU PAPE

PERSONNAGES

TORQUEMADA.
DON SANCHE DE SALINAS.
DOÑA ROSE D'ORTHEZ.
GIL, MARQUIS DE FUENTEL.
FERDINAND, roi.
ALEXANDRE VI, pape.
FRANÇOIS DE PAULE.
GUCHO, bouffon.
LE PRIEUR.
L'ÉVÊQUE DE LA SEU D'URGEL.

MOINES, SOLDATS.

ACTE PREMIER

L'IN PACE

En Catalogne. Les montagnes frontières. Le monastère Laterran, couvent de l'ordre des augustins et de l'observance de Saint-Ruf.

L'ancien cimetière du couvent. Aspect de jardin sauvage. C'est le mois d'avril du midi. Fleurs et soleil. Croix et tombeaux dans le gazon et sous les arbres. Sol bossué de fosses. Au fond, la muraille d'enceinte du monastère, très élevée, mais tombant en ruine. Une grande brèche la fend en deux jusqu'à terre, et donne sur la campagne. Près d'un pan de mur qui revient en équerre, une croix de fer plantée sur une fosse.

Une autre croix très haute, avec le triangle mystique doré, est au sommet d'un perron de pierre et domine le cimetière.

Sur le devant, au ras du sol, une ouverture carrée, encadrée de pierres plates de niveau avec l'herbe. A côté, on voit une longue dalle qui semble destinée à boucher au besoin l'ouverture. Dans l'ouverture on distingue les premières marches d'un étroit escalier de pierre qui descend et s'enfonce dans un caveau. C'est un sépulcre dont le couvercle a été enlevé et dont on aperçoit l'intérieur. La dalle qui est auprès est le couvercle.

Au lever du rideau, le prieur du couvent, en habit d'augustin, est en scène. Au fond du théâtre passe en silence un moine, vieux, vêtu d'une robe de dominicain. Le moine marche lentement, salue en fléchissant le genou toutes les croix qu'il rencontre, et disparaît. Le prieur reste seul.

SCÈNE PREMIÈRE

LE PRIEUR DU COUVENT, puis UN HOMME.

Le prieur, chauve avec une couronne de cheveux gris, barbe blanche, robe de bure. Il examine le mur d'enceinte et rôde pensif parmi les tombeaux.

LE PRIEUR.

Couvent mal gardé. Ronce et broussaille. Dégât
Que fait dans les lieux saints le temps, vieux renégat.

Il considère la crevasse du mur.

Brèche par où pourrait s'échapper un novice.
On dirait que ce mur refuse le service
Et que, d'être debout trop longtemps, il est las.
Il ressemble à nos droits qui s'écroulent, hélas !
Ils ont aussi leur rouille, ils ont aussi leur brèche.
Le vert rameau divin dans nos mains se dessèche.
Les papes à lutter deviennent paresseux.
Ah ! chez nous aujourd'hui les princes sont chez eux ;
Noirs, ils passent sur nous comme l'ombre des aigles.
Plus d'observance, plus de chartes, plus de règles.
Nous nous courbons toujours plus bas, de peur des coups;
Nous ne sommes pas sûrs de n'avoir pas chez nous
Des intrigues de cour et des scélératesses.
Ils nous font élever de petites altesses,
Obscures, pêle-mêle, et filles et garçons ;
Qui sait ? bâtards peut-être, et nous obéissons.

Il s'arrête devant l'ouverture du caveau.

S'il s'accomplit chez nous quelque acte de justice,
C'est contre l'un de nous.

Il se met à regarder la muraille.

Notre vieille bâtisse
Comme nous penche, et Christ saigne, et nous nous sentons
De plus en plus, dans l'ombre et la honte, à tâtons.

Entre par la brèche un homme enveloppé d'un manteau, et le chapeau rabattu sur les yeux. Cet homme s'arrête debout sur le monceau de ruines de la brèche. Le prieur l'aperçoit.

LE PRIEUR.

Homme, va-t'en de là.

L'HOMME.

Non.

LE PRIEUR.

Va-t'en. Sache, rustre,
Que c'est un cimetière.

L'HOMME.

Eh bien ?

LE PRIEUR.

Un cloître illustre.

L'HOMME.

Bah !

LE PRIEUR.

Nul n'y vient, hormis, le jour, les moines seuls ;
Et les ombres des morts, la nuit, dans leurs linceuls.
Pour quiconque entre ici, pas de miséricorde.
La hache s'il est duc, s'il est manant la corde.
Ceux qui sont du couvent entrent seuls. Gare à toi !
Déguerpis, drôle ! —

Riant avec hauteur.

A moins que tu ne sois le roi.

L'HOMME.

Je le suis.

LE PRIEUR.

Vous, le roi !

L'HOMME.

C'est ainsi qu'on me nomme.

LE PRIEUR.

Qui me le prouve à moi ?

L'HOMME.

Ceci.

Il fait un signe. Une troupe armée paraît à la brèche.
Le roi montre aux soldats le prieur.

Pendez cet homme.

Les soldats pénètrent par la brèche. Ils entourent le prieur. Entrent avec eux le marquis de Fuentel et Gucho. Le marquis de Fuentel, barbe grise, riche habit d'Alcantara. Gucho, nain vêtu de noir et coiffé d'un chapeau de sonnettes. Il tient dans ses deux mains deux marottes, l'une en or, à figure d'homme, l'autre en cuivre, à figure de femme.

SCÈNE II

LE PRIEUR, LE ROI, LE MARQUIS DE FUENTEL, GUCHO, ESCORTE DU ROI.

LE PRIEUR, tombant à genoux.

Grâce, monseigneur !

LE ROI.

Soit. — A la condition... —
Qu'es-tu dans ce couvent ?

LE PRIEUR.

Prieur.

LE ROI.

Attention.
Tu vas me renseigner sur tout ce qui s'y passe.
Le gibet, si tu mens ; si tu dis vrai, ta grâce.

Il laisse le prieur au milieu du groupe des soldats et s'approche du marquis de Fuentel sur le devant du théâtre.

Pour commencer, faisons nos prières, marquis.

Il jette son manteau à un valet derrière lui, et apparaît en petit habit d'Alcantara, avec un gros rosaire au côté. Il récite en silence le rosaire pendant quelques instants. Puis il se retourne vers le marquis.

La reine est loin. J'existe. Être seul, c'est exquis.
Être veuf serait mieux. Je ris.

GUCHO, à terre, ses deux marottes dans les bras et pelotonné dans l'encoignure d'une tombe.

A part.

L'univers pleure.

LE ROI, au marquis.

J'ai mes raisons, tu vas les savoir tout à l'heure,
Pour venir regarder de très près ce couvent.
Viens.

Il lui fait signe de le suivre un peu à l'écart, tout près de la tombe où s'est rencogné Gucho.

LE MARQUIS.

J'écoute le roi.

GUCHO, à part.

Moi, j'écoute le vent
Qui murmure au-dessus des choses que vous faites.

LE ROI, au marquis.

Je veux te consulter pour affaires secrètes.

GUCHO, à part.

Bah ! pourvu que je mange et dorme, tout est bien.

LE MARQUIS, au roi.

Faut-il chasser Gucho ?

LE ROI.

Non. Il ne comprend rien.

A Gucho.

Couchez là.

Gucho se fait le plus petit qu'il peut dans l'ombre derrière le roi. Le roi s'approche du marquis.

Marquis, j'aime affreusement les femmes.
Ceci me plaît de toi que tes mœurs sont infâmes,
Ou le furent. Plus tard, vieux, tu t'es fait dévot.
C'est bien. Ceci me plaît encor. L'homme ne vaut
Que par la foi, qui seule efface nos souillures.

Il fait un signe de croix.

LE MARQUIS.

Ce couvent, dont le roi vient scruter les allures,
Dépend de deux chefs, l'un à Cahors, l'autre à Gand.

LE ROI.

Tu passes pour avoir été fort intrigant.
Tu l'es toujours. On dit que des femmes, jolies,
Ont fait jadis pour toi, bonhomme, des folies.
Que tu puisses avoir été page et charmant,

Cela semble impossible ; et pourquoi pas, vraiment ?
Le matin est riant, puis la journée est noire ;
Cela se voit. Sais-tu qu'on raconte une histoire
Sur un petit valet de cour qui serait toi ?
T'es-tu jamais nommé Gorvona ?

LE MARQUIS.

Non. Pourquoi ?

LE ROI.

Pour te cacher, dit-on, par ruse et par bassesse,
Et pour une amourette avec une princesse.

LE MARQUIS.

Moi, jamais !

LE ROI.

On m'a fait le récit tout entier
D'un roi stupide auquel tu fis un héritier.
Mais on n'est pas d'accord sur le pays. Pur conte,
Probablement.

LE MARQUIS.

Voilà. Vous m'avez créé comte.
On tâche de me nuire.

LE ROI.

On a raison. Mais moi,
Que ce qu'on dit soit faux ou soit vrai, j'ai pour loi
D'être au-dessus de tout ce que l'homme imagine.
Rien ne m'atteint. Je suis le roi. Ton origine

Mêlée à des laquais, et même à des bouffons,
Tes commencements bas, tortueux et profonds,
Me conviennent. Personne au juste ne peut dire,
Pas même toi, quel fut ton père. Je t'admire
D'être si bien caché, tout en étant public.
Le nid du cormoran, le trou du basilic,
Sont les points de départ possibles d'une vie
Comme la tienne, errante, envolée, asservie.
Je t'ai fait comte, grand de Castille, et marquis ;
Vil tas de dignités, bien gagné, mal acquis.
Agir par ruse, ou bien par force, t'est facile ;
Tu te prendrais de bec avec tout un concile
Ou tu le chasserais, le démon en fût-il.
Tu sais être hardi tout en restant subtil.
Quoique fait pour ramper, tu braves la tempête.
Tu saurais, s'il le faut, pour quelque coup de tête
Te risquer, et, toi vieux, mettre l'épée au poing.
Tu conseilles le mal, mais tu ne le fais point.
N'être innocent de rien, n'être de rien coupable,
C'est ta propreté, comte, et je te crois capable
De tout, même d'aimer quelqu'un. A ce qu'on dit,
Tu t'es fait de valet brigand, et de bandit
Courtisan. Moi, j'observe en riant tes manœuvres.
J'ai du plaisir à voir serpenter les couleuvres.
Tes projets que, pensif, tu dévides sans bruit,
Sorte de fil flottant qui se perd dans la nuit,
Tes talents, ton esprit, ta fortune, ta fange,
Tout cela fait de toi quelque chose d'étrange,
De sinistre et d'ingrat dont j'aime à me servir.

LE MARQUIS.

Roi, vous avez le Tage et le Guadalquivir,
Et l'Èbre, et votre altesse à la Castille ajoute
Naple, et le roi de France est vaincu dans la joute ;
L'Afrique craint mon roi dont, bien souvent déjà,
L'ombre au soleil levant sur Alger s'allongea ;
Vous naquîtes à Sos, si près de la Navarre
Que vous avez des droits sur elle, et je déclare
Que votre berceau prit ce pays en dormant,
Vu que jamais un roi ne naît impunément ;
Vous avez mis le pied, quoique roi catholique,
Sur l'église où fermente un fond de république ;
Le pape, grâce à vous, tremble devant le roi,
Et son clocher se tait devant votre beffroi.
Vos drapeaux, de l'Etna jusqu'à la rive indoue,
Flottent, et vous avez Gonzalve de Cordoue.
Du reste, vous gagnez des batailles tout seul.
Jeune, vous dominiez les rois comme un aïeul,
Et quand un prêtre va ramer dans vos galères,
Rome en balbutiant rétracte ses colères.
O vainqueur de Toro, roi ! devant vous je sens
Tous les mots dans ma bouche expirer impuissants.
Vous êtes la grandeur, je suis la petitesse.
Je vous suis dévoué, seigneur.

LE ROI.

C'est faux.

LE MARQUIS.

Altesse...

LE ROI.

Épargne-moi l'ennui du dévouement, mon cher.
Pour toi je suis obscur, pour moi tu n'es pas clair.
Moi je fais le bon prince et toi le bon apôtre.
Au fond nous sommes pleins de fiel l'un contre l'autre ;
J'exècre le valet, tu détestes le roi ;
Tu m'assassinerais si tu pouvais, et moi
Je te ferai peut-être un jour couper la tête.
Nous sommes bons amis à cela près.

Le marquis ouvre la bouche pour protester.

Arrête
Ta dépense de mots, courtisan. Tu me hais,
Je te hais. En moi l'ombre, en toi de noirs souhaits.
Et chacun garde en soi son gouffre.

Nouveau geste du marquis, réprimé par le roi, qui continue.

On se pénètre.
Nous avons l'un sur l'autre une obscure fenêtre,
Et nous voyons nos cœurs sinistres. Ton amour,
Ton dévouement, j'en ris, vieux traître. Jusqu'au jour
Où tu ne pourras plus tirer d'or de ma poche,
Tant que ton intérêt, lien sûr, nous rapproche,
Marquis, je t'emploierai pour conseiller, sachant
Que tu me serviras mieux, étant plus méchant.
A bas ton masque ! à bas le mien ! je le préfère.
Dire vrai, cet affront qu'on n'ose pas me faire,
Moi, je le fais à tous, marquis. C'est bien le moins
Que je sois franc, ayant des fourbes pour témoins.

Si le prince, que fuit la vérité farouche,
Ne l'a pas dans l'oreille, il l'aura dans la bouche,
Et tu constateras dans tes vils bégaiements
Que, roi, je suis sincère et que, laquais, tu mens.
Causons à présent.

LE MARQUIS.

Mais...

LE ROI.

Être roi, quelle chaîne !
Être un jeune homme, plein d'explosions, de haine,
De tumulte, vivant, bouillant, ardent, moqueur,
Avec un tourbillon de passions au cœur,
Être un mélange obscur de sang, de feu, de poudre,
De caprices, pareil au faisceau de la foudre,
Vouloir tout essayer, tout souiller, tout saisir,
Avoir soif d'une femme, avoir faim d'un plaisir,
Ne pas voir une vierge, une proie, un désordre,
Un cœur, sans tressaillir du noir besoin de mordre,
Se sentir de la tête aux pieds l'homme de chair,
Et sans cesse, en la nuit d'un magnifique enfer,
Pâle, entendre une voix qui dit : Sois un fantôme !
N'être pas même un roi ! misère ! être un royaume !
Sentir un amalgame horrible de cités
Et d'états remplacer en vous vos volontés,
Vos désirs, vos instincts ; et des tours, des murailles,
Des provinces, croiser leurs nœuds dans vos entrailles ;
Se dire en regardant la carte : me voilà !

J'ai pour talon Girone et pour tête Alcala !
Voir croître en son esprit, chaque jour moindre et pire,
Un appétit qui prend la forme d'un empire,
Sentir couler sur soi des fleuves, voir des mers
Vous isoler dans l'ombre avec leurs plis amers,
Subir l'étouffement qu'a sous l'onde une flamme,
Et, morne, avoir le monde infiltré dans son âme ! —
Et ma femme, ce monstre immobile ! je suis
L'esclave de ses jours, le forçat de ses nuits.
Seuls dans une lueur — sombre, tant elle est haute,
Nous sommes tout-puissants et tristes, côte à côte.
Nous nous refroidissons en nous touchant. Dieu met
Sur on ne sait quel fauve et tragique sommet,
Au-dessus d'Aragon, de Jaën, des Algarves,
De Burgos, de Léon, des Castilles, deux larves,
Deux masques, deux néants formidables, le roi,
La reine ; elle est la crainte et moi je suis l'effroi.
Ah ! certe, il serait doux d'être roi, qui le nie ?
Si le tyran n'avait sur lui la tyrannie !
Mais toujours s'observer, feindre, être deux pâleurs,
Deux silences ; jamais de rire, pas de pleurs ;
Urraca vit en elle, en moi revit Alonze.
L'homme de marbre auprès de la femme de bronze !
Les peuples prosternés nous adorent ; tandis
Qu'on nous bénit en bas, nous nous sentons maudits,
L'encens monte en tremblant vers nous, et l'ombre mêle
L'idole Ferdinand à l'idole Isabelle.
Nos deux trônes jumeaux confondent leur clarté,
Nous nous apercevons vaguement de côté,

Et, quand nous nous parlons, la tombe ouvre sa porte.
Je ne suis pas bien sûr qu'elle ne soit pas morte.
Elle est cadavre autant que despote, et je dois
La glacer quand le sceptre entre-croise nos doigts,
Comme si Dieu liait par une bandelette
A sa main de momie une main de squelette.
Je suis vivant pourtant ! Ce fantôme pompeux,
Non, ce n'est pas moi, non ! non ! Aussi, quand je peux,
De toutes ces grandeurs sur nous appesanties
Je m'échappe, et je fais hors du roi des sorties,
Et j'ai, comme un dragon qui se dresse au soleil,
L'épanouissement monstrueux du réveil !
Fou comme la tempête et comme le cyclone,
Je m'évade éperdu, noir prisonnier du trône !
Plus de joug, je me rue ivre à travers le mal
Et le bonheur, ayant pour but d'être animal,
Piétinant mon manteau royal, l'âme élargie
Jusqu'aux vices, jusqu'aux chansons, jusqu'à l'orgie,
Regardant, moi le roi, le captif, le martyr,
Mes convoitises croître et mes ongles sortir ;
La femme et sa pudeur, l'évêque avec sa crosse,
M'exaspèrent ; je suis furieux, gai, féroce ;
Et l'homme qui bouillonne en moi, flamme et limon,
Se venge d'être spectre en devenant démon !

Pensif.

Quitte à redevenir demain ombre et fantôme.

Au marquis.

Le colosse n'est point pénétrable à l'atome,

Et tu ne comprends pas que je m'étale ainsi
Effrontément devant ces hommes que voici ;
Mais je sais moi que tous, quand je me communique,
Sont d'autant plus tremblants que je suis plus cynique,
Et c'est ma joie à moi, qui ris au milieu d'eux,
De les rendre plus vils en m'avouant hideux,
Et, rompant tout respect, tout frein, tout équilibre,
Moi qui n'étais que roi, je sens que je suis libre !
Tu ne me comprends pas. Ta crainte s'en accroît.
C'est bien. En revoyant demain mon regard froid,
Tu trembleras, doutant et prenant pour un songe
L'ivresse où maintenant devant toi je me plonge,
Fournaise où sous tes yeux brûle et bout mon passé,
Mon rang, mon sceptre, et d'où je sortirai glacé !

Il reprend son chapelet.

Maintenant finissons nos prières.

GUCHO, à part, regardant le roi en dessous.

Va ! prie.

LE ROI.

Puis j'interrogerai ce moine.

Il se met à dévider son chapelet.

GUCHO, le regardant faire, à part.

Momerie !
C'est par là que ce roi finira. Fourbe et dur,
Il ne croit à rien ; mais, — quel chaos d'âme obscur ! —

Quand il dit un pater, il devient imbécile.
Alors il cède au pape, il vénère un concile.
Tout en heurtant le prêtre, il le craint ; il se sent
Poussière sous les pieds de ce hautain passant.

Faisant le signe de la croix.

Ainsi soit-il ! Il est libertin, fourbe, oblique,
Menteur, cruel, obscène athée — et catholique.
Et, tant pis, il aura plus tard ce sobriquet.

Le roi remet son rosaire à sa ceinture et fait signe au prieur d'approcher.

LE ROI, au prieur.

Ici.

Le prieur avance, les deux mains en croix sur la poitrine, et les yeux baissés.

Si par malheur la franchise manquait
A tes réponses, gare à toi !

Le prieur salue.

Dis vrai. Prends garde.

Le prieur salue.

Depuis quelques instants le vieux moine vêtu d'une robe de dominicain a reparu au fond du théâtre. Il marche, la tête baissée, inattentif à tout, occupé seulement à saluer toutes les croix des tombeaux devant lesquelles il passe. Il semble murmurer des prières.

Ce passant est remarqué par le roi, qui le montre au prieur.

D'abord, quel est ce moine à figure hagarde,

Pas vêtu comme toi, qui fléchit le genou
Chaque fois qu'il rencontre une croix ?

LE PRIEUR.

C'est un fou.

LE ROI.

Comme il est pâle !

LE PRIEUR.

Il veille et jeûne. Il s'exténue.
Il parle haut. Il marche au soleil tête nue.
Il divague, il délire. Il rêve d'aller voir
Les papes, pour leur dire à genoux leur devoir.
Nous devons quand il passe observer le silence.
Il n'est point de notre ordre. Il est en surveillance
Dans ce cloître. On enferme ainsi dans nos couvents
Tous les prêtres qui sont inquiets, les savants,
Les songeurs qui pourraient prêcher dans la campagne
Autrement que ne veut notre église d'Espagne.

LE ROI.

Quelle folie a-t-il ?

LE PRIEUR.

Des visions de feu.
L'enfer. Satan. Il n'est ici que depuis peu.

LE ROI.

Il est vieux.

LE PRIEUR.

Il n'a pas, je crois, longtemps à vivre.

Le moine passe et disparaît sans avoir vu personne.

GUCHO, à part, regardant ses marottes.

J'ai deux marottes. L'une est en or, l'autre en cuivre.
L'une s'appelle Mal, l'autre s'appelle Bien.
Et je les aime autant l'une que l'autre. Rien
Est mon but.

Il considère le gazon des fosses.

Là des fleurs, là des feuilles séchées.

LE ROI, au prieur.

Les mœurs dans vos couvents se sont fort relâchées,
Moine.

LE PRIEUR.

Seigneur...

LE ROI.

On voit des femmes très souvent
Dans ce cloître.

LE PRIEUR.

Ce cloître est voisin d'un couvent
D'ursulines, qui sont nos ouailles ; nous sommes...

LE ROI.

Boucs gardant des brebis.

LE PRIEUR, saluant.

Seigneur...

GUCHO, à part.

Tout couvent d'hommes
Confesse le couvent de femmes d'à côté,
Fait la faute, et l'absout, avec paternité,
Et, régnant sur ces cœurs dans sa toute-puissance,
Leur ôte la vertu, puis leur rend l'innocence.
Doux miracle. Secret de la confession.

LE PRIEUR, au roi.

Roi, les fils de Lévi, les filles de Sion...

LE ROI.

Font bon ménage. Mais je sévirai. De sorte
Que Rome le saura.

LE PRIEUR, saluant.

Seigneur...

GUCHO, à part.

Lorsqu'à la porte
De leur cloître, où Jésus a cessé de régner,
Le petit dieu payen Cupidon vient cogner,
Le pape Sixte, ayant deux enfants d'une fille,
Ne peut pas trop gronder, s'ils entr'ouvrént leur grille.

LE ROI, au prieur.

Rome est prête à punir, et les temps semblent mûrs.

Regardant fixement le prieur.

L'évêque de la seu d'Urgel est dans vos murs,
J'en ai reçu l'avis.

Le prieur s'incline.

Avec puissance entière
De châtier.

LE PRIEUR, avec une nouvelle révérence.

Seigneur, seulement en matière
De dogme, et pour détruire ou vaincre les erreurs.
Rien au delà.

LE MARQUIS, bas au roi.

Vos yeux sont de bons éclaireurs.

LE ROI, bas au marquis.

Voir me plaît.

L'œil du roi s'arrête sur l'entrée de souterrain
qui est béante à quelques pas de lui.

LE ROI.

Qu'est ceci, moine ?

LE PRIEUR.

C'est une tombe.
Ouverte.

LE ROI.

Ouverte !

LE PRIEUR.

Oui, roi.

LE ROI.

Pour qui ?

LE PRIEUR.

Quand l'homme tombe,
Dieu seul le sait.

LE ROI.

Pour qui cette tombe ?

Le prieur se tait. Le roi insiste.

A l'instant
Dis-le, parle, réponds !

LE PRIEUR.

Je l'ignore. Elle attend.

Après un silence.

Pour moi peut-être. Ou bien pour vous.

LE MARQUIS, à l'oreille du roi.

Quand dans un cloître
On sent hors du niveau de l'ordre un moine croître,
Soit du côté du mal, soit du côté du bien,
On le supprime.

LE ROI, bas.

Au fait, le tuer, bon moyen.

LE MARQUIS.

Point. L'église a l'horreur du sang ! Sire, on l'enterr
Simplement.

LE ROI.

Je comprends.

LE MARQUIS.

L'endroit est solitaire.
Criez, nul n'entendra ; résistez, nul passant.

Montrant le trou où l'on distingue un escalier, puis la dalle qui est auprès.

On pousse l'homme ici marche à marche, il descend,
Et quand il est au fond, on lui met cette pierre
Sur la tête, et la nuit lui remplit la paupière
A jamais, et les bois, les hommes, l'eau, le vent,
Le ciel, sont au-dessus de cette ombre. Et vivant...

LE ROI.

Il est mort. — Oui, c'est simple.

LE MARQUIS.

Il meurt s'il veut. L'églis
N'a pas versé le sang.

Signe d'approbation du roi.

LE ROI, haut, et regardant dans le jardin du cloître.

Quoi que ce moine en dise,
Les femmes...

LE PRIEUR.

N'entrent pas dans nos murs.

LE ROI, au marquis.

Comme il ment !
J'en vois une !

Il regarde dans les profondeurs du jardin, et continue.

Et près d'elle un jeune homme charmant,
Sans barbe encore, enfant presque, œil vif, taille mince...

LE PRIEUR.

Roi, c'est une princesse.

LE ROI.

Et lui ?

LE PRIEUR.

Roi, c'est un prince.

LE ROI, bas au marquis.

J'ai bien fait de venir.

LE PRIEUR.

La règle *Magnates*...

Saluant le roi.

— Nous sommes les sujets du vicomte d'Orthez... —

LE ROI.

Et les miens.

LE PRIEUR, continuant.

... Nous permet, roi, d'admettre une altesse.

LE ROI.

Et même deux. Femelle et mâle.

LE PRIEUR, saluant du côté que lui désigne le doigt du roi.

Une comtesse !

LE MARQUIS, bas au roi.

Comme le roi de France, évêque du dehors,
Le vicomte d'Orthez, de Dax et de Cahors,
Est clerc en même temps que laïque, étant prince,
Et, tout en bataillant là-bas dans sa province,
Tout en criant : Soudards ! gendarmes ! en avant !
Il est cardinal-diacre, abbé de ce couvent.

LE ROI, riant.

Homme de guerre en France et d'église en Espagne.

LE MARQUIS, désignant hors du théâtre les deux personnes qu'a aperçues le roi.

Et si ce compagnon trouve ici sa compagne,

C'est lui qui, pour des plans quelconques, dans les fleurs
Et dans l'ombre, met l'un près de l'autre ces cœurs.

LE ROI, sérieux.

Quelconque ? Non. Je vois son but. Un mariage.

Au prieur.

Et depuis quand sont-ils ici ?

LE PRIEUR.

Dès leur bas âge.

LE ROI, au marquis.

Ils ont grandi tous deux dans ce cloître étouffant.

Au prieur.

Leurs noms ?

LE PRIEUR.

Rosa d'Orthez est l'infante.

LE ROI.

Et l'infant ?

LE PRIEUR.

Sanche de Salinas.

Mouvement du marquis. Il regarde avidement du côté où le roi a aperçu l'infante et l'infant.

LE ROI, de plus en plus sérieux.

Ils ont par héritage
Elle, Orthez, lui, Burgos.

LE PRIEUR, avec un signe affirmatif.

Ses droits vont jusqu'au Tage.

LE MARQUIS, à part.

Sanche de Salinas ! Burgos ! Il se pourrait ?

LE ROI, au prieur.

Poursuis. Oui, tout cela se construit en secret.
Ce Sanche est mon cousin. Mais je croyais la branche
Éteinte.

LE PRIEUR.

On garde ici secrètement don Sanche.
On l'a fait élever dans ce cloître, en mettant
La nièce du vicomte auprès de lui.

LE MARQUIS, à part.

Pourtant
Je les croyais tous morts. Oh ! quelle découverte !
Qu'est-ce que j'entrevois ? Cet enfant caché, certe,
C'est lui. Je me sens pris aux entrailles. Voici
Du nouveau.

LE ROI, au marquis.

Ce couvent désert est bien choisi.

LE PRIEUR.

L'infante et l'infant sont fiancés, et vont être
Époux bientôt. Ils ont tous deux le même ancêtre.

Cet ancêtre est un saint qu'ici nous invoquons,
Dont le fils, Loup Centulle, était duc des gascons ;
Puis Luc, roi de Bigorre, et Jean, roi de Barège,
Puis le vicomte Pierre, et Gaston cinq...

LE ROI.

Abrège.

LE PRIEUR.

Le cardinal-vicomte, aujourd'hui régnant, veut
Que dans ce coin secret du cloître, autant qu'on peut
On les tienne cachés.

LE MARQUIS, à part.

Sanche !

LE ROI, montrant au marquis le jeune homme
qu'il a aperçu, mais qu'on ne voit pas.

Il est beau ! regarde.

Le marquis regarde, avec une sorte de contemplation
et d'effarement, du côté que lui désigne le roi.

LE PRIEUR, regardant aussi du même côté.

Il a droit de mener à sa suite une garde
De cinquante hidalgos que commande un abbé.
Quand il vient à l'église il prend place au jubé,
Et Peñacerrada, sire, est sa capitale.
Mais, comme il semble né sous quelque ombre fatale,
Personne, excepté moi, prieur de ce moutier,

Ne sait qu'il est infant et qu'il est héritier.
Il l'ignore lui-même, et, pour la même cause,
Elle non plus, la nièce infante doña Rose,
Ne se sait pas princesse. On craint quelqu'un.

LE ROI.

Pardieu !
Moi ! le roi ! Je pourrais me fâcher de ce jeu.

Au prieur, et l'œil toujours fixé sur le dehors.

Ils portent comme vous une robe de serge ?

LE PRIEUR.

On les a consacrés tous les deux à la vierge.
Sans quoi nous ne pourrions les garder au couvent.
Même ils ont fait leurs vœux de novices, devant
Le chapitre.

LE ROI.

Il est moine à peu près, elle est nonne
Presque.

LE PRIEUR.

Oui, mais ils auront les dispenses qu'on donne
Aux princes, et pourront s'épouser.

LE ROI, au marquis.

Moi le loup,
J'entre en la bergerie, et je puis briser tout.

Pensif, à part.

Eh bien, non. Cardinal d'Orthez, va, tu m'arranges,
Vieux démon qui fais croître ensemble ces deux anges !
Enfants, adorez-vous avec un tendre émoi.
Ce complot contre moi, je le tourne pour moi.
Que Rose épouse Sanche ! oui, cela fait mon compte.
En mariant ta nièce à mon cousin, vicomte,
Tu veux par Salinas me dérober Burgos.
C'est bon, je laisse faire. Et nos droits sont égaux.
Et moi, qui comme toi de mon bien suis avare,
Je compte par Orthez te prendre la Navarre.
Moi, je te tiens par elle et tu me tiens par lui.
Donc, que ce mariage ait lieu. Soit. Aujourd'hui
On s'épouse ; demain on s'attaque.

Regardant au dehors.

L'infante
Est belle.

Pensif.

La façon de régner triomphante,
C'est d'employer pour soi, d'un air presque endormi,
Le mécanisme obscur qu'a fait votre ennemi.
L'intrigue retournée entre à votre service ;
Il voulait vous tuer, son bras dévie et glisse ;
Le coup de poignard bête à l'endroit qui vous plaît
Frappe, et votre assassin devient votre valet.

Se tournant vers le dehors.

Que disent-ils ? Tâchons d'entendre.

Il se dirige vers le fond du théâtre et disparaît dans les arbres.

GUCHO, à part, regardant le roi s'en aller.

Espion !

Dès que le roi est sorti, le marquis fait impérieusement signe au prieur de venir à lui.

SCÈNE III

LES MÊMES, moins le roi ; LE MARQUIS, LE PRIEUR, seuls en aparté sur le devant du théâtre.

LE MARQUIS.

Prêtre !

LE PRIEUR, s'approchant avec soumission.

Humblement.

Il fait une profonde révérence au marquis.

LE MARQUIS.

Tu n'as pas tout dit au roi.

LE PRIEUR.

Le maître,
C'est Dieu. Ce qu'il apprend par la confession,
Le prêtre ne doit pas le dire.

LE MARQUIS.

Fiction.
Paul deux a déclaré qu'on peut, dans les cas graves,

Tout révéler. Malheur à toi, si tu me braves !
Le roi n'est que mon bras ; dis-moi tout à moi !

LE PRIEUR.

Mais
Jurez-moi le secret, vous, si je me soumets.

LE MARQUIS.

Je le jure. Mais, tiens, je fais mieux ; je te donne
Un chapeau d'or valant cent marcs pour ta madone,
Et six grands chandeliers d'argent, d'un prix égal.

LE PRIEUR.

Vous saurez tout.

Baissant la voix.

Doña Sancha de Portugal,
Au temps où vous et moi, monseigneur, étions jeunes,
Doña Sancha pour qui nous prions dans nos jeûnes,
Étant femme du roi de Burgos, lui donna
Un fils qu'elle eut d'un page appelé Gorvona.
Le roi se crut le père, ayant en grande estime
Sa femme, et ce bâtard fut de droit légitime.
Il hérita du trône, en eut tous les profits,
Puis se maria, puis mourut, laissant un fils,
Qui, tout enfant, passa pour mort d'une mort prompte.
Cette mort fut un rapt du cardinal-vicomte
Qui fit prendre et cacher dans ce fief béarnais
Le petit roi don Sanche.

LE MARQUIS, à part.

Oui, je le devinais.

Regardant au dehors, pendant que le prieur marmotte des prières.

C'est mon enfant ! le fils de mon fils ! Oh ! je n'ose
Y croire encor. Je sens s'éveiller quelque chose
Que je ne savais pas avoir en moi, le cœur.
Coup de foudre béni ! choc subit et vainqueur !
Moi qui haïssais, j'aime. O mon fils ! Je m'enivre
D'être père. A présent, c'est la peine de vivre.
O délivrance ! j'ai rompu mon dur lien.
Je vivais pour le mal, je vivrai pour le bien.
Ma conscience noire errait comme la louve,
Je croyais avoir tout perdu. Ciel ! je retrouve
Tout ! Je suis père, aïeul ! Oh ! je puis désormais
D'en bas sourire aux purs et radieux sommets,
Jeter furtivement un regard vers la cime
Où, né de mon fumier, croîtra ce lys sublime,
Et dire : C'est mon fils ! et revivre ! Essayons.
Je sens que cet enfant, avec tous ses rayons,
Vient d'entrer dans ma brume, et que cette jeune âme
A pris possession de mon vieux cœur infâme,
De sorte qu'à présent j'ai, pour me surveiller,
De l'innocence en moi qui va me conseiller,
Et je suis un autre homme, et je pleure, et j'adore,
Et ma sinistre nuit voit un lever d'aurore !
A moi cette lumière ! à moi cet ingénu !
Vous êtes donc clément, ô Dieu, sombre inconnu ?
Moi, guide de ce roi marchant sur des victimes,

Clarté de sa noirceur, courtisan de ses crimes,
Je sens une main douce alléger mes forfaits.
Oh ! je respire enfin, moi, l'affreux portefaix,
Ma tête se relève, hélas ! de remords pleine,
Et du côté du ciel je puis reprendre haleine !
Oh ! je ne suis plus seul, je vis, j'aime, ébloui !
Hélas ! il n'a que moi comme je n'ai que lui.
Que de gouffres autour de lui ! pièges sans nombre
Oui, mais je veille.

Pensif.

A lui la lumière, à moi l'ombre.
Restons sous ce manteau sur ma tête étendu.
Le père deviné, l'enfant serait perdu.

Il revient vers le prieur.

LE PRIEUR, bas.

Monseigneur m'a promis le secret.

LE MARQUIS.

Sois tranquille.
Quand don Sanche doit-il sortir de cet asile ?

LE PRIEUR.

L'enfant qu'on a cru mort est un homme aujourd'hui.
Monseigneur le vicomte-abbé se sert de lui,
Et le déclarera comte et roi, prince, altesse,
Lorsqu'il en aura fait le mari de sa nièce.

Il jette un regard en arrière. Le roi reparaît au fond du théâtre.

Le roi !

LE MARQUIS.

Le roi !

A part, se parlant à lui-même.

Vieillard, cache bien à ce roi
Le cœur inattendu qui vient d'éclore en toi.

LE PRIEUR, bas.

Protégez-nous. Pourvu qu'ici rien ne le fâche !

LE MARQUIS, à part.

Allons, comédien, reprends ton masque lâche,
Insensible à l'insulte, à la haine, à l'affront,
Et remets-toi ton vil sourire sur le front.

LE PRIEUR.

Monseigneur m'a promis le plus grand secret.

LE MARQUIS, à part.

Certes !

Au prieur.

Ne crains rien.

SCÈNE IV

Les Mêmes, LE ROI.

LE ROI, à part.

Épier des âmes entr'ouvertes
M'amuse.

Il regarde du côté par où il vient d'entrer.

Les voici. Partons.

LE MARQUIS.

Vous leur seigneur,
Vous le roi, qu'avez-vous décidé ?

LE ROI.

Leur bonheur.
Je veux les marier.

LE MARQUIS.

Politique profonde.

LE ROI.

L'Espagne, pierre à pierre et pas à pas, se fonde.
Ce mariage fait mes affaires. Je veux
Aider le cardinal d'Orthez, combler ses vœux,
Et, marquis, avant peu j'aurai Dax et Bayonne.

LE MARQUIS, à part.

O mon vieux cœur farouche et ténébreux, rayonne !
Mon enfant sera roi !

Sur un signe du roi, l'escorte et toute la suite du roi sortent par la brèche. Le prieur s'approche et salue le roi, les deux bras en croix sur la poitrine.

LE ROI, au prieur.

Je ne suis pas venu
ici.

LE PRIEUR, s'inclinant.

Roi...

LE ROI.

Tu ne m'as jamais vu.

LE PRIEUR.

Pauvre et nu,
L'humble moine...

LE ROI.

J'aurai l'œil sur cette abbaye.

LE PRIEUR.

Vous y verrez toujours votre altesse obéie.

A part.

Sois maudit, roi !

LE ROI.

Ton chef est en France.

LE PRIEUR.

Oui, seigneur.

LE ROI.

Mais l'évêque d'Urgel est ici.

LE PRIEUR.

Cet honneur,
Nous l'avons, qu'un évêque est chez nous en visite.

LE ROI.

Il ne doit rien savoir de tout ceci.

Don Sanche et doña Rose paraissent au fond du théâtre. Ils ne voient rien de ce qui se passe. Le roi les montre au marquis, et se dirige vers la brèche.

Au marquis.

Viens vite !

Au prieur.

Si ton intention est de vivre, tais-toi.

Au marquis.

Viens.

Le roi sort. Gucho le suit.

LE MARQUIS, regardant don Sanche.

Qu'il est beau ! mon doux enfant !

Il sort.

SCÈNE V

DON SANCHE, DOÑA ROSE.

Don Sanche et doña Rose, l'un et l'autre en habit de novices, lui avec le froc blanc, elle avec le voile blanc, courent et jouent dans les arbres. Elle seize ans, lui dix-sept. Ils se poursuivent, se fuient, se cherchent. Rire et gaieté. Rose tâche d'attraper les papillons. Sanche cueille des fleurs. Il en compose un bouquet qu'il tient à la main.

DOÑA ROSE.

Par ici ! Voi,
C'est plein de papillons.

DON SANCHE.

Moi, j'aime autant les roses.

Il cueille des églantines, les ajoute à son bouquet, et regarde autour de lui.

Oh ! je suis enivré par tant de douces choses !

DOÑA ROSE, admirant un papillon.

Vois ! celui-ci qui vole à la pointe des joncs !

DON SANCHE.

Tout est vie et parfums !

DOÑA ROSE.

Écoute, partageons.
A toi les fleurs, à moi les papillons.

DON SANCHE, les yeux au ciel.

Il passe
On ne sait quoi de tendre et de bon dans l'espace.

Il cueille des fleurs pour son bouquet, pendant que doña Rose court après les papillons. Il la contemple.

Rose !

DOÑA ROSE, se retournant et regardant les fleurs que don Sanche a à la main.

A qui ce bouquet, monsieur ?

DON SANCHE.

Devine.

DOÑA ROSE.

A moi.

Elle retourne aux papillons, elle tâche de les saisir. Ils lui échappent, elle se dépite. Elle leur parle.

Je vous trouve jolis, et vous fuyez ! Pourquoi ?

DON SANCHE.

Ils perdront leurs couleurs, Rosa, si tu les touches.

Rêveur, et regardant les papillons voler.

On croit voir des baisers errer, cherchant des bouches.

DOÑA ROSE.

Ils en trouvent. Ce sont les fleurs.

DON SANCHE.

Alors, Rosa,

Puisque vous êtes fleur !

Il la saisit dans ses bras. Elle se débat, il l'embrasse.

DOÑA ROSE.

Monsieur, c'est très mal, ça !

DON SANCHE.

Mais puisque nous serons mariés.

Doña Rose suit des yeux un papillon. Elle le guette.
Il se pose sur une fleur.

DOÑA ROSE.

Il s'arrête.

Attrapons-le.

Elle s'approche tout doucement.

A don Sanche.

Viens.

DON SANCHE la suit de très près.

Chut !

La bouche de don Sanche rencontre la bouche de doña Rose,
le papillon s'envole.

DOÑA ROSE.

Ah ! tu n'as pas su, bête !

Prendre le papillon !

DON SANCHE.

Mais j'ai pris le baiser.

DOÑA ROSE,
contemplant les papillons qui reviennent aux fleurs.

Comme aux pieds de leur dame ils viennent se poser !
Bon ! les voilà partis, les petits infidèles !

Elle les regarde voler.

Pourquoi donc s'en vont-ils si loin, si haut ? que d'ailes !

Don Sanche survient en arrière doucement et l'embrasse.
Elle le repousse.

Avant le mariage, un baiser ! Non. Jamais.
Je n'en veux pas.

DON SANCHE.

Alors rends-le-moi.

DOÑA ROSE, souriant.

Non.

DON SANCHE.

Si.

DOÑA ROSE.

Mais...

Je t'aime !

Ils s'embrassent. Ils viennent s'asseoir sur une tombe. Elle pose la tête sur son épaule. Tous deux, comme en extase, suivent des yeux les papillons.

DON SANCHE.

Oh ! la nature immense et douce existe !
Vois-tu, que je t'explique. En hiver, le ciel triste
Laisse tomber sur terre un linceul pâle et froid ;
Mais, quand avril revient, la fleur naît, le jour croît ;
Alors la terre heureuse au ciel qui la protège
Rend en papillons blancs tous ses flocons de neige,
Le deuil se change en fête, et tout l'espace est bleu,
Et la joie en tremblant s'envole et monte à Dieu.
De là ce tourbillon d'ailes qui sort de l'ombre.
Dieu sous le ciel sans borne ouvre les cœurs sans nombre
Et les emplit d'extase et de rayonnement.
Et rien ne le refuse et rien ne le dément,
Car tout ce qu'il a fait est bon !

DOÑA ROSE.

Eh bien ! je t'aime.

DON SANCHE, éperdument.

Rose !

Il l'étreint dans ses bras. Un papillon passe. Doña Rose s'arrache de l'embrassement de don Sanche et court après le papillon.

DOÑA ROSE.

Ah ! qu'il est beau ! Viens ! prenons-le. Viens !

DON SANCHE.

Dieu sème
Les grâces du printemps pour égayer tes yeux.

Le papillon se pose sur un buisson.

DOÑA ROSE, avançant la main pour le saisir.

Ne faisons pas de bruit.

Le papillon s'envole.

Comme il est ennuyeux !

Il s'en va.

Elle suit le papillon. Don Sanche la suit.

Dans les lys.

Le papillon vole plus loin.

Bon, dans les clématites.

DON SANCHE.

Nos âmes ont toujours vécu, toutes petites
L'une à côté de l'autre. O ma femme !

Le papillon vole plus loin.

DOÑA ROSE.

Il me voit !

Le papillon est sur l'églantine. Elle veut le prendre, elle tend la main, puis la retire vivement.

Oh ! le méchant rosier qui m'a piqué le doigt !

DON SANCHE.

Ces roses ! cela veut boire du sang des anges !

Le moine en habit de dominicain paraît sous les arbres, parmi les tombeaux. Il ne les voit pas. Doña Rose l'aperçoit.

DOÑA ROSE.

Ah ! voilà ce vieux moine aux allures étranges.
Cet homme me fait peur. Viens-nous-en.

Ils sortent du côté des massifs d'arbres. Le moine avance lentement comme ne voyant rien hors de lui. — Le jour commence à baisser.

SCÈNE VI

LE MOINE, seul.

LE MOINE.

D'un côté,
La terre, avec la faute, avec l'humanité,
Les princes tout couverts de crimes misérables,
Les savants ignorants, les sages incurables,
La luxure, l'orgueil, le blasphème écumant,
Sennachérib qui tue et Dalila qui ment,
Hérétiques, vaudois, juifs, mozarabes, guèbres,
Les pâles curieux de chiffres et d'algèbres,
Tous, grands, petits, souillant le signe baptismal,
A tâtons, reniant Jésus, faisant le mal,
Tous, le pape, le roi, l'évêque, le ministre...
Et de l'autre côté, l'immense feu sinistre !
Ici, l'homme, oubliant, vivant, mangeant, dormant,
Et là les profondeurs sombres du flamboiement !
L'enfer ! — O créature humaine abandonnée !
O double plateau noir de notre destinée !

Vie et mort. Rire une heure et pleurer à jamais !
L'enfer ! O vision ! Des caves, des sommets ;
La braise dans les puits, sur les cimes le soufre.
Cratère aux mille dents ! bouche ouverte du gouffre !
Sous l'infini vengeur, l'infini châtié !
Joie est une moitié ; deuil est l'autre moitié.
Cela brûle. On entend des cris : mon fils ! ma mère !
Grâce ! et l'on voit tomber en cendre une chimère,
L'espérance ; des yeux, des visages s'en vont,
Puis reviennent, hagards dans le brasier profond ;
Sur les crânes vivants le plomb fondu s'égoutte.
Monde spectre. Il torture et souffre ; il a pour voûte
Le dessous monstrueux des cimetières noirs,
Piqué de points de feu comme le ciel des soirs,
Plafond hideux percé de fosses pêle-mêle,
D'où tombe dans l'abîme une pluie éternelle
D'âmes, roulant au fond des braises, au milieu
Du supplice, plus loin que le pardon de Dieu.
Nuit, sanglots. Un vent triste, à travers des trouées,
Tord les flammes sans cesse aux flammes renouées,
L'ardente lave enflée emplit les porches sourds,
Et le ciel dit : jamais ! Et l'enfer dit : toujours !
Et tout ce qui sur terre a, par vice ou paresse,
Mal usé du temps, fait un faux pas dans l'ivresse,
Erré, failli, péché, quiconque chancela,
Ne fût-ce qu'un instant, une minute, est là !
Châtiment ! Précipice ! En douter, impossible.
Qu'avons-nous là devant nos yeux ? L'enfer visible.
Son souffle jusqu'à nous vient pestilentiel !

L'âtre de Bélial fait jusqu'en notre ciel,
Avec la fumée âcre et rouge de la cuve,
Monter sa cheminée horrible. Le Vésuve.
L'Etna. Le Stromboli funèbre. Au nord l'Hékla.
Mais à quoi donc penser si ce n'est à cela ?
Nous avons devant nous, béant sous notre terre,
Crachant la flamme et l'ombre et la mort, ce mystère.
Nous pouvons nous pencher et regarder dedans.
La nuit nous pouvons voir les damnés, les ardents,
Rouler en tourbillons comme des étincelles,
S'enfuir, et retomber, le feu brûlant leurs ailes.
Hélas ! pas de sortie et de fuite. Rentrez.
Rentrez dans vos cachots de braise pénétrés.
Redevenez les flots du noir chaos de flamme.
Au-dessus de vous rit Satan, l'immense infâme !
Ils roulent effrayants, rongés de toutes parts,
Tisons vivants, fumée et flamme, affreux, épars,
Dans l'immobilité morne des étendues.
Tous les serpents du feu lèchent leurs mains tordues ;
L'huile les mord, le plomb les boit, la poix les fond ;
Ils ont sur eux l'énorme aveuglement sans fond,
Et l'infini farouche, à travers tous ses cribles,
Ne laisse rien passer que ces deux mots terribles :
Jamais ! Toujours ! — Mon Dieu ! qui donc aura pitié ?
Moi ! Je viens sauver l'homme. Oui, l'homme amnistié,
J'ai cette obsession. En moi l'amour sublime
Crie, et je combattrai l'abîme par l'abîme.
Dominique ébaucha, j'achèverai. L'enfer !
Comment faire tomber le couvercle de fer ?

Comment sur cette pente épouvantable, ô Rome,
O Jésus, arrêter l'écroulement de l'homme ?
J'ai trouvé. C'est d'ailleurs indiqué par saint Paul.
Car l'aigle, c'est la joie altière de son vol,
Voit tout, et s'éblouit de tout ce qu'il découvre.
Pour que l'enfer se ferme et que le ciel se rouvre,
Que faut-il ? Le bûcher. Cautériser l'enfer.
Vaincre l'éternité par l'instant. Un éclair
De souffrance abolit les tortures sans nombre.
La terre incendiée éteindra l'enfer sombre.
L'enfer d'une heure annule un bûcher éternel.
Le péché brûle avec le vil haillon charnel,
Et l'âme sort, splendide et pure, de la flamme,
Car l'eau lave le corps, mais le feu lave l'âme.
Le corps est fange, et l'âme est lumière ; et le feu
Qui suit le char céleste et se tord sur l'essieu,
Seul blanchit l'âme, étant de même espèce qu'elle
Je te sacrifierai le corps, âme immortelle !
Quel père hésiterait ? Quelle mère, voyant
Entre le bûcher saint et l'enfer effrayant
Pendre son pauvre enfant, refuserait l'échange
Qui supprime un démon et qui refait un ange ?
Oui, c'est là le vrai sens du mot Rédemption.
Éternelle Gomorrhe, éternelle Sion,
Nul ne fera jamais descendre un peu de joie
De celle qui rayonne à celle qui flamboie,
Mais Dieu permet du moins qu'on sauve l'avenir !
Plus de damnés ! la torche auguste vient bénir.
Ah ! le temps presse ! Hélas, le mal du monde empire ;

Une seconde fois Jésus saignant expire ;
Tout est méchant, tout est mauvais, tout est penché ;
Il pousse d'heure en heure une branche au péché,
Arbre fatal, rameau que Dieu vers lui ramène,
Mais qu'Ève, hélas, courba jusqu'à la lèvre humaine !
Plus de foi. Juifs relaps, moines rompant leurs vœux,
Bégards, nonnes laissant repousser leurs cheveux,
L'un arrache une croix, l'autre souille une hostie.
La foi meurt sous l'erreur comme un lys sous l'ortie.
Le pape est à genoux. Devant qui ? Devant Dieu ?
Non. Devant l'homme. Il craint César. Rome, avant peu,
Soumise aux rois, sera servante de Ninive.
Un pas de plus, le monde est perdu. Mais j'arrive.
Me voici. Je ramène avec moi les ferveurs.
Pensif, je viens souffler sur les bûchers sauveurs.
Terre, au prix de la chair je viens racheter l'âme.
J'apporte le salut, j'apporte le dictame.
Gloire à Dieu ! joie à tous ! Les cœurs, ces durs rochers,
Fondront. Je couvrirai l'univers de bûchers,
Je jetterai le cri profond de la Genèse :
Lumière ! et l'on verra resplendir la fournaise !
Je sèmerai les feux, les brandons, les clartés,
Les braises, et partout, au-dessus des cités,
Je ferai flamboyer l'autodafé suprême,
Joyeux, vivant, céleste ! — O genre humain, je t'aime

Il lève les yeux au ciel, les mains jointes, la bouche béante, en extase. Derrière lui, de la lisière de l'espèce de hallier qui est au fond du cimetière, sort un moine les bras en croix sur la poitrine, le capuchon rabattu. Puis, d'un autre point du taillis, un autre moine, puis un autre.

Ces moines, vêtus de l'habit des augustins, viennent se placer en silence, debout et immobiles, à quelque distance, derrière le moine dominicain, qui ne les voit pas. D'autres moines arrivent successivement de la même façon, isolément et en silence, et viennent se ranger à côté des premiers. Tous ont les bras en croix et les capuchons baissés. On ne voit aucun visage. Au bout de quelque temps, c'est une sorte de demi-cercle formé en arrière du dominicain. Ce demi-cercle s'écarte, et l'on voit déboucher de dessous les arbres, la chape sur le dos, la crosse en main et la mitre en tête, un évêque entre deux archidiacres. C'est l'évêque de la seu d'Urgel. Il avance lentement, suivi du prieur, qui, seul des moines, a le capuchon levé. L'évêque, sans dire une parole, se place au centre du demi-cercle de moines qui se referme derrière lui. Le dominicain ne s'est aperçu de rien. Le jour continue de baisser.

SCÈNE VII

LE DOMINICAIN, L'ÉVÊQUE DE LA SEU D'URGEL, LE PRIEUR, MOINES.

L'ÉVÊQUE.

Soyez témoins que moi, Jean, évêque, je vais
Juger cet homme ici présent, bon ou mauvais,
Et le questionner d'abord, car la justice
Permet de châtier, mais veut qu'on avertisse.

Le moine s'est retourné. Il considère gravement toute cette apparition. Il ne semble pas ému. Il regarde l'évêque.

Qu'es-tu ?

LE MOINE.

Frère prêcheur.

L'ÉVÊQUE.

Ton nom ?

LE MOINE.

Torquemada.

L'ÉVÊQUE.

On dit que tout enfant le démon t'obséda
Et que des visions funèbres te poursuivent.
Est-ce vrai ?

LE MOINE.

Devant moi les réalités vivent.

L'ÉVÊQUE.

Fictions.

LE MOINE.

Bornez-vous à dire visions.
Je vois Dieu.

Fixant son regard sur le triangle mystique doré
au sommet de la grande croix du cimetière.

Que veux-tu, Seigneur, que nous fassions,
Nous tes prêtres, devant ta lueur éternelle ?
Voir la loi formidable et simple et ne voir qu'elle,
C'est terrible. Mais moi, qu'y puis-je ?

L'ÉVÊQUE.

On dit, réponds,
Que, selon toi, nous tous, docteurs, nous nous trompons
En détestant l'impie ainsi que la panthère.

LE MOINE.

Vous vous trompez, seigneurs évêques.

L'ÉVÊQUE.

Ver de terre !

LE MOINE.

Il faut aimer l'impie et le sauver.

L'ÉVÊQUE.

On dit
Qu'un faux dogme où Didier le Lombard se perdit
Te tente, et que, d'après ton rêve ou ton principe,
L'enfer dans le bûcher s'éteint et se dissipe ;
De sorte que la flamme envoie au ciel les morts,
Et que, pour sauver l'âme, il faut brûler le corps.

LE MOINE.

C'est la vérité.

L'ÉVÊQUE.

Moine, une erreur te fascine.
Le mal, cet arbre triste, a l'erreur pour racine.

LE MOINE.

L'âme hait le contact du corps, vil compagnon.
Brûler, c'est épurer.

L'ÉVÊQUE.

Doctrine affreuse.

LE MOINE.

Non.

L'ÉVÊQUE.

Fausse.

LE MOINE.

Vraie. Et j'entends y conformer mes actes.

L'ÉVÊQUE.

Vipère !

LE MOINE.

J'y crois. Oui !

L'ÉVÊQUE.

Si tu ne te rétractes,
Prends garde ! Je t'enjoins, moi, de t'en repentir
Et de n'y plus croire.

LE MOINE.

Humble, et ne pouvant mentir,
Je persiste.

L'ÉVÊQUE.

Obstiné !

LE MOINE.

J'ai pour moi le concile
De Latran et le pape Innocent trois.

L'ÉVÊQUE.

Docile,
Tu peux prétendre à tout ; rebelle, à rien. Voyons,
Ton erreur peut jeter, fils, de mauvais rayons.
Un schisme en peut sortir. Frappe-toi la poitrine,
Dis : J'ai tort.

LE MOINE.

J'ai raison.

L'ÉVÊQUE.

Renonce à ta doctrine.
Bruno d'Angers, voulant grandir, se repentit.

LE MOINE.

Je ne veux pas grandir, je veux rester petit.

L'ÉVÊQUE.

Orgueilleux !

LE MOINE.

Non, croyant.

L'ÉVÊQUE.

Mais, que prétends-tu faire ?

LE MOINE.

J'irai, pieds nus, à Rome, avertir le saint-père.

L'ÉVÊQUE.

C'est lui qui m'a donné l'ordre de te juger,
Chien !

LE MOINE.

L'aboiement du chien réveille le berger.
Moi, je réveillerai le pape. Il doit m'entendre.

L'ÉVÊQUE, aux assistants, montrant le moine.

Fils, cet homme est féroce.

LE MOINE.

Oui, parce qu'il est tendre.
Saint Paul a dit : La foi brûle par charité.

L'ÉVÊQUE.

Tu te méprends au sens d'un texte mal cité.
Sixte quatre, pasteur que le monde révère,
Veut l'autel moins farouche et la foi moins sévère.
L'indulgence est en lui comme la sainteté.
C'est de bonté qu'il veut armer la vérité.
L'inquisition tend à s'adoucir. Le pape,
Quand il lève la main, bénit plus qu'il ne frappe.
A peine on voit encor quelques bûchers fumants.

LE MOINE.

Je suis épouvanté de ces relâchements.
La flamme de l'enfer enfle et monte à mesure
Que celle des bûchers décroît.

L'ÉVÊQUE.

Pauvre âme obscure !
Que veux-tu donc ?

LE MOINE.

Sauver le monde simplement.

L'ÉVÊQUE.

Comment ?

LE MOINE.

Par le feu.

L'ÉVÊQUE.

Crains ce remède inclément.

LE MOINE.

Le médecin n'est pas le maître du remède.

L'ÉVÊQUE.

Mais, dis, qu'espères-tu ?

LE MOINE.

Triompher, si Dieu m'aide.

L'ÉVÊQUE.

Nous verrons.

Il montre au moine l'ouverture du caveau.

Entre là.

LE MOINE.

Qu'est ceci ?

L'ÉVÊQUE.

Le tombeau.

LE MOINE.

Bien.

Il se dirige vers le caveau.

L'ÉVÊQUE.

Recule. Il est temps encore.

LE MOINE, marchant au caveau.

Introïbo.

L'ÉVÊQUE.

Réfléchis.

LE MOINE, les yeux au ciel.

Frappe, ô Dieu, ton prêtre et ton prophète,
Et que ta volonté redoutable soit faite.

Il va au caveau et s'arrête sur le bord.

L'ÉVÊQUE.

Tu dois obéissance à ton évêque. Un front
Qui se dresse au milieu du cloître est un affront.
L'église a le devoir de rendre à la nuit l'homme
Qui la trouble.

LE MOINE, debout au seuil du caveau.

Amen.

L'ÉVÊQUE.

Moine, obéis. Je te somme
D'obéir.

LE MOINE.

Non.

L'ÉVÊQUE.

Descends un degré.

Le moine met un pied dans le caveau et descend la première marche.

Par le nom
Du Christ, dédis-toi.

LE MOINE.

Non.

L'ÉVÊQUE.

Descends.

Le moine descend une deuxième marche.

Abjure.

LE MOINE.

Non.

L'ÉVÊQUE.

Descends.

Le moine descend la troisième marche.

Je suis l'évêque et le juge. Rétracte
Ta doctrine barbare et fausse.

LE MOINE.

Elle est exacte.

L'ÉVÊQUE.

Cède-moi.

LE MOINE.

Non.

L'ÉVÊQUE.

Descends.

Le moine descend. On ne le voit plus qu'à mi-corps. L'évêque fait un pas vers lui et s'approche de l'ouverture du souterrain. Il lui montre ce qui est dedans.

Vois cette cruche d'eau,
Ce pain d'orge. On va clore à jamais le rideau
Entre le jour et toi. Les étoiles, l'aurore,
Tout va s'évanouir.

LE MOINE.

Soit.

L'ÉVÊQUE.

Descends.

Le moine descend. Il n'a plus que la tête hors du sépulcre.

Songe encore.

Tu vas t'éteindre ici sans air comme un flambeau.
La faim, la soif. Mourir, c'est horrible.

LE MOINE.

C'est beau.

L'ÉVÊQUE.

Descends.

Le moine disparaît dans le souterrain.

LA VOIX DU MOINE, dans le caveau.

Je suis au fond.

L'ÉVÊQUE.

Mettez sur lui la pierre.

LA VOIX DU MOINE.

Faites.

Sur un signe de l'évêque, deux moines font glisser la dalle sur l'entrée de l'escalier. Au moment de la fermer tout à fait, ils s'arrêtent, ne laissant qu'un étroit soupirail. L'évêque se penche sur cette ouverture.

L'ÉVÊQUE.

Par Jésus-Christ ! par l'anneau de saint Pierre !
Tout à l'heure il sera trop tard, la nuit t'attend.
Te rétractes-tu ?

LA VOIX DU MOINE.

Non.

L'ÉVÊQUE.

Tu n'as plus qu'un instant.
Renonce à tes erreurs folles et téméraires,
Dédis-toi.

LA VOIX DU MOINE.

Non.

L'ÉVÊQUE.

Va donc en paix !

Les deux moines poussent la dalle et le sépulcre est fermé.

Prions, mes frères.

Toutes les mains se joignent. Les moines se forment en procession deux à deux et s'en vont à pas lents, l'évêque marchant le dernier. Ils disparaissent sous les arbres. On les entend chanter la prière des morts. Leurs voix vont s'affaiblissant.

VOIX LOINTAINES DES MOINES.

De profundis ad te clamavi, Domine.

LA VOIX, dans le tombeau.

Ayez pitié, Seigneur, du monde infortuné !

VOIX DES MOINES.

Libera nos.

LA VOIX, dans le tombeau.

Mon Dieu, délivrez-moi !

Entrent don Sanche et doña Rose.

SCÈNE VIII

LE MOINE dans le caveau, DON SANCHE, DOÑA ROSE.

Don Sanche et doña Rose sortent du taillis. Ils s'arrêtent sur la lisière du bois. Ils se regardent et regardent la solitude autour d'eux. Moment de silence. Il fait presque nuit.

DON SANCHE.

Nos âmes,
Parce que tout enfants, vois-tu, nous nous aimâmes,
Se mêlent, et ma main te cherche, et je ne puis
Dire si je t'entraîne ou bien si je te suis.
Un mystère est sur nous, Rose. Parfois j'y rêve.
Ici, dans ce couvent, ensemble on nous élève.
Qui sommes-nous, sais-tu ? Pourquoi nous enfermer ?
Mais cela m'est égal, on me laisse t'aimer.
Je suis le chevalier et vous êtes la dame.
Je ne sais pas pourquoi je parle de mon âme ;
Mon âme, c'est ton souffle, haleine et feu des cieux ;
Elle sort de ta bouche et brille dans tes yeux.
Je n'ai plus d'âme quand tu n'est plus là. — Ton voile
Me gêne. Un baiser.

DOÑA ROSE.

Non.

Elle le lui laisse prendre, puis elle s'appuie sur son bras et lui montre le ciel.

Vois là-bas cette étoile.

Tous deux dans l'extase contemplent la nuit.

LA VOIX, dans le tombeau.

Dieu ! grâce pour la terre !

VOIX LOINTAINES DES MOINES.

Ite, pax sepulcris !

LA VOIX, dans le tombeau.

Grâce!

DOÑA ROSE.

Entends-tu des chants?

DON SANCHE.

Non. Mais j'entends des cris

VOIX DES MOINES.

Elles vont décroissant de plus en plus et s'affaiblissant dans l'éloignement.

Onus grave super caput.

DOÑA ROSE.

Tu vois qu'on chante.
La nuit avec des chants dans l'ombre est plus touchante.

Un chant, c'est de la joie offerte au ciel sacré.
Tout aime sur la terre. Aimons !

VOIX DES MOINES.

Miserere !

LA VOIX, dans le tombeau.

Miserere !

DON SANCHE.

Mais non. C'est un cri. L'on appelle.
J'avais raison. D'où vient ce cri ?

DOÑA ROSE.

De la chapelle.
C'est l'hymne du soir.

DON SANCHE.

Non.

DOÑA ROSE.

La nuit, dans la vapeur,
Tout fait illusion.

LA VOIX, dans le tombeau.

Jésus !

DON SANCHE, distinguant la pierre qui ferme le caveau.

C'est là !

DOÑA ROSE.

J'ai peur.

DON SANCHE.

Quelqu'un est là-dessous!

DOÑA ROSE.

Un mort parle!

LA VOIX, dans le tombeau.

O Dieu! Père!

DON SANCHE.

Un homme est enterré vivant sous cette pierre !

DOÑA ROSE.

N'approche pas. Un spectre, un visage d'effroi,
Un mort, te dis-je, va se lever !

DON SANCHE, presque violemment.

Aide-moi !

Il s'agenouille et essaie de déranger la pierre. Elle s'agenouille près de lui et tâche aussi de la soulever. Il se tourne vers elle en souriant.

Si c'est un condamné, qu'il ait par toi sa grâce !

Il se penche sur la pierre et crie :

Est-ce ici qu'on se plaint ?

LA VOIX, dans le tombeau.

Est-ce quelqu'un qui passe ?
Au secours !

DON SANCHE.

Attendez.

Tous deux font effort sur la dalle du sépulcre.

Rien ne fait dévier
Ni bouger cette dalle. Où trouver un levier ?

Il aperçoit à quelques pas la croix de fer qui est sur une tombe près du mur.

Ah ! cette croix !

Il se lève et va à la croix.

DOÑA ROSE, l'arrêtant.

Prends garde !

DON SANCHE, regardant le caveau.

Oh ! pauvre homme !

DOÑA ROSE.

Ma crainte,
C'est de te voir toucher cette croix, chose sainte.

DON SANCHE.

Elle sera plus sainte après l'avoir sauvé.
Je l'arrache, et Jésus m'approuve.

Il déracine la croix de fer.

DOÑA ROSE, se signant devant la croix.

O crux, ave !

DON SANCHE,
examinant la croix qu'il tient des deux mains.

Bonne barre de fer. Maintenant, une pierre.

Il roule un bloc de roc près du tombeau, et en fait le point d'appui du levier. Il introduit la pointe de la hampe de la croix sous la dalle, et tous deux font effort sur la barre.

Ah ! la mort n'aime pas qu'on rouvre sa paupière.
C'est difficile.

Tous deux s'interrompent et reprennent haleine.

Un cloître est un étrange lieu.
Il s'y passe parfois des choses sombres.

DOÑA ROSE.

Dieu !
Je tremble.

DON SANCHE, pesant sur le levier.

Cette dalle est bien lourde.

DOÑA ROSE.

Elle cède !
Le bloc s'écarte.

La dalle commence à remuer.

DON SANCHE.

Encore un effort. Un peu d'aide.

Rose appuie sur la barre, Sanche pousse la pierre.
Le caveau se rouvre.

DOÑA ROSE, battant des mains.

Bien !

DON SANCHE, regardant dans le trou noir.

Ah ! l'affreux caveau, plein d'un hideux brouillard !

Le moine sort lentement de la fosse. Il fixe tour à tour son regard sur don Sanche et doña Rose.

DOÑA ROSE.

Un homme vivant ! oui, ce moine, ce vieillard !
Ah ! quel bonheur d'avoir été là pour l'entendre !

LE MOINE.

Vous me sauvez. Je jure, enfants, de vous le rendre.

ACTE DEUXIÈME

LES TROIS PRÊTRES

En Italie.

Le haut d'une montagne. Une grotte d'ermite. Au fond, l'entrée, ouverte sur l'espace.

A terre, dans un coin, une natte de paille. Dans le coin opposé, un petit autel sur lequel est posée une tête de mort. Dans un creux de rocher, une cruche d'eau, un pain noir, un plat de bois où l'on voit des pommes et des châtaignes. Des pierres pour sièges, une plus grosse pour table.

Horizon de forêts, d'escarpements brûlés et ravinés, de précipices. Au loin, un torrent. Dans la brume, le clocher d'un monastère.

SCÈNE PREMIÈRE

FRANÇOIS DE PAULE, seul.

Il prie agenouillé. Il s'interrompt et se lève. Il écoute. On entend un bruit de trompes et de cors et des aboiements confus.

Qu'entends-je là ? Je dois me tromper. C'est la cloche.

Il écoute.

Non, c'est le cor. Le cor sonnant de roche en roche !

Il écoute.

Parfois le torrent semble une foule de voix
Que le vent entrecoupe et mêle au bruit des bois.

Il écoute.

Non. On chasse.

Il regarde au dehors.

Oh ! devant la meute, la fanfare,
Le hallali, le bois mystérieux s'effare,
Et pour la bête, alors, l'homme, c'est le démon.

Il écoute. La rumeur de la chasse est de plus en plus distincte.

Scandale affreux ! Depuis Dorothée et Simon,
Dans ce désert béni, fief sacré du saint-père,
L'ermite avec le loup partage le repaire ;
Sous la fraternité des branchages épais
On s'aime, et la nature et l'homme ont fait la paix.
Personne, prince ou roi, la tiare romaine
Ayant cette montagne auguste pour domaine,
N'a le droit d'amener dans cette âpre forêt
Les chiens, les cors, les cris.

Les aboiements s'éloignent. Le bruit de la chasse va et vient, cesse, puis recommence.

Le pape seul pourrait.
Et ne peut, car il n'est le chasseur que des âmes.
Non, les violateurs même les plus infâmes
Ne viendraient point verser le sang dans ce saint lieu,
Et troubler les oiseaux du ciel, qui sont à Dieu.
Quelqu'un l'ose pourtant, quel est ce téméraire ?

Un moine, vieux, un bâton à la main, les pieds couverts de poussière, se présente à l'entrée de la grotte. Il a le rochet de pèlerin par-dessus l'habit de dominicain. C'est Torquemada. Il s'arrête sur le seuil. Il a la barbe grise. François de Paule a la barbe blanche.

SCÈNE II

FRANÇOIS DE PAULE, TORQUEMADA.

TORQUEMADA.

Salut à toi, vieillard et père !

FRANÇOIS DE PAULE.

Salut, frère.

TORQUEMADA.

Permets-tu qu'un instant je me repose ici ?

FRANÇOIS DE PAULE.

Mon frère, entrez.

TORQUEMADA.

Je suis brûlé, je suis transi,
La fièvre et le soleil me dévorent, je marche,
J'entre, indigne passant, chez toi, saint patriarche.
Je suis très las. Je dis : Lamma sabacthani !
Salut ! Sois béni, prêtre.

FRANÇOIS DE PAULE.

Homme, soyez béni.

TORQUEMADA.

Je suis prêtre aussi, moi.

FRANÇOIS DE PAULE.

Puisse Dieu vous conduire !
C'est bien. Vous avez droit de dire ou ne pas dire
Où vous allez et d'où vous venez, car les pas
Viennent tous de l'aurore et vont tous au trépas.
Ce que vous êtes, frère inconnu, nous le sommes.
Fils, le même infini pèse sur tous les hommes,
Et le même voyage est fait par tout mortel.
Nos pieds sont au tombeau, nos genoux à l'autel.

TORQUEMADA.

Je viens de l'Univers et je vais à la Ville.
Je vais à Rome.

FRANÇOIS DE PAULE.

A Rome ?

TORQUEMADA.

Oui, moi, tête humble et vile,
J'ai quelque chose à faire, et les temps sont venus.
Je me suis mis en route au hasard, seul, pieds nus,
J'ai marché dans le sable et marché dans la neige.
Ma supplique est déjà parvenue au saint-siège,
Car je connais le pape Alexandre six.

FRANÇOIS DE PAULE.

Quoi !

Le nouveau pape ?

TORQUEMADA.

Il est espagnol comme moi.
Nous nous sommes connus à Valence. Il s'appelle
Borgia. Mais toi, prêtre en cette âpre chapelle,
Qu'es-tu, vieillard que Dieu dans ce désert guida ?
Ton nom ?

FRANÇOIS DE PAULE.

François de Paule. Et vous ?

TORQUEMADA.

Torquemada.

Il recule avec respect devant l'ermite.

François de Paule ! un saint !

FRANÇOIS DE PAULE.

Non.

TORQUEMADA.

Tu rends des oracles !

FRANÇOIS DE PAULE.

Non.

TORQUEMADA.

Mais tu fais, dit-on, mon père, des miracles ?

FRANÇOIS DE PAULE.

J'en vois. Tous les matins l'aube argente les eaux,
L'énorme soleil vient pour les petits oiseaux,
La table universelle aux affamés servie
Se dresse dans les champs et les bois, et la vie
Emplit l'ombre, et la fleur s'ouvre, et le grand ciel bleu
Luit ; mais ce n'est pas moi qui fais cela, c'est Dieu.

TORQUEMADA.

Père, Jésus nous met l'un en face de l'autre.
Moi qui suis le voyant, je parle à toi l'apôtre ;
Écoute. N'as-tu pas quelquefois réfléchi
Au pape, homme à tiare et sépulcre blanchi,
Et ne t'es-tu pas dit qu'un inconnu peut-être,
En présence du faux pontife, est le vrai prêtre,
Et que, tout en restant, par devoir, prosterné
Devant l'altier vicaire au hasard couronné,
Cet inconnu pensif porte en lui l'âme même
De l'église, dont l'autre a le vain diadème !
Eh bien, que dirais-tu si ce chef de la foi,
Et si cet inconnu suprême, c'était moi ?

FRANÇOIS DE PAULE.

Le pape, homme de Dieu, règne. Il n'est pas deux Romes.

TORQUEMADA.

Nul n'est homme de Dieu s'il n'est l'homme des hommes.
Je suis cet homme-là. L'enfer et sa noirceur

Attendent l'univers. Je suis le guérisseur
Aux mains sanglantes. Calme, il sauve, et semble horrible.
Je me jette, effrayant, dans la pitié terrible,
Vraie, efficace ; et j'ai pour abîme l'amour.

FRANÇOIS DE PAULE.

Je ne vous comprends pas. Prions.

Il s'agenouille devant l'autel.

TORQUEMADA.

Jadis, un jour,
J'étais jeune, et j'avais depuis peu cette robe,
J'ai vu dans Sainte-Croix de Ségovie un globe
Qui figure le monde avec tous les états ;
Les fleuves, les forêts ; toute la terre ; un tas
D'empires ; les pays, les frontières, les villes ;
La neige avec ses monts, la mer avec ses îles ;
Toutes les profondeurs où remue à grand bruit
Le vaste genre humain fourmillant dans la nuit.
Tu sais, père, il n'est pas d'empereur qui ne tienne
Un globe dans sa main, idolâtre ou chrétienne ;
Moi, j'ai sous mon regard eu cette vision,
L'univers ; chaque zone et chaque nation ;
Europe, Afrique ; et l'Inde où l'on voit l'aube naître ;
Et j'ai dit : Il s'agit de devenir le maître.
Et j'ai dit : Il s'agit de dominer cela
Pour Jésus, qui souvent en songe m'appela.
Il faut prendre la terre et la rendre au ciel. Père,
Oui, la sphère terrestre, avec ses cris, sa guerre,

Ses royaumes, ses chocs, son fracas, son effroi,
C'est mon globe, entends-tu.

FRANÇOIS DE PAULE,
se levant, et posant un doigt sur la tête de mort.

Voici ma sphère à moi.
Ce reste du destin qui naufrage et qui sombre,
La méditation de cette énigme, l'ombre
Que fait l'éternité sur ce néant pensif,
Ce crâne hors du gouffre humain, comme un récif,
Ces dents qui gardent, comme en leur aube première,
Le rire, après que l'œil a perdu la lumière,
Ce masque affreux que tous nous avons sous nos fronts,
Cette larve qui sait ce que nous ignorons,
Ce débris renseigné sur la fin inconnue,
Oui, sous ce froid regard sentir mon âme nue,
Penser, songer, vieillir, vivre de moins en moins,
Avec ces deux trous noirs et fixes pour témoins
Prier, et contempler ce rien, cette poussière,
Ce silence, attentifs dans l'ombre à ma prière,
Voilà tout ce que j'ai ; c'est assez.

TORQUEMADA, à part.

Un éclair
Traverse mon esprit en l'écoutant. Dans l'air,
Autrefois Constantin, qui de régner fut digne,
A vu le labarum.

Montrant la tête de mort.

Et moi je vois ce signe !

Et je vaincrai par lui, comme Constantin. Oui,
Ce saint ermite montre à mon œil ébloui
L'autre forme du vrai, l'autre clarté chrétienne.
Oui, je garde ma sphère et je lui prends la sienne !
De sorte que l'écueil indiquera le port,
Et que la vie aura pour bannière la mort !

A François de Paule.

Écoute. Dominique a mal compris la flamme.
Elle est sublime, à moins qu'elle ne soit infâme.
Dominique voulait punir, je veux sauver.
Les bûchers sont éteints, je viens les relever.
Comprends-tu maintenant ?

FRANÇOIS DE PAULE.

Oui.

TORQUEMADA.

Je veux sur la terre
Allumer l'incendie énorme et salutaire.
Père, rien de meilleur jamais ne se rêva.
Et j'entends dans ma nuit Jésus qui me dit : Va !
Va ! le but t'absoudra pourvu que tu l'atteignes !
Je vais !

François de Paule pose sur la grosse pierre qui est la table le pain, le plat de bois et la cruche d'eau.

FRANÇOIS DE PAULE.

Voici de l'eau, du pain et des châtaignes
Buvez à votre soif, mangez à votre faim.

Et quant à vos projets, dont j'entrevois la fin,
Avant que le premier de vos bûchers flamboie,
Je prierai Dieu pour vous, afin qu'il vous foudroie ;
Car mieux vaudrait, pour vous et pour le genre humain,
Votre mort, qu'un tel pas, fils, dans un tel chemin !

TORQUEMADA, à part.

Triste affaiblissement d'un esprit solitaire !
Ce pauvre saint n'a pas compris.

FRANÇOIS DE PAULE.

L'homme est sur terre
Pour tout aimer. Il est le frère, il est l'ami.
Il doit savoir pourquoi, s'il tue une fourmi.
Dieu de l'esprit humain a fait une aile ouverte
Sur la création, et, sous la branche verte,
Dans l'herbe, dans la mer, dans l'onde et dans le vent,
L'homme ne doit proscrire aucun être vivant.
Au peuple un travail libre, à l'oiseau le bocage,
A tous la paix. Jamais de chaîne. Point de cage.
Si l'homme est un bourreau, Dieu n'est plus qu'un tyran.
L'évangile a la croix, le glaive est au koran.
Résolvons tout le mal, tout le deuil, toute l'ombre,
En bénédiction sur cette terre sombre.
Qui frappe peut errer. Ne frappons jamais. Fils,
Hélas, les échafauds sont d'effrayants défis.
Laissons la mort à Dieu. Se servir de la tombe !
Quelle audace ! L'enfant, la femme, la colombe,
La fleur, le fruit, tout est sacré, tout est béni,

Et je sens remuer en moi cet infini
Quand, jour et nuit, rêveur, du haut de cette cime,
Je répands la prière immense dans l'abîme.
Quant au pape, il est pape, il faut le vénérer.
Fils, toujours pardonner et toujours espérer,
Ne rien frapper, ne point prononcer de sentence,
Si l'on voit une faute en faire pénitence,
Prier, croire, adorer, — c'est la loi. C'est ma loi.
Qui l'observe est sauvé.

TORQUEMADA.

Tu ne sauves que toi !
Mais les autres, vieillard ? Ah ! l'éternelle chute
Des âmes, nuit et jour, père, à toute minute,
Dans l'enfer, puits fatal, noir gouffre épanoui !
Dans l'horreur, dans la flamme ! Ah ! tu te sauves, oui !
Mais qu'est-ce que tu fais de tes frères les hommes ?
Tu vis calme, mangeant tes noix, mangeant tes pommes,
Comme Anselme ou Pacôme au désert libyen,
Et cela doit suffire au monde ! et tout est bien !
Et rien n'est terrible ! Ombre, enfer, âmes maudites,
Qu'est-ce que cela fait, pourvu que tu médites,
Avec ton lit de paille et ta cruche d'eau, seul !
Mais c'est vivre en enfant et non pas en aïeul !
Tu n'as donc pas en toi, comme le Dieu qui crée,
Une paternité formidable et sacrée !
Et la famille humaine, est-ce que ce n'est rien ?
Mais on a soin d'un bœuf ! mais on guérit un chien !
Et l'homme est en danger ! Tu n'as donc pas d'entrailles !

Tu vis sous le ciel comme entre quatre murailles.
Tu ne te sens donc pas lié par mille nœuds
A l'homme épouvantable, impie et vénéneux,
Traînant partout, au fond des antres, sur les cimes,
En tous lieux, son malheur d'où dégouttent ses crimes !
Aucun de tous ces maux épars ne te rejoint !
Quoi ! voyant les vivants passer, tu ne sens point
Que tu tiens par ton ombre à tous ces noirs fantômes !
Ah ! tu croises tes mains ! Ah ! tu chantes des psaumes !
Ah ! tu vas et tu viens de l'autel à la croix,
De cet amas de pierre à ce morceau de bois !
Mais c'est l'isolement ! Or, quand tout penche, croule
Et périt, le devoir, vieillard, c'est une foule !
Le devoir innombrable, implacable, inclément,
Est dans la conscience un noir fourmillement !
Le devoir vous arrache au cloître, aux solitudes,
Et vous crie : au secours ! pensez aux multitudes !
Pensez au genre humain ! ne dormez plus ! allez !
Ces petits enfants, ciel ! être à jamais brûlés !
Toutes ces femmes, tous ces vieillards, tous ces hommes,
Tous ces esprits, tomber aux hurlantes Sodomes !
Courez ! sauvez à coups de fourche ces maudits,
Et faites-les rentrer de force au paradis !
Vieillard, voilà pourquoi nous sommes sur la terre.
Ta loi, c'est la clarté ; ma loi, c'est le mystère.
Tu n'es que l'espérance, et je suis le salut.
J'aide Dieu.

Depuis quelques instants un homme est apparu sur le seuil de la porte. Il est vieux aussi, et barbe grise. Il tient un

épieu à la main, et il a au cou une croix à trois branches. Il est vêtu d'un habit de chasse tout en brocart d'or, et coiffé d'un haut bonnet d'or à trois cercles de perles. Il a un cor à la ceinture. Il a entendu les dernières paroles de François de Paule et écouté celles de Torquemada. Il éclate de rire. François de Paule et Torquemada se retournent.

SCÈNE III

LES MÊMES, LE CHASSEUR.

LE CHASSEUR.

Par ma foi, tous mes joueurs de luth
Ne m'amuseraient pas, fils, plus que vous ne faites.
Je viens de vous entendre avec plaisir. Vous êtes
Deux idiots. J'étais en bas, et je chassais.
J'ai planté là les chiens, les pièges, les lacets,
Et j'ai dit : Allons donc là-haut voir ce bonhomme.
J'arrive. Ah ! vous m'avez diverti ! Mais, en somme,
Vivre, ce serait fort ennuyeux, si c'était
Ce que vous dites.

Il avance, croise les bras, et les regarde en face.

Dieu — s'il existe, il se tait, —
Certes, en faisant l'homme, a fait un sot chef-d'œuvre.
Mais la progression du ver à la couleuvre,
Du serpent au dragon, du dragon à Satan,
C'est beau.

Il fait un pas vers Torquemada.

Torquemada, je te connais. Va-t'en.

Retourne en ton pays. J'ai reçu ta demande.
Je te l'accorde. Va, fils. Ton idée est grande.
J'en ris. Rentre en Espagne et fais ce que tu veux.
Je donne tous les biens des juifs à mes neveux.
Fils, vous vous demandiez pourquoi l'homme est sur terre.
Moi, je vais en deux mots le dire. A quoi bon taire
La vérité ? Jouir, c'est vivre. Amis, je voi
Hors de ce monde rien, et dans ce monde moi.
Chacun voit un mot luire à travers tous les prismes.

A François de Paule.

Toi, c'est prier ; moi, c'est jouir.

TORQUEMADA,
regardant alternativement François de Paule et le chasseur.

Deux égoïsmes.

LE CHASSEUR.

Le hasard a pétri la cendre avec l'instant ;
Cet amalgame est l'homme. Or, moi-même n'étant
Comme vous que matière, ah ! je serais stupide
D'être hésitant et lourd quand la joie est rapide,
De ne point mordre en hâte au plaisir dans la nuit,
Et de ne pas goûter de tout, puisque tout fuit !
Avant tout, être heureux. Je prends à mon service
Ce qu'on appelle crime et ce qu'on nomme vice.
L'inceste, préjugé. Le meurtre, expédient.
J'honore le scrupule en le congédiant.
Est-ce que vous croyez que, si ma fille est belle,
Je me gênerai, moi, pour être amoureux d'elle ?

Ah çà ! mais je serais un imbécile. Il faut
Que j'existe. Allez donc demander au gerfaut,
A l'aigle, à l'épervier, si cette chair qu'il broie
Est permise, et s'il sait de quel nid sort sa proie.
Parce que vous portez un habit noir ou blanc,
Vous vous croyez forcé d'être inepte et tremblant,
Et vous baissez les yeux devant cette offre immense
Du bonheur, que vous fait l'univers en démence.
Ayons donc de l'esprit. Profitons du temps. Rien
Étant le résultat de la mort, vivons bien !
La salle de bal croule et devient catacombe.
L'âme du sage arrive en dansant dans la tombe.
Servez-moi mon festin. S'il exige aujourd'hui
Un assaisonnement de poison pour autrui,
Soit. Qu'importe la mort des autres ! J'ai la vie.
Je suis une faim, vaste, ardente, inassouvie,
Et le monde est pour moi le fruit à dévorer.
Mort, je veux t'oublier. Dieu, je veux t'ignorer.
Vivant, je suis en hâte heureux ; mort, je m'échappe !

FRANÇOIS DE PAULE, à Torquemada.

Qu'est-ce que ce bandit ?

TORQUEMADA.

Mon père, c'est le pape.

DEUXIÈME PARTIE

TORQUEMADA

PERSONNAGES

TORQUEMADA.
DON SANCHE.
DOÑA ROSE.
LE MARQUIS DE FUENTEL.
FERDINAND, roi.
ISABELLE, reine.
GUCHO.
L'ÉVÊQUE D'URGEL.
LE CHAPELAIN DU ROI.
MOÏSE-BEN-HABIB, grand rabbin.
LE DUC D'ALAVA.
UN HUISSIER.

SOLDATS, PAGES, MOINES, JUIFS, PÉNITENTS
BLANCS ET NOIRS.

ACTE PREMIER

Le patio royal, dit *Condes-reyes*, au palais-cloître de la Llana, à Burgos.

Cour carrée entourée d'une galerie à arcades trilobées. Le devant du théâtre est occupé par un des côtés de cette galerie. La cour a deux grandes portes publiques ouvertes qui se font vis-à-vis, et donnent sur la ville au dehors. La galerie qui est au premier plan aboutit à gauche à une porte à deux battants, fermée, exhaussée sur un perron de trois marches. A droite elle communique avec un avant-porche qui est une sorte de réduit. Près de cet avant-porche, on voit sur une estrade une haute chaise de fer, blasonnée et couronnée d'un pinacle que surmonte une épée, la pointe en l'air.

Sous l'avant-porche, on distingue deux prêtres immobiles qui semblent préposés à la garde d'un coffre posé à terre.

SCÈNE PREMIÈRE

DON SANCHE, LE MARQUIS DE FUENTEL, puis GUCHO.

Don Sanche est habillé de drap d'or. Il a l'épée au côté.

DON SANCHE.

Mais c'est un rêve !

LE MARQUIS.

Non, c'est réel.

DON SANCHE.

Je suis prince !

LE MARQUIS.

Comte roi de Burgos.

DON SANCHE.

Moi !

LE MARQUIS.

Dans cette province
Vous êtes le premier après notre seigneur
Le roi don Ferdinand.

Il baise la main de don Sanche.

Vous avez tout, bonheur
Et grandeur.

DON SANCHE.

Oui ! je vais épouser doña Rose !

LE MARQUIS.

Dans une heure. On lui met sa couronne, on dispose
La chapelle, et pour vous on commence à prier.
C'est l'évêque d'Urgel qui va vous marier.
C'est moi qui règle tout pour la cérémonie.
Le roi m'en a chargé.

DON SANCHE.

Vous, notre bon génie !

LE MARQUIS.

Doña Rose, pendant qu'on allume l'autel,
Vous attend dans ce cloître, et moi, Gil de Fuentel,

J'en vais ouvrir la porte et vous livrer passage,
Afin que votre altesse aille, selon l'usage,
Chercher sa fiancée et la ramène ici
Pour faire hommage au maître et lui dire merci.
Le roi veut vous parler avant qu'on vous marie.
Tel est l'ordre. Il sera dans cette galerie.

DON SANCHE.

J'aimerais mieux aller droit à l'église.

LE MARQUIS.

Il faut
Obéir, monseigneur. Le roi dira ce mot :
Je consens. Et d'ailleurs, c'est la coutume ancienne,
Votre couronne étant vassale de la sienne.

DON SANCHE.

Soit.

LE MARQUIS.

Il faut vous astreindre aux usages légaux.

DON SANCHE.

Ainsi, mon père ?...

LE MARQUIS.

C'est Jorge, infant de Burgos.

DON SANCHE.

Et mon grand-père, c'est...

LE MARQUIS, à part.

C'est moi !

DON SANCHE.

...C'est le roi, père
De l'infant.

LE MARQUIS.

Vous aurez un règne long, prospère... —
Laissez-vous diriger par moi.

DON SANCHE.

Les yeux fermés.
Je ne sais pas pourquoi, je crois que vous m'aimez.
Je ne vous connais pas depuis longtemps. Vous vîntes
Un jour avec un ordre — oh ! j'eus d'abord des craintes,
Nous chercher, Rose et moi, dans notre vieux couvent,
Pour nous conduire auprès du maître. En arrivant
J'eus peur, il nous semblait être presque une proie.
Enfin on nous marie, et je suis plein de joie,
Et je sens près de vous mon cœur en sûreté.

LE MARQUIS.

Comptez sur moi. Je veux votre félicité,
Et je confie à Dieu votre tête bénie.
Si vous étiez malade en un lit d'agonie,
Et si, comme jadis pour Jean, comte de Retz,
Il vous fallait du sang à boire, j'ouvrirais
Mes veines pour vous voir, au gré de mon envie,
Pendant que je mourrais, renaître de ma vie !
O mon prince, mon roi, mon seigneur !

A part.

Mon enfant !

Entre Gucho. Gucho entend les dernières paroles du marquis.

GUCHO, à part, observant le marquis.

Comme il a l'air bon ! Comme il a l'air triomphant !
Ah bah ! je ne veux rien savoir de ce mystère.
Moi, je suis hors de l'homme. Et je pourrais sur terre
Empêcher tout le mal, produire tout le bien,
En remuant un doigt, que je n'en ferais rien.
Je rampe, je regarde, et je suis inutile.
Telle est ma fonction.

Entre une compagnie de soldats de la garde africaine du roi de Castille, ayant à leur tête leur capitaine, le duc d'Alava.

LE MARQUIS, à don Sanche.

C'est sous ce péristyle
Que le roi tout à l'heure attendra monseigneur.

Il monte les marches du perron et ouvre à deux battants la porte qui donne dans l'intérieur du palais-cloître. Il fait signe à don Sanche de le suivre.

Prince, entrez.

Il aperçoit les soldats et les montre à don Sanche.

Cette garde est pour vous faire honneur.

Il continue de parler à don Sanche qui monte les marches du perron.

Dès que vous entendrez les clairons, votre altesse
Viendra, menant au roi madame la comtesse,
Et vous mettrez tous deux en terre le genou.

Il jette un regard hors de la galerie.

Ah ! voici le roi.

Don Sanche entre sous la porte du perron, et après lui le marquis de Fuentel.

La porte se referme sur eux.

Entre le roi suivi de son chapelain.

SCÈNE II

LE ROI, GUCHO, LE DUC D'ALAVA, UN CHAPELAIN DU ROI.

LE ROI, au duc d'Alava.

Duc, ici.

Le duc s'approche du roi.

Quand de mon cou
J'ôterai ce collier pour le mettre au sien...

LE DUC.

Sire,
J'écoute.

LE ROI, regardant la compagnie des gardes.

Ils sont là. Bien.

Au duc.

Quand vous m'entendrez dire :
— Je te fais chevalier. A partir d'aujourd'hui
Règne, et que Dieu te garde ! — alors, derrière lui,

Duc, vous tirerez tous ensemble vos épées,
Et vous le tuerez.

LE DUC.

Sire, il suffit.

GUCHO, à part.

Serrant ses deux marottes sur son cœur.

Mes poupées
Sont plus en sûreté que les hommes.

Le chapelain se penche à l'oreille du roi, et lui désigne du doigt le coffre que gardent les deux prêtres debout sous l'avant-porche.

LE CHAPELAIN, bas au roi.

Voici
Les vêtements de bure. Ils sont tout prêts. Ainsi
Que votre altesse en a donné l'ordre.

LE ROI.

Je doute
Qu'ils servent. — C'est égal.

Montrant l'avant-porche.

Attendez sous la voûte.

Le chapelain rejoint les deux prêtres sous l'avant-porche.
Le roi se tourne vers le capitaine des gardes.

Toi, duc, sois là.

A part.

Je veux, à tout événement,
Avoir sous la main l'un et l'autre dénoûment.

La porte du perron se rouvre, donne passage au marquis de Fuentel, puis se referme. Le marquis descend lentement les degrés. Le roi a remarqué la chaise de fer et s'est mis à la regarder.

SCÈNE III

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, à part.

Dans une heure marié, prince et comte !
Chaque instant qui s'écoule est un degré qu'il monte
Du fond de la nuit vers la lumière. A présent
Encore un pas, il est auguste, heureux, puissant !
Oh ! l'enfant innocent luit sur l'aïeul infâme !
Et je pleure, ébloui de ce que ma vieille âme,
Sombre, rapetissée et vile, ô Dieu clément,
Peut encor contenir d'épanouissement !

Il essuie ses yeux.

LE ROI, se retournant.

Ah ! te voilà, marquis.

LE MARQUIS, s'inclinant.

Seigneur...

LE ROI.

Je suis bien aise
De causer avec toi.

Il lui montre le vieux siège de fer.

Qu'est-ce que cette chaise ?
Et pourquoi cette épée au-dessus ?

LE MARQUIS.

Roi, ceci
Est le trône où jadis votre aïeul don Garci

S'asseyait, et le glaive est au plus haut du dôme
Comme attribut du roi.

LE ROI.

Certes, dans ce royaume,
Je suis celui de qui vient la vie et la mort.

GUCHO, au roi.

Vous êtes deux.

Depuis quelques instants un cortège vient de déboucher par la porte de droite dans la cour carrée, se dirigeant vers la porte de gauche. Ce sont deux files de pénitents, l'une noire, l'autre blanche. Elles marchent parallèlement, à pas lents, cagoules rabattues. Les pénitents blancs ont la cagoule noire, les pénitents noirs ont la cagoule blanche. Les cagoules ont des trous pour les yeux. En tête des deux files, un pénitent noir à cagoule noire porte une haute bannière noire, sur laquelle on voit une tête de mort au-dessus de deux os en croix. La tête de mort est blanche ainsi que les deux os en croix. Le cortège traverse le fond du théâtre à pas lents et en silence. — Gucho montre au roi la bannière.

LE ROI, à Gucho.

C'est vrai ! Ce moine abject !

GUCHO.

D'accord.
Abject, mais grand. Devant Torquemada, tout tremble.
Même vous.

LE MARQUIS.

Quand on voit cette bannière, il semble
Qu'on sent la chair fumante et l'odeur du bûcher.

LE ROI.

Où ces hommes vont-ils, marquis ?

GUCHO.

Ils vont chercher
Ceux qui seront brûlés sur la place publique.
Vous êtes un bourgeois quelconque ; on vous implique
Dans quelque imbroglio lugubre, à votre insu ;
Ou bien, chez vous, sans trop vous en être aperçu,
Vous avez dit un jour quelque sotte parole ;
A peine dit par vous, le mot fatal s'envole,
Court vers le saint-office, et va tomber sans bruit
En cette sombre oreille ouverte dans la nuit.
Alors on voit sortir d'un cloître aux tristes dômes
Cette bannière avec ces deux rangs de fantômes,
Et la procession se met en mouvement.
Elle avance au milieu du peuple lentement.
Elle passe à travers tout ce qu'elle rencontre.
Rien ne l'arrête. On fuit sitôt qu'elle se montre.
Ce sont les familiers de l'inquisition.
On se prosterne. On sait que cette vision
Est une main qui va chez lui saisir un homme.
Elle traverse ainsi toute la ville,

Montrant la bannière et les deux files d'hommes à cagoules qui passent au fond de la cour d'honneur.

— comme
En ce moment, — toujours devant elle marchant.
Qu'il fasse jour ou nuit, sans un cri, sans un chant,
Elle va droit au but, muette et redoutable.

Vous, vous êtes chez vous tranquille, assis à table,
Riant, jasant, cueillant des fleurs dans le jardin,
Embrassant vos enfants, et vous voyez soudain
Cette tête de mort venir à vous dans l'ombre.
Oh! que de gens brûlés! on n'en sait plus le nombre.
Quiconque voit marcher cet étendard vers lui
Est perdu.

La procession et la bannière disparaissent par la grande porte de la cour opposée à celle où elles sont entrées.

LE MARQUIS, bas au roi.

Le roi donne au clergé trop d'appui.
Quoi ! Torquemada fait un conciliabule
A Rome, parle au pape, et rapporte une bulle,
Cela suffit, le roi s'éclipse ! et son pouvoir
Éblouissant, joyeux et doré, devient noir !
Ce moine usurpe. Il a mis, en quelques années,
Son front vil au niveau des têtes couronnées.

Le roi distrait ne semble pas prêter d'attention aux paroles du marquis.

Bas à Gucho.

Le roi n'écoute pas.

GUCHO, bas au marquis.

C'est qu'il a dans l'esprit
Autre chose.

Le roi relève la tête, refoule d'un regard tous les assistants qui reculent au fond de la galerie, et fait signe au marquis de venir à lui. Il l'amène sur le devant du théâtre, de façon à ce que personne ne puisse entendre ce qu'il va lui dire. Gucho les observe.

LE ROI, au marquis.

Toujours j'ai suivi, bien m'en prit,
Tes avis qu'entre tous j'écoute et je préfère.
Je veux te consulter, marquis, sur une affaire
Qu'il faudrait qu'ici même, en hâte, on dépêchât.

Le roi aperçoit Gucho, qui est resté derrière l'estrade du trône de fer. Il le chasse du geste. Gucho s'éloigne.

GUCHO, à part, regardant le roi et le marquis.

Que va-t-il se passer ? jeune tigre et vieux chat.

SCÈNE IV

LE ROI, LE MARQUIS, seuls sur le devant du théâtre.

Les assistants au fond, hors de la portée de la voix.

LE ROI.

Je suivrai tes conseils. J'en connais la justesse.

LE MARQUIS, à part.

Je sais ce que cela veut dire. Votre altesse
Fera précisément ce que je lui dirai
De ne pas faire.

LE ROI.

Tout marche-t-il à ton gré
En politique ? Toi, si profond en intrigue,
Que vois-tu de solide en Europe ?

LE MARQUIS.

Une digue.
Cette digue, c'est vous. Vous seul, vous restez droit.
Tout s'abaisse devant la France qui s'accroît ;
Seigneur, par un seul point vous êtes vulnérable,
La Navarre ; frontière ouverte. L'admirable,
C'est que, bien avant nous, vous avez vu le mal
Et trouvé le remède, et pris au cardinal,
A ce vieux roitelet d'Orthez, l'infant don Sanche,
Et de votre côté la balance enfin penche.
La puissance est en vous, Sanche a le droit en lui.
Vous êtes le colosse, il est le point d'appui.
Vous l'avez, comme l'aigle a l'aiglon dans sa serre.
Le seul homme ici-bas qui vous soit nécessaire,
C'est lui. Tant qu'il vivra, la France est en échec.

LE ROI.

Nécessaire ! lui seul m'est nécessaire ?

LE MARQUIS.

Avec
L'infante doña Rose.

LE ROI.

Et tu dis qu'il m'importe
Que Sanche vive ?

LE MARQUIS.

Certe !

LE ROI.

Eh bien, quand cette porte
Va s'ouvrir tout à l'heure, on va le tuer là.

Mouvement de stupeur terrifiée du marquis.

Rose me plaît. Jamais front plus fier ne mêla
La pudeur au sourire, et jamais une fille
N'accoupla mieux la voix qui charme à l'œil qui brille ;
Elle regarde avec un doux air inhumain ;
Elle a de petits pieds qui tiendraient dans ma main ;
Elle tremble aisément, sa beauté s'en augmente.
Or, puisque, moi le roi, je la trouve charmante,
Sanche est de trop.

LE MARQUIS.

C'est juste.

LE ROI.

Ah ! la raison d'état
Voudrait qu'à ses penchants le maître résistât,
Je le sais. Quel parti fallait-il que je prisse ?
Cela n'est pas venu tout d'un coup ce caprice.
On hésite longtemps pendant qu'un feu grandit.
Crois-tu que je n'ai pas lutté ? Je me suis dit,
Car j'ai dû faire en moi cet ennuyeux triage :
— Diable ! elle est bien jolie ! oui, mais ce mariage
Est utile, il me faut la Navarre, sans quoi
Je n'ai pas de frontière. Amour, tenez-vous coi !
Mais quels yeux ! quelle peau de satin ! quelle grâce !
Halte-là, roi ! Veux-tu pour un jupon qui passe
Perdre en un jour le fruit de dix ans de combats ?
Regarde par-dessus les montagnes là-bas,
Le roi d'Espagne fait rire le roi de France.
Allons, marions Sanche et Rose. La Durance
Et l'Adour sont à nous, nos frontières se font,

Soyons un politique admirable et profond,
Qu'ils s'épousent ! c'est dit. — Non ! quel joug que le nôtre !
Au moment de la voir passer aux bras d'un autre,
Je n'y tiens plus. A bas mon rival ! Je la prends.
Suis-je un esclave ayant mes sceptres pour tyrans ?
Dois-je me mutiler le cœur fibre par fibre,
Parce que sur la Seine ou le Rhin ou le Tibre
Un tas d'espions rois me regardent, guettant
L'heure où l'ambition distraite se détend ?
Être un grand roi, c'est lourd. Le cœur prend sa revanche.
Je suis fâché d'avoir à tuer ce don Sanche
Et de le tuer là, chez lui, dans son foyer ;
Mais on n'est pas sur terre enfin pour s'ennuyer.
Est-ce ma faute à moi si cette fille est belle ?

LE MARQUIS.

Ce n'est pas votre faute en effet.

LE ROI.

Isabelle
Me fatigue. Il me faut une autre femme. Enfin,
J'ai bien le droit d'aimer, moi !

LE MARQUIS.

Le lion a faim.

LE ROI.

Écoute. J'aime, donc je hais. Je me retrace
Leur enfance en commun, ce cloître, elle, sa grâce,
Lui, son audace, l'herbe et le champ de genêt,

Et l'ombre, et les baisers que l'insolent prenait !
Ce don Sanche ! oh ! j'en suis jaloux ! je m'en délivre !
Je me plais à compter dans mon cœur, de rage ivre,
Les sombres battements de la haine, et j'en veux
Sentir l'âpre frisson jusque dans mes cheveux !
Haïr est bon. Tenir son ennemi qu'on broie
Et qu'on foule aux pieds, ah ! j'en écume de joie.
Je suis l'abîme, heureux d'engloutir l'alcyon !
Je sens un tremblement d'extermination.
Bien fou qui tenterait de me donner le change !
Pas d'obstacle. J'ai là don Sanche, et je me venge !
Je me venge de quoi ? De ce qu'il est aimé.
De ce qu'il est beau. Moi, l'homme obscur et fermé,
J'ai dans l'âme un orage et cent courants contraires.
Le meurtre est mon ami ; les Caïns sont mes frères ;
Et tandis que j'ai l'air grave, glacé, dormant,
Je sens ma volonté m'emplir affreusement,
Comme le volcan, froid sous la neige farouche,
Sent sa lave aux flots noirs lui monter à la bouche.
Qui voudrait m'adoucir me ferait rugir mieux,
L'essai d'apaisement me rendrait furieux.
Marquis, je briserais Dieu lui-même ! — Il existe,
Pour supprimer l'enfant, deux moyens.

LE MARQUIS, à part.

Deux !

LE ROI.

L'un triste,
Le cloître ; l'autre alerte et rapide, la mort.

Le cloître ? Oui. Le tombeau cependant est plus fort.
Il n'entend rien. Son gouffre est sûr. Sa porte est lourde.
Le cloître est un muet, la tombe est une sourde.
Le sépulcre a cela de bon qu'on n'en sort pas.
Un cercle abject, tracé par un hideux compas,
C'est le cloître. A jamais on y tourne. Don Sanche
Verrait sa tête blonde ainsi devenir blanche,
Et, pâle, vieillirait, captif des noirs parvis.
J'ai le choix. — J'aime mieux qu'il meure. — Ton avis ?

LE MARQUIS.

Vous avez raison.

LE ROI.

Hein ?

LE MARQUIS.

Faites-le mourir, sire.

LE ROI, à part.

Qu'est-ce qu'on était donc venu tout bas me dire,
Que Sanche était son fils ? Ce n'est pas vrai !

LE MARQUIS.

Je vois
Comme vous.

LE ROI, à part.

Comme on ment dans l'oreille des rois !

LE MARQUIS, l'observant.

Je vous approuve.

LE ROI.

Donc ton avis est qu'il meure ?

LE MARQUIS.

Oui.

LE ROI, à part.

Hé ! c'est louche. Il vient d'affirmer tout à l'heure
Que ce don Sanche m'est nécessaire, et qu'il faut
Qu'il vive pour le bien de mon état. Sitôt
Que Sanche est mort, mon droit sur la Navarre expire.
J'ai d'un côté la France et de l'autre l'empire.

Regardant de travers la marquis.

Où veut-il m'entraîner ? Ce traître a des projets.

Haut.

Dévorer Sanche est doux, mais si je le rongeais ?
C'est l'avoir sous la dent que l'avoir dans un cloître.
Si je le conservais pour le voir là, décroître,
Languir, agoniser, lâche, morne, hébété ?
La lenteur en vengeance est une volupté.
Qu'en penses-tu ?

LE MARQUIS.

Pourquoi choisir la ligne courbe ?
Sire, allez droit au but. Frappez, tuez.

LE ROI, à part.

Le fourbe !
Il était jusqu'ici, dans tous ses entretiens,
Pour don Sanche... — Il l'oublie, oui, mais je m'en souviens.

Observant le marquis qui l'observe.

Double face, où j'épie une lueur soudaine !
Qu'a-t-il à me pousser dans le sens de ma haine ?
Diable ! comme il a vite été de mon avis !

Haut, au marquis.

Le sang...

LE MARQUIS.

Les rois sanglants sont les rois bien servis.
Tuez.

LE ROI, à part.

Il est vendu sous main au roi de France !
Gueux !

Haut.

Mais tu me disais : Sanche est votre espérance.
Il vous est nécessaire, et, tant qu'il vit, la paix
Est sûre du côté des monts.

LE MARQUIS.

Je me trompais.
Vous êtes grand, et nul ne vous est nécessaire.
Pas même Dieu. Tuez.

LE ROI.

Je te sens très sincère.
Mais réfléchis. Le peuple, un tas de mendiants,
Prend mal la politique et ses expédients ;
La foule, apitoyée aisément, se chagrine
Pour quelques coups d'estoc trouant une poitrine.
On plaint le mort, surtout s'il était beau garçon.

On me pleure au cercueil, on m'oublie en prison.
Mon cher, défions-nous des choses trop hardies.
Sanche est jeune. On n'a pas le goût des tragédies.
Beaucoup de bonnes gens, vois-tu, me sauraient gré
Qu'il fût dans un couvent tout doucement muré.
C'est si bon la douceur ! Qu'en un cloître on le tienne,
Peut-il fuir ? Non.

LE MARQUIS.

La tombe est meilleure gardienne.

LE ROI.

Mais un meurtre...

LE MARQUIS, montrant le palais.

Ces murs y sont habitués.

LE ROI, à part.

Traître !

Haut.

Marquis, quel est ton dernier mot ?

LE MARQUIS.

Tuez.

Bruit de trompettes.

Les clairons ! Les voici.

La porte du palais-cloître s'ouvre à deux battants. Paraissent au haut du perron don Sanche et doña Rose, se tenant par la main. Doña Rose en robe de dentelle d'argent avec la couronne de perles sur sa tête, don Sanche avec le chapeau de comte, surmonté de l'aigrette alumbrado (éclair), mélange de plumes et de pierreries. A la droite du couple marche l'évêque d'Urgel, mitre en tête. Derrière eux, dames, seigneurs, prêtres en chapes brodées.

SCÈNE V

LES MÊMES, DON SANCHE, DOÑA ROSE, L'ÉVÊQUE D'URGEL.

L'ÉVÊQUE.

Ferdinand de Castille,
Roi, cet homme, don Sanche, épouse cette fille,
Doña Rose, et tous deux descendent des rois goths,
Elle dame d'Orthez, lui comte de Burgos ;
Je vais les marier, s'il vous plaît, ô mon maître.
Et Sanche, à vos genoux amené par le prêtre,
Vous présentant sa femme et vous offrant sa foi,
Vient, car il est le comte et vous êtes le roi.

Don Sanche et doña Rose descendent le perron et mettent le genou en terre devant le roi. Le duc d'Alava fait un pas. Le marquis de Fuentel observe haletant.

DON SANCHE.

Je dépose à vos pieds, sire, mes seigneuries.

LE ROI, regardant fixement l'évêque.

Quelle est cette démence, évêque ! tu maries,
Prêtre, une nonne avec un moine ?

L'ÉVÊQUE.

Seigneur roi !...

LE ROI.

Ignores-tu qu'ils ont fait des vœux ? Sans effroi
Oses-tu consommer ce sacrilège infâme ?

L'ÉVÊQUE.

Sire !...

LE ROI.

Un froc à cet homme ! un voile à cette femme !

Le chapelain et les prêtres sortent de l'avant-porche. L'un des prêtres tient à la main un voile noir, l'autre une robe de bure. Un prêtre jette le froc sur don Sanche, l'autre jette le voile sur doña Rose. Le visage de don Sanche disparaît sous le capuchon, et le visage de doña Rose sous le voile. Les soldats les entourent. On arrache à don Sanche son épée. Le roi fait un geste furieux.

Emmenez-les tous deux. Chacun dans un couvent !

DON SANCHE, se débattant sous le capuchon.

Roi !

LE ROI, aux prêtres.

Vous me répondez de cet homme.

LE MARQUIS, respirant.

Vivant !

Les prêtres et les soldats emmènent doña Rose d'un côté et don Sanche de l'autre.

LE ROI, bas au marquis.

Je saurai la reprendre. On voit parfois, en somme,
Une femme sortir d'un cloître.

LE MARQUIS, à part.

Et même un homme !

ACTE DEUXIÈME

Une salle de l'ancien palais maure, à Séville. Ce palais avait vue sur la Tablada où était le Quemadero.

Cette salle est la salle del consejo (du conseil). Le fond de la salle est de plain-pied avec une galerie à colonnettes arabes qui donne sur le dehors et que ferme un vaste rideau. A gauche, une longue table, aux deux extrémités de laquelle sont placés deux hauts fauteuils à couronnes royales, égaux et se faisant vis-à-vis. Du même côté, dans la tapisserie, une porte masquée, basse, étroite, communiquant à des escaliers dérobés. Du côté opposé, à droite, sur un pan coupé de muraille qui va rejoindre la galerie du fond, une grande porte à deux battants, au-dessus d'un degré de trois marches.

La table est couverte d'un tapis aux armes d'Aragon et de Castille.

Au milieu de la table, sur un grand plat d'argent, sont posées et rangées trente piles d'écus d'or, hautes et épaisses, faisant au centre du plat une sorte de bloc d'or massif, long et carré.

Sur la table, une écritoire de vermeil, parchemins, vélins, cires, cachets. Plumes dorées et peintes dans les trous de l'encrier.

Près de la table une crédence avec tiroirs.

SCÈNE PREMIÈRE

LE MARQUIS DE FUENTEL, MOÏSE-BEN-HABIB, grand rabbin.

Tous deux entrent par la porte dérobée.

LE MARQUIS.

De l'argent, de l'argent, beaucoup d'argent.

Le grand rabbin lui montre le plat chargé d'écus au milieu de la table. Le marquis examine le tas d'or.

Fort bien.

LE GRAND RABBIN.

Trente piles de mille écus d'or.

LE MARQUIS.

Bon moyen.

LE GRAND RABBIN.

Isabelle est avare.

LE MARQUIS.

Et Ferdinand prodigue.
La vérité se loge au fond d'un puits, l'intrigue
Dans une mine d'or. On obtient des puissants
Permission de vivre à force de présents.
Pour échapper au maître, au juge qui vous triche,
Au prince, au prêtre, il faut qu'un pauvre homme soit riche.
Les rois sont mendiants. Il faut les supplier
Les mains pleines.

Au rabbin.

Reprends le petit escalier.
Va-t'en, juif. Car le roi me suit de près.

LE GRAND RABBIN.

J'implore
Vos bontés, monseigneur, puisqu'il est temps encore.
Sauvez le peuple juif.

LE MARQUIS.

Le péril est urgent !

Le congédiant.

Va.

LE GRAND RABBIN.

Je compte sur vous.

LE MARQUIS.

Compte sur ton argent.

LE GRAND RABBIN.

Nous sera-t-il permis de venir tout à l'heure,
Toute la pauvre foule au désespoir qui pleure,
Nous jeter aux genoux de la reine et du roi ?

LE MARQUIS.

Oui. Soit. — Mais pour l'instant, va-t'en.

LE GRAND RABBIN.

O jour d'effroi !
Si le roi ne nous aide, on va, dans cette ville,
Brûler cent vieillards juifs, ici même, à Séville ;
Et le reste du peuple, hélas ! sera chassé.

LE MARQUIS, pensif.

Oui, pour l'autodafé, dès longtemps annoncé,
Tout est prêt.

LE GRAND RABBIN.

Est-il vrai que ce soir le roi parte ?

LE MARQUIS.

Oui. Pour un jour. Demain il reviendra. La charte
De l'ancien roi Tulgas, notre plus vieille loi,
Veut que, le lendemain d'un supplice, le roi
Passe un jour en prière au cloître avec la reine,
Au bourg de Triana.

LE GRAND RABBIN.

L'on n'aurait pas la peine
De prier pour les morts, si l'on ne tuait pas.
Tâchez de nous sauver, monseigneur.

LE MARQUIS.

Parle bas,
Et va-t'en.

Le grand rabbin salue jusqu'à terre et sort par la porte de tapisserie qui se referme sur lui.

LE MARQUIS, regardant la porte par où il est sorti.

A part.

Ce n'est point ta peau de juif, ni celle
De ton peuple, qui fait mon angoisse et mon zèle,
Et qui va me pousser à tout risquer. Hélas,
Quand de l'autodafé j'entends l'horrible glas,
Je frissonne. Don Sanche est dans un monastère,
Refusant d'être moine, obstiné, réfractaire.
On peut à chaque instant le jeter au bûcher.
Je tremble. Ah ! cloître affreux ! il faut l'en arracher !
Comment ?

La grande porte du fond s'ouvre. Entre le roi. Gucho le suit. Les deux battants de la porte retombent dès que le roi est entré.

Le roi est en grand habit d'Alcantara, avec la croix de sinople brodée en émeraudes sur le manteau. Il est coiffé du chapeau de velours vert, sans plume, cerclé de la couronne royale.

Gucho vient s'accroupir derrière un des fauteuils.

SCÈNE II

LE MARQUIS, LE ROI, GUCHO.

Le roi semble ne rien voir. Il est absorbé dans une préoccupation profonde.

LE ROI, à part.

Ne rien brusquer vaut mieux. Je le préfère.

LE MARQUIS, avec une révérence, au roi.

Catastrophe aujourd'hui. Si le roi laisse faire.

Le roi lève la tête. Le marquis lui désigne le dehors du palais caché par le grand rideau de la galerie du fond.

Là, grand autodafé. Force gens brûlés vifs.
En même temps, édit d'expulsion des juifs.
Tout un peuple qu'un moine ôte au roi de Castille.

LE ROI.

Une horde qu'on chasse, un bûcher qui pétille,
C'est là ta catastrophe ?

Il aperçoit sur la table le plat chargé d'or.

Ah ! de l'argent encor ?

Au marquis.

De qui ?

LE MARQUIS.

Des juifs.

LE ROI.

Combien ?

LE MARQUIS.

Trente mille écus d'or,
Qu'ils vous offrent, seigneur, au nom de trente villes.

LE ROI.

Bien. Que demandent-ils ?

LE MARQUIS.

Qu'on les laisse tranquilles.

LE ROI.

C'est beaucoup. Je ne puis laisser tranquillement
Des hommes être juifs.

LE MARQUIS.

Que votre cœur clément
Daigne accepter cet or qu'un peuple non rebelle
Met aux pieds de Fernand comme aux pieds d'Isabelle.
Ils demandent au roi leur seigneur d'empêcher
Qu'aujourd'hui cent d'entre eux meurent sur le bûcher.

LE ROI.

C'est beaucoup.

LE MARQUIS.

Cent?

LE ROI.

Non pas. C'est beaucoup que j'empêche
Un autodafé. J'ai ma femme qui me prêche ;
Le pape aussi. Tous deux sont là, très exigeants.
Il faut bien leur laisser brûler un peu les gens.
Sans quoi je n'aurai pas la paix. — Quelle nouvelle ?
Que dit-on ?

LE MARQUIS.

Rien. On brûle à Cordoue, à Tudèle,
A Saragosse.

LE ROI.

Et puis ?

LE MARQUIS.

Le comte Requesens,
Un jour qu'il était ivre, a juré par les saints.
Roi, l'inquisition l'a, malgré sa couronne,
Fait jeter au bûcher dans sa ville, à Girone,
Et, comme aucun valet ne l'avait dénoncé,
La torture et la torche enflammée ont passé
Sur la maison du comte accusé de blasphème,
Et l'on a tout brûlé, jusqu'à son bouffon même.

Gucho bondit comme éveillé en sursaut.

GUCHO, à part.

Je me fais familier de l'inquisition,
Sur-le-champ ! Peste et fièvre ! et j'entre en fonction !
Diable ! être brûlé vif, ce n'est pas mon affaire.

LE ROI, regardant le tas d'or.

Produit d'une saignée aux juifs. Peuple aurifère.

GUCHO, à part.

Voir les autres rôtir me suffit.

LE MARQUIS, au roi.

Les hébreux...

LE ROI.

Dis les juifs !

LE MARQUIS.

Les juifs, sire, industrieux, nombreux,
Demandent, prosternés, que le roi les tolère
En Espagne, et les voie à ses pieds sans colère,
Et révoque l'édit qui les exile.

LE ROI.

Alors,
Que veulent-ils ?

LE MARQUIS.

Mourir où leurs pères sont morts,
Rester dans leur pays, sire, et je vous présente
Leur rançon. Prenez-la.

LE ROI.

Que la reine consente,
Et je consentirai. Qu'on la fasse venir.

Sur un signe du roi, Gucho va à la porte du fond et l'ouvre. Un officier du palais paraît dans l'entre-bâillement, Gucho lui parle bas. L'officier incline la tête et s'en va. La porte se referme. Gucho revient s'accroupir à côté du fauteuil.

LE MARQUIS.

Roi, les juifs passeront leur vie à vous bénir.

LE ROI.

Je veux de leur argent et non de leurs prières.
Leur bénédiction m'insulte.

LE MARQUIS.

Roi, vos pères
Trouvaient bon de régner sur eux. Les juifs chassés,
C'est un peuple de moins dans le royaume.

LE ROI, impérieusement.

Assez !
Il s'agit bien d'un peuple ! il s'agit d'une fille.
Depuis qu'entre elle et moi j'ai fermé cette grille,
Je ne dors plus, j'en rêve, il me la faut. Ah çà,
Je suis plus que jamais amoureux de Rosa.
Que viens-tu me parler politique ! Je penche
Tout entier du côté de l'amour. Et don Sanche ?
Est-il moine enfin ?

LE MARQUIS.

Non.

LE ROI.

Les échafauds sont prêts,
S'il refuse. Il mourra. Je les ai mis exprès
Tous deux dans deux couvents de la ville où j'habite,
Pour les avoir toujours sous la main. La petite
Au cloître Asuncion, et lui sous les verrous

Du couvent Saint-Antoine, où don Jayme le Roux,
Mon aïeul, enferma jadis son fils rebelle.
Don Sanche sera prêtre, et moi j'aurai la belle.
Je vais reprendre Rose.

LE MARQUIS.

Et le nouvel édit
Sur les couvents ?

LE ROI, étonné.

L'édit ?...

LE MARQUIS.

Est déclaré bandit,
Traître et pervers à Dieu, parricide, anathème,
Quiconque ose en un cloître entrer, fût-ce vous-même,
Pour y mettre la main sur qui que ce soit.

LE ROI.

Hein ?

Regardant fixement le marquis.

J'entre et suis roi partout. Le moment est prochain
Où je vais ressaisir l'infante. Je diffère,
Mais j'achève. A moi Rose !

LE MARQUIS.

Ah ! vous aurez affaire...

LE ROI.

Affaire à qui ?

LE MARQUIS.

Mais...

LE ROI.

Dis. Parle.

LE MARQUIS.

A Torquemada.

LE ROI.

Moi, le roi !

LE MARQUIS.

Lui, le grand inquisiteur !

LE ROI.

Oui-da !

LE MARQUIS.

Seigneur, l'église en lui s'incarne. S'il se fâche...

LE ROI.

Eh bien ?

LE MARQUIS.

L'église prend facilement, et lâche
Malaisément. Il est l'inquisiteur. Il est
Chargé de maintenir les couvents au complet.
Pas une nonne, pas un moine, que la fraude
Ou la force lui puisse arracher ! Sire, il rôde
Montrant les dents, autour des cloîtres, mordant tout,
Fauve, et tous ces agneaux sont gardés par un loup.
Le roi n'attaque pas le prêtre s'il est sage.
Sire, Torquemada vous barre le passage.
Il fait échec au roi, bien que vous en ayez.

LE ROI.

Ce n'est rien. C'est un homme à corrompre.

LE MARQUIS.

Essayez.

LE ROI.

S'il me plaît de dompter ce moine...

LE MARQUIS.

Essayez, sire.

LE ROI.

Je puis prodiguer tout ce qu'un homme désire,
Et toujours devant moi le plus fier s'inclina.
Et d'abord, pour venir à bout d'un prêtre, on a...
Les femmes.

LE MARQUIS.

Il est vieux.

LE ROI.

Les dignités, la mitre,
La pourpre, un diocèse, une grandesse, un titre,
Les honneurs.

LE MARQUIS.

Sire, il veut rester moine.

LE ROI.

L'argent.

LE MARQUIS.

Sire, il veut rester pauvre.

LE ROI, pensif.

Oui, vieux, humble, indigent
Cet homme est fort. —

Le roi croise les bras et songe.

Avoir cette pauvreté sombre
Toute-puissante, égale à moi, jetant de l'ombre
Sur mon trône, à côté de moi ! Ce compagnon
Toujours auprès du roi !

LE MARQUIS.

Même plus haut.

LE ROI.

Non ! non !

LE MARQUIS.

Les femmes, les honneurs, l'argent, n'ont pas de prise.
Pour vous débarrasser de cette robe grise,
Aucun de ces moyens n'est bon.

LE ROI.

J'en trouverais
D'autres, moi. Comprends-tu ? hein ?

LE MARQUIS.

Non. Lesquels ?

LE ROI.

Les vrais.
Comprends-tu ?

LE MARQUIS.

Non.

LE ROI.

On a — pourquoi pas ce système ? —
Poignardé le vieux prêtre Arbuez sur l'autel même

LE MARQUIS.

Cela réussit mal. On a fait saint Arbuez.
Voilà tout. Vous régnez et vous distribuez
Comme il vous plaît les biens, les rangs, les coups de hache.
Mais au poing qui l'étreint l'église en feu s'attache.
En la persécutant vous la constituez.
Les prêtres ont cela que si vous les tuez
Ils sont plus vivants. Rien ne les fait disparaître.
D'un tas de prêtres morts naît ce spectre, le prêtre.
Leur sang est éternel et leurs os sont féconds.
Nous les brisons vivants, morts nous les invoquons.
Ah, roi ! vous opprimez l'église. Elle s'en tire
Par des palmes, des chants, des pleurs, et du martyre.
Massacrez ces cafards du cloître ivres de fiel,
Frappez. Bien. Maintenant levez les yeux au ciel,
Le voila plein de saints, de votre façon, sire !
Joignez les mains, tombez à genoux. Moi, j'admire
L'église. Esclave ou reine, elle a le dernier mot.
Elle fourmille en bas, elle fourmille en haut.
Vous l'écrasez vermine, elle renaît pléiade.

LE ROI, abattu.

Elle est la maladie, et je suis le malade.
Tu dis vrai. Braver Rome ! on s'en est repenti.
Il faut se résigner.

LE MARQUIS, à part.

Comme il prend son parti !
Le danger avec lui c'est que, pour en extraire

Une action, il faut conseiller le contraire,
Et, pour qu'il aille au sud, le pousser vers le nord.
Cette fois il me croit. Diable ! ma ruse a tort.
Le chemin tortueux, que je croyais utile,
Ne vaut rien. Allons droit au but. Changeons de style.

Haut.

Ah ! vous avez laissé grandir le tonsuré,
Le moine, et maintenant il est démesuré.

LE ROI, pensif.

Ce Torquemada...

LE MARQUIS.

Tient l'Espagne. Il est pontife.
Partout où vous posiez votre ongle, il met sa griffe.
Il vous remplace. Altesse, ah ! ce n'est plus le temps
Où, quand bon vous semblait, choisissant vos instants,
Vous pouviez dans un cloître entrer avec menace
Et faire lâcher prise à l'église tenace.
Vous pouviez faire pendre un abbé. Maintenant
Ne vous y frottez point. Ah ! ce moine est gênant !
Vos potences ! toucher aux prêtres ! qu'on y vienne !
Votre justice a tout à craindre de la sienne ;
Et certes il rirait de vous voir approcher
Le bois de vos gibets du feu de son bûcher.
Duel inégal. Seigneur, la terre est à ce moine.
Ainsi qu'on met le feu dans de la folle avoine,
Sa torche court et change en cendres les vivants.
Les palais consternés ont un air de couvents.
Partout le clergé pousse et croît comme la ronce.

Tout cède au vil sourcil d'un moine qui se fronce.
Sauve qui peut. Les fiers rampent, et les hardis
Tremblent. Qu'est-ce qu'on fait de Tortose à Cadix
Et d'un bout du royaume à l'autre ? On se dénonce.
Le prince de Viane et le marquis Alphonse,
Vos cousins, sont aux fers, et cette âpre main-là,
Sire, a pris au collet l'infant de Tudela.
Jadis, sous don Ramire ou doña Léonore,
Toute ville espagnole était gaie et sonore,
Les grelots gazouillaient sur le peuple dansant.
Aujourd'hui tout se tait. Plus de rire innocent.
Plus de luxe. Un banquet est suspect. Terreur, crainte,
Deuil, et l'immense Espagne est une fête éteinte.
Roi, toutes vos forêts passent en échafauds,
Et le bois va manquer. Crimes vrais, crimes faux,
Se confondent, et tout est bon pour le supplice.
Pour avoir vu quelqu'un passer, on est complice.
Le fils livre son père et le père son fils.
Qui fait sans le vouloir tomber un crucifix
Est brûlé vif. Un mot, un geste, est hérésie.
Ce moine horrible a pris Jésus en frénésie.
Tout est forfait. Songer, jurer par Salomon,
Avoir l'air de parler à voix basse au démon,
Se rayer l'ongle, aller pieds nus les jours de jeûne,
Épouser une femme ou trop vieille ou trop jeune,
Tourner le front d'un mort vers le mur, ne pas fuir
Ceux qui serrent leurs reins d'une corde de cuir,
Mettre un jour de sabbat une nappe à sa table,
A Noël chasser l'âne ou le bœuf de l'étable,

Nommer Dieu plus souvent que Jésus, se cacher ;
Tout cela fait monter des hommes au bûcher.
Suivre en disant des vers un cercueil qu'on emporte,
Pleurer assis dans l'ombre et derrière une porte,
Regarder, dans un lieu désert, et loin du bruit,
Se lever la première étoile de la nuit,
Autant de crimes. Roi, le bûcher luit, dévore,
Monte, et, de plus en plus, de cette rouge aurore,
Sire, au-dessus de vous le ciel va s'empourprant.
Ce sang de vos sujets, c'est à vous qu'on le prend.
Vous n'aurez bientôt plus de soldats pour la guerre.
Tout à l'heure, — mais quoi ! le roi n'y songe guère,
D'un mot le roi pourrait tout empêcher, mais non ! —
Le saint-office a mis l'Espagne au cabanon,
Et le peuple en est presque à ne plus vous connaître.

Il montre la galerie du fond et le rideau qui la ferme.
Gucho écoute attentivement.

Aujourd'hui même, ô roi, là, sous votre fenêtre,
Le bûcher va flamber, monceau de feu, massif
De braise, où, sous les yeux du confesseur lascif,
Des femmes se tordront d'âpres flammes vêtues.
Aux quatre coins seront droites quatre statues,
Quatre prophètes noirs dressés aux quatre vents,
Bâtis de pierre creuse et pleins d'hommes vivants.
On entendra rugir ces colosses farouches ;
On verra frissonner le feu hors de leurs bouches ;
Et rien ne restera debout que ces géants ;
Et vos peuples hagards, terrifiés, béants,
Verront toute l'Espagne et vous et vos royaumes

Fuir en fumée autour de ces quatre fantômes.
Car toute clarté vient du vil quemadero.
Roi, vous disparaissez dans l'ombre du bourreau.

Le roi s'assied sur un pliant, comme accablé.

LE ROI.

Tout cela c'est le bien de l'église.

LE MARQUIS.

Et la perte
Du trône. La Castille est de charniers couverte,
Et l'épouvante éparse au loin pousse des cris.

Se rapprochant du roi.

Ah ! vous vous débattez en vain. Vous êtes pris.
Au-dessus de l'Espagne est tendue une toile
Sombre, à travers laquelle on voit Dieu, vague étoile,
Réseau noir que Satan sur la terre riva
Et tira fil à fil du flanc de Jéhova,
Piège où l'esprit humain misérable se brise,
Espèce de rosace immense d'une église
Infinie, où l'enfer luit sur le maître-autel ;
Là frissonnent l'horreur, la nuit, l'effroi mortel ;
Et le monde regarde avec des yeux funèbres
Cette chose qu'il a sur lui dans les ténèbres ;
Il songe au vieux Baal qui jadis l'étouffait ;
Grandir est un abus, penser est un forfait ;
On est hardi de vivre, et c'est un péril d'être.
Au centre de la toile obscure on voit le prêtre,
Cette araignée, avec cette mouche le roi.

Le roi baisse la tête. Le marquis l'observe et continue.

Certes, c'est un sujet de surprise et d'effroi
Que ce vil écheveau, vœux, cloître, dogme, règle,
Ait pu faire une toile énorme à prendre un aigle.
Mais c'est fait. L'aigle est pris. L'aigle, à l'heure qu'il est,
N'a plus qu'un tremblement d'aile dans le filet.
Devant vous le missel, l'évangile, la bible,
Se dressent, et vouloir ne vous est pas possible ;
Aimer, vous n'osez point ; régner, vous n'osez plus.
Les vieux rois, durs autant que les monts, chevelus
Ainsi que les forêts, étaient d'humeur plus fière.
Ah ! plus que le passé, le présent est poussière.
Un roi se laisse prendre une femme, et, clément,
Rampe, sans essayer même un rugissement.
Il n'est plus rien de grand sur la terre qu'un prêtre.
Lui, ce moine — oh! comment l'enfant ose-t-il naître? —
Ce moine règne ; il a sous ses sandales vous !
Le roi ! Sur l'âme humaine il pousse les verrous ;
Il est plus que l'évêque, il est plus que l'abbesse,
Pour le diacre et la nonne ; il vient, la loi se baisse,
Le sceptre ploie ainsi qu'un jonc, l'épée a peur.
De ses yeux fixes sort une immense stupeur ;
Il a pour but l'empire, il a l'homme pour cible,
Et, penché, couvrant tout de son ombre terrible,
Il guette l'univers, sombre espion de Dieu.

Regardant le roi en face.

L'histoire un jour dira : Ce fut l'âge de feu.
Ce siècle fut un temps d'ombre et de vasselage.

Qu'a-t-il fait ? de la cendre. Au glaive de Pélage
La fourche à remuer la braise succéda.
Et comment se nommait le roi ? Torquemada.

LE ROI, se levant.

Par la gorge, marquis, tu mens ! Le roi se nomme
Ferdinand, et ni moine, et ni pape de Rome,
Ne feront qu'il en soit autrement, et que moi,
Le tigre et le lion, je ne sois pas le roi !
Et je le prouverai par des têtes coupées.
Tu vas m'aller chercher des gens armés d'épées,
Puis marcher droit au cloître Asuncion, saisir
L'infante, et tout fouler aux pieds, c'est mon plaisir !
Et j'entends que tout plie et se courbe et s'efface
Comme si l'on voyait subitement ma face !
Et voici l'ordre écrit.

Il s'approche de la table, prend une plume et une feuille de parchemin, et écrit rapidement.

« Cédez, de par la loi.
Ce que fait le marquis, c'est ce que veut le roi. »

Il signe et remet le parchemin au marquis.

Et, si quelqu'un résiste, alors frappe, foudroie,
Brûle, écrase, extermine, et passe, et qu'on ne voie,
Au lieu maudit où fut ce couvent, tout à coup,
Pas un être vivant et pas un mur debout !

Gucho redouble d'attention.

LE MARQUIS.

Si quelque moine ?...

LE ROI.

A mort !

LE MARQUIS.

Quelque reître ?

LE ROI.

A la chaîne !
Prends cent coupe-jarrets de ma garde africaine.
C'est assez pour forcer un cloître.

LE MARQUIS, à part.

Et même deux.

Haut.

Quoique venant du roi, ce coup est hasardeux.

LE ROI.

Va !

LE MARQUIS.

Quand j'aurai l'infante, il faut la cacher.

LE ROI.

Certe.

LE MARQUIS.

Où ?

LE ROI.

Dans mon parc secret, place obscure et déserte.
Tu sais ? je pars ce soir.

LE MARQUIS.

Je le sais. Pour un jour.

LE ROI.

Je vais à Triana. Je veux à mon retour
Trouver l'infante...

LE MARQUIS.

Au parc secret.

LE ROI.

Là, je suis maître.

LE MARQUIS.

Mais la clef ?

Le roi va à la crédence, et en ouvre un tiroir.

LE ROI.

J'en ai deux, car moi seul j'y pénètre,

Il tire du meuble deux clefs, et en remet une au marquis.

Et je t'en confie une.

Il remet l'autre clef dans le tiroir qu'il repousse. Gucho, derrière le dos tourné du roi, se glisse en rampant sous le meuble, rouvre le tiroir, et prend la clef que le roi vient d'y mettre.

GUCHO, à part.

Et l'autre, je la prends.

Il referme le tiroir et fourre la clef dans sa poche.

LE ROI.

Ah ! les moines sont forts ! Ah ! les prêtres sont grands !
Ah ! Torquemada règne ! On verra.

LA VOIX D'UN HUISSIER, du dehors, annonçant.

Son altesse
La reine notre dame.

Entre la reine, tout en jais noir, la tiare royale sur la tête. Elle fait une profonde révérence au roi qui lui fait un profond salut, sans ôter son chapeau.

La reine va à l'un des fauteuils qui sont à l'extrémité de la table, et s'y assied, puis y demeure immobile, et comme ne voyant et n'entendant rien.

Le roi et la reine ont l'un et l'autre le rosaire à la ceinture.

LE ROI, bas au marquis.

En hâte. La vitesse
Est la condition du succès. Marquis, va,
Fais ce que je t'ai dit.

Entre le duc d'Alava. Il se dirige vers le roi.

Qu'est-ce, duc d'Alava ?

LE DUC D'ALAVA, saluant tour à tour le roi et la reine.

Les députés des juifs bannis de votre empire
Demandent la faveur de se prosterner, sire
Et madame, aux pieds de vos altesses.

LE ROI.

Soit.
Qu'ils entrent.

Le duc sort. Bas au marquis.

Cours, reprends l'infante. Va tout droit
Au cloître Asuncion.

LE MARQUIS, à part.

Ensuite, à Saint-Antoine.

LE ROI.

Va !

LE MARQUIS.

Mais...

LE ROI.

Quoi ?

LE MARQUIS.

Si le grand inquisiteur ?...

LE ROI.

Ce moine !

Il est le ver de terre et je suis le dragon.

Il fait au marquis un signe de tête impérieux. Le marquis salue, et sort par la porte de tapisserie.

Le roi va s'asseoir sur le fauteuil resté vide, vis-à-vis de la reine.

Entrée des juifs.

SCÈNE III

LE ROI, LA REINE, LES JUIFS.

Par la porte du fond, grande ouverte, arrive une foule effarée et déguenillée entre deux rangs de hallebardes et de piques. Ce sont les députés des juifs, hommes, femmes, enfants, tous couverts de cendre et vêtus de haillons, pieds nus, la corde au cou, quelques-uns mutilés et rendus infirmes par la torture, se traînant sur des béquilles ou sur des moignons ; d'autres, à qui l'on a crevé les yeux, marchent conduits par des enfants. En tête est le grand rabbin Moïse-ben-Habib. Tous ont la rondelle jaune sur leurs habits déchirés.

A quelque distance de la table, le rabbin s'arrête et tombe à genoux. Tous derrière lui se prosternent. Les vieillards frappent le pavé du front.

Ni le roi ni la reine ne les regardent. Ils ont l'œil vague et fixe au-dessus de toutes ces têtes.

MOÏSE-BEN-HABIB, grand rabbin, à genoux.

Altesse de Castille, altesse d'Aragon,
Roi, reine ! ô notre maître, et vous, notre maîtresse,
Nous, vos tremblants sujets, nous sommes en détresse,
Et, pieds nus, corde au cou, nous prions Dieu d'abord,
Et vous ensuite, étant dans l'ombre de la mort,
Ayant plusieurs de nous qu'on va livrer aux flammes,
Et tout le reste étant chassé, vieillards et femmes,
Et, sous l'œil qui voit tout du fond du firmament,
Rois, nous vous apportons notre gémissement.
Altesses, vos décrets sur nous se précipitent,
Nous pleurons, et les os de nos pères palpitent ;
Le sépulcre pensif tremble à cause de vous.
Ayez pitié. Nos cœurs sont fidèles et doux ;
Nous vivons enfermés dans nos maisons étroites,
Humbles, seuls ; nos lois sont très simples et très droites,
Tellement qu'un enfant les mettrait en écrit.
Jamais le juif ne chante et jamais il ne rit.
Nous payons le tribut, n'importe quelles sommes.
On nous remue à terre avec le pied ; nous sommes
Comme le vêtement d'un homme assassiné.
Gloire à Dieu ! Mais faut-il qu'avec le nouveau-né,
Avec l'enfant qui tette, avec l'enfant qu'on sèvre,
Nu, poussant devant lui son chien, son bœuf, sa chèvre,

Israël fuie et coure épars dans tous les sens !
Qu'on ne soit plus un peuple et qu'on soit des passants !
Rois, ne nous faites pas chasser à coups de piques,
Et Dieu vous ouvrira des portes magnifiques.
Ayez pitié de nous. Nous sommes accablés.
Nous ne verrons donc plus nos arbres et nos blés !
Les mères n'auront plus de lait dans leurs mamelles !
Les bêtes dans les bois sont avec leurs femelles,
Les nids dorment heureux sous les branches blottis,
On laisse en paix la biche allaiter ses petits,
Permettez-nous de vivre aussi, nous, dans nos caves,
Sous nos pauvres toits, presque au bagne et presque esclaves,
Mais auprès des cercueils de nos pères ; daignez
Nous souffrir sous vos pieds de nos larmes baignés !
Oh ! la dispersion sur les routes lointaines,
Quel deuil ! Permettez-nous de boire à nos fontaines
Et de vivre en nos champs, et vous prospérerez.
Hélas ! nous nous tordons les bras, désespérés !
Épargnez-nous l'exil, ô rois, et l'agonie
De la solitude âpre, éternelle, infinie !
Laissez-nous la patrie et laissez-nous le ciel !
Le pain sur qui l'on pleure en mangeant est du fiel.
Ne soyez pas le vent si nous sommes la cendre.

Montrant l'or sur la table.

Voici notre rançon. Hélas ! daignez la prendre.
O rois, protégez-nous. Voyez nos désespoirs.
Soyez sur nous, mais non comme des anges noirs ;
Soyez des anges bons et doux, car l'aile sombre

Et l'aile blanche, ô rois, ne font pas la même ombre.
Révoquez votre arrêt. Rois, nous vous supplions
Par vos aïeux sacrés, grands comme les lions,
Par les tombeaux des rois, par les tombeaux des reines,
Profonds et pénétrés de lumières sereines,
Et nous mettons nos cœurs, ô maîtres des humains,
Nos prières, nos deuils dans les petites mains
De votre infante Jeanne, innocente et pareille
A la fraise des bois où se pose l'abeille.
Roi, reine, ayez pitié !

Moment de silence. Immobilité absolue de Ferdinand et d'Isabelle. Ni le roi ni la reine ne tournent les yeux. Le duc d'Alava, qui se tient devant la table l'épée nue, touche du plat de l'épée l'épaule du grand rabbin. Le grand rabbin se lève, et lui et tous les juifs sortent tête basse, à reculons. Les gardes font la haie et les refoulent. La porte reste ouverte après qu'ils sont sortis.

Le roi fait signe au duc d'Alava, qui s'approche.

LE ROI, au duc d'Alava.

Sur l'édit, sur l'arrêt,
La reine et moi voulons nous parler en secret.
Duc, si quelqu'un vient, fût-ce un prince, qu'on l'arrête !
A quiconque ose entrer je fais trancher la tête.
Ferme la porte, va. Garde le corridor.

Le duc baisse l'épée, s'incline, redresse son épée et sort. Les deux battants de la porte se referment. Le roi et la reine restent seuls.

Pendant cette scène, Gucho a disparu sous le tapis de la table où il s'est caché.

SCÈNE IV

LE ROI, LA REINE ; GUCHO, sous la table.

Le roi et la reine se regardent fixement et sans dire un mot. Immobilité et silence. Enfin la reine baisse la paupière et considère l'argent qui est sur la table.

LA REINE.

Trente mille marcs d'or.

LE ROI.

Trente mille marcs d'or.

LA REINE.

Mais ce sont des maudits qui regardent les astres.

LE ROI.

Trente mille marcs d'or font six cent mille piastres,
Qui font vingt millions de sequins.

LA REINE.

De sequins ?

LE ROI.

De sequins, qui, changés en besans africains,
Reine, feraient de quoi charger une galère !

LA REINE.

Oui, mais un juif se fait invisible, et s'éclaire
En allumant les doigts du bras d'un enfant mort.

LE ROI.

Sans doute.

LA REINE.

On chargerait un vaisseau ?

LE ROI.

Jusqu'au bord.

LA REINE.

De besans ?

LE ROI.

De besans. Et l'on aurait le double
De ce poids en douros d'argent.

LA REINE.

J'ai l'esprit trouble.
Monsieur, si nous disions un pater ?

Elle prend son rosaire.
Moment de silence. Le roi touche aux piles d'or et les remue

LE ROI, à demi-voix.

Je ferais
La guerre à Boabdil avec cet or, sans frais.

LA REINE, tout en dévidant son chapelet.

Monsieur, si de nous deux je mourais la première,
Jurez-moi de ne point vous remarier.

LE ROI, à demi-voix.

Guerre
A Boabdil, avec cet or...

LA REINE.

Le jurez-vous ?

LE ROI.

Quoi ? — Sans doute.

Pensif.

Cet or paierait tous les frais, tous.
J'aurais Grenade, perle à notre diadème.

La reine, sa prière achevée, pose son rosaire sur la table.

LA REINE.

Monsieur, prenons l'argent, et chassons tout de même
Les juifs, que je ne puis accepter pour sujets.

Le roi lève la tête. La reine insiste.

Chassons les juifs, gardons leur argent.

LE ROI.

J'y songeais.
Oui, mais cela pourrait en décourager d'autres.

LA REINE, regardant l'argent.

Trente mille écus d'or ! dans vos mains...

LE ROI.

Dans les vôtres.

LA REINE.

Pourrait-on demander davantage ?

LE ROI.

Plus tard.

Il manie les piles d'or.

Je reprendrais Grenade au vil croissant bâtard.
On garderait les juifs, mais en chassant les mores.

LA REINE, hésitant.

Oui.

LE ROI.

Compensation.

LA REINE.

Choix entre deux Gomorrhes.

LE ROI.

Acceptons-nous l'argent ?

LA REINE.

Oui.

LE ROI.

Il prend une plume, et se met à écrire sur un vélin quelques lignes en consultant la reine du regard.

Bien. Mise à néant
De l'édit qui bannit ce troupeau mécréant,
Les juifs, et qui du peuple espagnol les sépare ;
Défense d'allumer le bûcher qu'on prépare ;
Ordre de délivrer tous les juifs prisonniers.

Le roi signe, pousse le vélin vers la reine, et lui passe la plume.

LA REINE, prenant la plume.

C'est dit.

Au moment où la reine va signer, la grande porte s'ouvre à grand bruit et à deux battants.
Le roi et la reine se tournent stupéfaits.
Gucho avance la tête.
Paraît sur le seuil, au haut des marches, Torquemada, en froc de dominicain, un crucifix de fer à la main.

SCÈNE V

LE ROI, LA REINE, TORQUEMADA.

Torquemada ne regarde ni la roi ni la reine.
Il a l'œil fixé sur le crucifix.

TORQUEMADA.

Judas vous a vendu trente deniers.
Cette reine et ce roi sont en train de vous vendre
Trente mille écus d'or.

LA REINE.

Ciel !

TORQUEMADA, jetant le crucifix sur les piles d'écus.

Juifs, venez le prendre !

LA REINE.

Mon père !

TORQUEMADA.

Triomphez, juifs ! comme il est écrit !
Cette reine et ce roi vous livrent Jésus-Christ.

LA REINE.

Mon père !

TORQUEMADA, les regardant tous deux en face.

Sois maudit, roi ! Sois maudite, reine !

LA REINE.

Grâce !

TORQUEMADA, étendant le bras sur eux.

A genoux !

La reine tombe à genoux. Le roi hésite, frémissant.

Tous deux !

Le roi tombe à genoux.

Montrant Isabelle.

Ici la souveraine,

Montrant Ferdinand.

Et là le souverain. Un tas d'or au milieu.
Ah ! vous êtes la reine et le roi !

Il ressaisit le crucifix et l'élève au-dessus de sa tête.

Voici Dieu.
Je vous prends en flagrant délit. Baisez la terre.

La reine se prosterne.

LA REINE.

Grâce !

TORQUEMADA.

Horreur !

LA REINE.

Donnez-nous l'absolution, père !

TORQUEMADA.

Excès d'audace ! Ainsi, — c'est ton règne, Antechrist ! —
Les juifs rapatriés, l'autodafé proscrit !
On n'allumera point le bûcher secourable !
Ces rois ne veulent pas. Ainsi ce misérable,
Le sceptre, ose toucher à la croix ! Ce bandit,

Le prince, ose être sourd à ce que Jésus dit !
Il est temps qu'on vous parle et qu'on vous avertisse.
Le saint-office a droit sur vous. De sa justice
Le pape est seul exempt, les rois ne le sont pas.
Pendant votre sommeil, pendant votre repas,
A toute heure apportant les sévères tristesses,
Notre bannière a droit d'entrer chez vous, altesses !
Toujours les rois, faux dieux, ont donné de l'emploi
Au tonnerre, et le ciel les hait. La vaine loi,
O princes, c'est la vôtre, et nous avons la vraie.
Nous sommes le froment et vous êtes l'ivraie.
Un jour viendra la faulx des immenses moissons !
Rois, nous vous subissons, mais nous vous dénonçons.
Nous jetons chaque jour vos noms dans le mystère
Où vous attend la peine obscure et solitaire !
Des crânes des rois morts les lieux noirs sont pavés.
Ah ! vous vous croyez forts parce que vous avez
Vos camps pleins de soldats et vos ports pleins de voiles.
Dieu médite, l'œil fixe, au milieu des étoiles.
Tremblez.

LA REINE.

Grâce !

LE ROI, se levant.

Seigneur inquisiteur, le roi
Et la reine, contrits et confessant la foi,
Entendent réparer le mal qu'ils allaient faire.
Les juifs seront bannis, et nous permettons, père,
A vous, au saint-office, à votre saint clergé,
D'allumer le bûcher sur l'heure.

TORQUEMADA.

Est-ce que j'ai
Attendu ?

Il descend les trois marches, va à la galerie du fond et tire violemment le rideau.

— Regardez.

La nuit commence à tomber.

La galerie du fond, large claire-voie toute grande ouverte, laisse voir, dans le crépuscule, la place de la Tablada couverte de foule. Au centre de la place est le quemadero, colossale bâtisse toute hérissée de flammes, pleine de bûchers et de poteaux et de suppliciés en sanbenitos qu'on entrevoit dans la fumée. Des tonneaux de poix et de bitume allumés, accrochés au haut des poteaux, se vident flamboyants sur la tête des condamnés. Des femmes que la flamme a faites nues flambent adossées à des pieux de fer. On entend des cris. Aux quatre angles du quemadero, les quatre gigantesques statues, dites les quatre évangélistes, apparaissent toutes rouges dans la braise. Elles ont des trous et des crevasses par où l'on voit passer des têtes hurlantes et s'agiter des bras qui semblent des tisons vivants. Énorme aspect de supplice et d'incendie.

Le roi et la reine regardent terrifiés. Gucho, sous la table, dresse le cou et tâche de voir.

Torquemada en contemplation repaît ses yeux du quemadero.

TORQUEMADA.

O fête, ô gloire, ô joie !
La clémence terrible et superbe flamboie !
Délivrance à jamais ! Damnés, soyez absous !
Le bûcher sur la terre éteint l'enfer dessous.
Sois béni, toi par qui l'âme au bonheur remonte,

Bûcher, gloire du feu dont l'enfer est la honte,
Issue aboutissant au radieux chemin,
Porte du paradis rouverte au genre humain,
Miséricorde ardente aux caresses sans nombre,
Mystérieux rachat des esclaves de l'ombre,
Autodafé ! pardon, bonté, lumière, feu,
Vie ! éblouissement de la face de Dieu !
Oh ! quel départ splendide et que d'âmes sauvées !
Juifs, mécréants, pécheurs, ô mes chères couvées,
Un court tourment vous paie un bonheur infini ;
L'homme n'est plus maudit, l'homme n'est plus banni.
Le salut s'ouvre au fond des cieux. L'amour s'éveille,
Et voici son triomphe, et voici sa merveille !
Quelle extase ! entrer droit au ciel ! ne pas languir !

Cris dans le brasier.

Entendez-vous Satan hurler de les voir fuir ?
Que l'éternel forçat pleure en l'éternel bouge !
J'ai poussé de mes poings l'énorme porte rouge.
Oh ! comme il a grincé lorsque je refermais
Sur lui les deux battants hideux, Toujours, Jamais !
Sinistre, il est resté derrière le mur sombre.

Il regarde le ciel.

Oh ! j'ai pansé la plaie effrayante de l'ombre.
Le paradis souffrait ; le ciel avait au flanc
Cet ulcère, l'enfer brûlant, l'enfer sanglant ;
J'ai posé sur l'enfer la flamme bienfaitrice,
Et j'en vois, dans l'immense azur, la cicatrice.
C'était ton coup de lance au côté, Jésus-Christ !

Hosanna ! la blessure éternelle guérit.
Plus d'enfer. C'est fini. Les douleurs sont taries.

Il regarde le quemadero.

Rubis de la fournaise ! ô braises ! pierreries !
Flambez, tisons ! brûlez, charbons ! feu souverain,
Pétille ! luis, bûcher ! prodigieux écrin
D'étincelles qui vont devenir des étoiles !
Les âmes, hors des corps comme hors de leurs voiles,
S'en vont, et le bonheur sort du bain de tourments !
Splendeur ! magnificence ardente ! flamboiements !
Satan, mon ennemi, qu'en dis-tu ?

En extase.

Feu ! lavage
De toutes les noirceurs par la flamme sauvage !
Transfiguration suprême ! acte de foi !
Nous sommes deux sous l'œil de Dieu, Satan et moi.
Deux porte-fourches. Lui, moi. Deux maîtres des flammes,
Lui perdant les humains, moi secourant les âmes ;
Tous deux bourreaux, faisant par le même moyen
Lui l'enfer, moi le ciel, lui le mal, moi le bien ;
Il est dans le cloaque et je suis dans le temple.
Et le noir tremblement de l'ombre nous contemple.

Il se retourne vers les suppliciés.

Ah ! sans moi, vous étiez perdus, mes bien-aimés !
La piscine de feu vous épure enflammés.
Ah ! vous me maudissez pour un instant qui passe,
Enfants ! mais tout à l'heure, oui, vous me rendrez grâce
Quand vous verrez à quoi vous avez échappé ;

Car, ainsi que Michel archange, j'ai frappé ;
Car les blancs séraphins, penchés au puits de soufre,
Raillent le monstrueux avortement du gouffre ;
Car votre hurlement de haine arrive au jour,
Bégaie, et, stupéfait, s'achève en chant d'amour !
Oh ! comme j'ai souffert de vous voir dans les chambres
De torture, criant, pleurant, tordant vos membres,
Maniés par l'étau d'airain, par le fer chaud !
Vous voilà délivrés ! partez ! Fuyez là-haut !
Entrez au paradis !

Il se penche et semble regarder sous terre.

Non, tu n'auras plus d'âmes !

Il se redresse.

Dieu nous donne l'appui que nous lui demandâmes
Et l'homme est hors du gouffre. Allez, allez, allez !
A travers l'ombre ardente et les grands feux ailés,
L'évanouissement de la fumée emporte
Là-haut l'esprit vivant sauvé de la chair morte !
Tout le vieux crime humain de l'homme est arraché ;
L'un avait son erreur, l'autre avait son péché,
Faute ou vice, chaque âme avait son monstre en elle
Qui rongeait sa lumière et qui mordait son aile ;
L'ange expirait en proie au démon. Maintenant
Tout brûle, et le partage auguste et rayonnant
Se fait devant Jésus dans la clarté des tombes.
Dragons, tombez en cendre ; envolez-vous, colombes !
Vous que l'enfer tenait, liberté ! liberté !
Montez de l'ombre au jour. Changez d'éternité !

ACTE TROISIÈME

Il est nuit.

Une terrasse du parc secret dit *Huerto del Rey*, à Séville.

La terrasse est large. Elle communique à droite et à gauche avec des allées d'arbres. Au fond, elle se coupe brusquement à un escalier dont on ne voit pas les marches, et par lequel on monte des profondeurs du jardin à cette terrasse. Cet escalier occupe toute la longueur de la terrasse. Ceux qui arrivent par cet escalier apparaissent d'abord par le haut du corps, puis on les voit grandissant jusqu'à ce qu'ils soient de plain-pied avec la terrasse.

Sur la terrasse il y a un banc de marbre.

Le bas du jardin se perd dans l'obscurité derrière la coupure de la terrasse. Tout au fond, paysage de montagnes. Solitude.

La lune se lève pendant l'acte.

SCÈNE PREMIÈRE

TORQUEMADA, GUCHO.

Ils entrent par l'allée de droite, Gucho conduisant Torquemada. Gucho serre d'un bras contre sa poitrine ses deux marottes, et de l'autre présente une clef à Torquemada.

GUCHO.

Daignez vous souvenir, monseigneur, que c'est moi
Qui vous livre la clef du parc secret du roi,
Moi Gucho, le bouffon dudit roi notre sire.
Quel crime y fera-t-on ? Je ne saurais le dire.

Je ne m'y connais pas. Je trouve qu'il est mieux
Que vous soyez ici pour tout voir par vos yeux.
Il s'agit des saints droits du cloître, et d'une fille
Que le roi veut forcer, bien que par sa famille
Elle soit fiancée à son jeune cousin ;
C'est tout ce que je sais de ce méchant dessein.
Je suis le fou du roi. C'est moi qui le fais rire.

Torquemada prend la clef des mains de Gucho.

Gucho, à part.

Dénoncer, c'est mal ; mais être rôti, c'est pire.
Mon choix est fait. Bonsoir. Je ne suis point coiffé
Du bonheur de briller dans un autodafé.
Brillons comme un esprit, non comme une chandelle.
Question. A cette heure à qui suis-je fidèle ?
A moi. Cela suffit. Niais qui m'avez cru
Un héros, un vaillant hardi, cassant, bourru,
Un martyr souhaitant la mort, vous vous trompâtes.
Que va-t-il arriver ? Je m'en lave les pattes.
D'ailleurs, si je brûlais, le roi resterait froid.
Ce vieux bonhomme-ci n'a qu'à lever le doigt,
Et l'on verra tomber son altesse à plat ventre.
Donc dénonçons. Tant pis. Ne songeons qu'à moi, diantre!
Je retire du jeu mon épingle. Et m'en vais.

TORQUEMADA, considérant la clef. A part.

A peine absous, ce roi recommence. Mauvais
Et lâche.

Gucho est allé au fond de la terrasse. Il jette un regard dans la profondeur obscure du jardin.

GUCHO, à part.

J'aperçois un groupe sous un arbre,
Je crois qu'ils vont monter par l'escalier de marbre.
Ils sont trois ! Pourquoi trois ? Laissons là ce pourquoi,
Sauvons-nous, et que tout croule derrière moi !

TORQUEMADA, à part, regardant le jardin.

Donc c'est le parc secret. La cachette des vices.

Il sort à pas lents dans l'allée d'arbres à gauche.

GUCHO, à part, regardant dans l'escalier.

Voilà qu'on vient. Partons.

Il sort du côté par où il est entré. On voit monter et arriver par l'escalier le marquis de Fuentel d'abord, puis don Sanche et doña Rose en habits de novices comme au premier acte. Le marquis les introduit le doigt sur la bouche, en regardant autour de lui avec précaution.

SCÈNE II

LE MARQUIS DE FUENTEL, DON SANCHE, DOÑA ROSE.

LE MARQUIS.

Vos robes de novices,
S'il faisait jour, seraient un péril. Mais le lieu
Est désert, il fait nuit, nul ne nous voit. Mon Dieu !
Vous voilà délivrés. Personne ne se doute

Que vous êtes ici, j'ai pris une autre route
Que la route ordinaire et nul ne m'a suivi,
J'ai renvoyé les gens dont je m'étais servi,
Mais rien n'est fait encore, et je tremble. Il faut vite
Des habits, des chevaux, partir, prendre la fuite.
Nous n'avons que jusqu'à demain pour y songer.

Regardant les allées solitaires du parc.

Oh ! j'ai bien refermé la porte. Nul danger.
Le roi seul peut entrer. Mais il est absent.

A don Sanche.

Prince,
Madame, fiez-vous à moi. Pour que j'en vinsse
A vous tirer de là, tout ce qu'il a fallu
De peine est effrayant, mais je suis résolu,
Et devant le péril je sens ma force croître.
J'ai dévoué ma vie à vous deux. Hors du cloître,
C'est le premier pas ; hors d'Espagne est le second.
Hélas ! je ne suis point d'un esprit infécond,
Mais comment ferons-nous pour passer la frontière ?
Torquemada se dresse et tient l'Espagne entière,
Et de l'abaissement du roi fait sa hauteur.
J'ai forcé deux couvents. Le grand inquisiteur
Va me poursuivre. Ici rien ne nous trouble encore.
Mais il nous faut un autre asile avant l'aurore.
Le roi peut survenir. Ah ! que faire ? Où trouver
Quelqu'un qui vous abrite et veuille vous sauver ?
Il faudrait pour cela quelque moine. Les prêtres
Sont tout-puissants. Je vais chercher. Mais ils sont traîtres ;

Parfois un prêtre vend ceux qui l'ont acheté.
Oh ! que je vous voudrais en France en sûreté !
J'ai de plus un souci que je ne puis vous taire,
C'est que ce parc secret, bien que fort solitaire,
Est voisin des palais du saint- ffice, au point
Que sa muraille au mur des prisons se rejoint.
Je vous quitte un instant. Fuir ou mourir ensemble ?
Oui ! — Je vais vous chercher un refuge. Ah ! je tremble.
C'est égal, vous voilà vivants. Soyez bénis.

DON SANCHE.

Ah ! nous vous devons tout !

LE MARQUIS.

O mes pauvres bannis,
Il faut trouver moyen d'échapper aux poursuites.
Attendez-moi.

DON SANCHE.

Comment vous remercier, dites ?

LE MARQUIS.

En étant heureux.

Il sort du côté par où est sorti Gucho.

SCÈNE III

DON SANCHE, DOÑA ROSE.

DON SANCHE.

Ah ! je frémis. Te revoir
C'est le ciel. Mais trembler pour toi, quel désespoir !

DOÑA ROSE.

Dieu nous réunit, Dieu nous sauvera.

Elle le regarde avec ivresse.

Je t'aime !

Ils se jettent éperdument dans les bras l'un de l'autre.

DON SANCHE, regardant la nuit au-dessus de sa tête.

Oh ! de cette hauteur étoilée et suprême,
Est-ce qu'il ne va pas descendre un immortel
Qui vienne te couvrir de son ombre ? Le ciel
N'a t-il plus d'ange, et l'ange, hélas, n'a-t-il plus d'aile ?

DOÑA ROSE.

Nous avons un ami, ce pauvre homme fidèle.

DON SANCHE.

Hélas ! il est lui-même effrayé. Le danger
Est partout.

Paraît Torquemada. Il est dans l'obscurité des arbres. Il a entendu ces dernières paroles. Il écoute et regarde. Il considère dans la pénombre don Sanche et doña Rose avec une sorte de surprise croissante. Ni l'un ni l'autre ne le voient. Don Sanche prend la main de doña Rose, et lève les yeux au ciel.

Oh ! qui donc viendra te protéger ?

TORQUEMADA.

Moi.

Tous deux se retournent, stupéfaits.

SCÈNE IV

DON SANCHE, DOÑA ROSE, TORQUEMADA.

TORQUEMADA.

Je vous reconnais.

DOÑA ROSE.

Ce vieillard !

TORQUEMADA.

Je suis l'homme
Condamné par Gomorrhe et frappé par Sodome,
Que vous avez aidé, vous, enfants inconnus.
J'étais dans le sépulcre et vous êtes venus.
Vous m'avez délivré. Vous êtes la colombe
Et l'aigle qui m'avez retiré de la tombe.
Vous êtes ceux à qui je dois de voir le jour.
Ah ! vous m'avez sauvé, maintenant c'est mon tour !

DOÑA ROSE.

C'est ce vieillard !

TORQUEMADA.

Je vois à vos robes de serge
Que vous êtes tous deux consacrés à la vierge.
Je vous retrouve tels que je vous vis d'abord.
Je n'étais plus vivant et je n'étais pas mort ;
Vous m'êtes arrivés d'en haut comme deux anges ;
Vous m'avez sauvé. Dieu, par des routes étranges,

Me ramène aujourd'hui, moi, dans votre chemin.
Vous appelez à l'aide et je vous tends la main.
Dieu, pour les surveiller, penche saint Dominique
Sur Pierre deux, et moi sur Fernand, prince inique.
Je passe, et vous entends. Vous semblez en péril.
Êtes-vous prisonniers ? Quel secours vous faut-il ?
Dieu, pour faire un devoir quelconque, me procure
L'entrée en ce palais suspect, caverne obscure,
Je vous y trouve en peine, et ne m'étonne pas
Puisque Dieu nous conduit vous et moi pas à pas.
J'étais dans le tombeau, vous vîntes. Toi captive,
Toi captif, vous tremblez dans ce lieu noir. J'arrive.
Sans moi vous péririez. Sans vous j'étais perdu.
Vous fûtes imprévus, je suis inattendu.
Comment donc êtes-vous ici ? Comment y suis-je ?
Vous fûtes le miracle et je suis le prodige.
Dieu sait ce qu'il fait.

DON SANCHE, à doña Rose.

Oui, c'est lui !

TORQUEMADA.

Ne craignez plus.
Je suis là. J'entrevois quelque piège. Reclus
Et moine, je connais les hommes. Je vous aime,
Et je vous défendrai contre le roi lui-même.

DON SANCHE.

Vous êtes donc auprès du roi même ?

TORQUEMADA.

Au-dessus.

DON SANCHE.

Qui donc êtes-vous ?

TORQUEMADA.

Rien par moi. Tout par Jésus.

DON SANCHE.

Comment vous nommez-vous ?

TORQUEMADA.

Mon nom est Délivrance
Je suis celui qui voit l'affreuse transparence
De la terre et l'enfer dessous ; et mes regards
Poursuivent les démons consternés et hagards,
Et j'aperçois en bas le gouffre qu'il faut craindre,
Le feu sombre, et je tiens l'urne qui doit l'éteindre.
Mais vous, dites-moi donc les noms que vous portez.

DON SANCHE.

Sanche, infant de Burgos.

DOÑA ROSE.

Rose, infante d'Orthez

DON SANCHE.

Nous sommes fiancés.

TORQUEMADA.

Vous n'avez fait, je pense,
Que des vœux qu'on délie avec une dispense.
Mais comment se fait-il que vous soyez ici ?

DON SANCHE.

Le roi m'a mis de force au couvent. Elle aussi.
Nous nous sommes enfuis.

TORQUEMADA.

Vous paierez une amende.
Le roi paiera plus cher, sa faute étant plus grande.
Que le cloître de Dieu soit la prison du roi,
C'est un crime, et nul n'entre au couvent malgré soi.
Vous êtes libres. Rose, espère ! Sanche, espère !
Que voulez-vous encor ?

DON SANCHE.

Nous marier, mon père.

TORQUEMADA.

Soit. Je vous marierai moi-même.

DOÑA ROSE.

O monseigneur !

Elle veut se jeter à ses pieds. Torquemada, d'un geste, l'en empêche.

TORQUEMADA.

Aux morts le paradis, aux vivants le bonheur ;
Voilà ce que j'apporte, et je tiens, humble et calme,

D'une main une torche et de l'autre une palme.
Soyez heureux !

DON SANCHE.

O joie ! oh ! je ne sais pourquoi,
Quand je suis près de vous, je ne crains plus le roi.
Si je craignais quelqu'un, ce serait vous ! Vous êtes
Comme une providence étrange sur nos têtes.
Je vous sens formidable et suprême.

TORQUEMADA.

Rosa,
Comme Rachel qui vit Jacob et l'épousa,
Vous épouserez Sanche, et la grâce divine
Déjouera les projets du roi, que je devine.
Oui, je vous sauverai tous les deux. Comptez-y.

DOÑA ROSE.

Oh ! qui que vous soyez, prêtre, évêque, merci !
Père, soyez béni. Ce fut une heure auguste
Que celle où Dieu permit, ô vieillard saint et juste,
Que nous entendissions vos cris dans le tombeau !

DON SANCHE.

Je m'en souviens, j'y suis encore, il faisait beau,
On était en avril, moi je cueillais des roses,
Elle courait après les papillons, les choses
Que nous disions tout bas se mêlaient au soleil ;
Le soir vint, tout à coup j'entends un cri, pareil
A l'appel d'un mourant, et je vois une pierre,
Et j'écoute...

DOÑA ROSE.

Et tu dis : Un homme est sous la terre !
Sauvons-le ! Mais la pierre était trop lourde, hélas !

DON SANCHE.

Rose, une croix de fer était tout près...

DOÑA ROSE.

Tu l'as
Arrachée.

Mouvement d'épouvante de Torquemada.

DON SANCHE.

Oui, j'ai pris la croix, bon levier, certe,
Et grâce à cette croix la tombe s'est ouverte.
Et vous êtes sorti du sépulcre, vivant.

TORQUEMADA, à part.

O ciel, ils sont damnés !

DON SANCHE.

A nous deux, moi levant
La pierre, elle pesant sur la barre et penchée,
Nous ouvrîmes la fosse.

TORQUEMADA, à part.

Une croix arrachée !
Sacrilège majeur ! Le feu, l'éternel feu
Sous eux s'entr'ouvre ! ils sont hors du salut. Grand Dieu !
Les voilà hors de l'ombre immense du calvaire !

Malheureux ! ce n'est plus au roi qu'ils ont affaire,
C'est à Dieu.

A don Sanche et à doña Rose.

Ce levier de fer, êtes-vous sûrs
Que c'était une croix ?

DON SANCHE.

Certe ; au pied des vieux murs,
Elle était là debout dans de l'herbe séchée,
Je l'ai prise en mes poings.

TORQUEMADA, à part.

Une croix arrachée !
Une croix ! — C'est égal. Sauvons-les. — Autrement.

Il leur fait de la main un signe d'adieu.

A tout à l'heure.

DON SANCHE.

Ici, dans ce sombre moment,
Nous n'avons pas d'amis, nous n'avons pas d'asiles ;
Notre salut, c'est vous, seigneur.

TORQUEMADA.

Soyez tranquilles.
Oui, je vous sauverai.

Il sort par le fond, et on le voit lentement s'enfoncer
et disparaître dans la descente de l'escalier.

SCÈNE V

DON SANCHE, DOÑA ROSE.

DOÑA ROSE.

Rendons grâce à genoux.
Secours d'en haut ! Dieu fait des miracles pour nous.
Comme on espère vite ! est-il pas vrai, don Sanche ?
Et comme on se reprend n'importe à quelle branche !
L'homme sauvé par nous est dans cette maison
Et nous sauve ! Oui, j'ai foi, j'espère. Ai-je raison ?
Trouves-tu ?

DON SANCHE.

Certe ! espère, ange ! Il nous doit la vie,
Il nous la rend. Espère ! Ah ! j'ai l'âme ravie,
Je suis comme ivre.

Il l'attire à lui.

Viens ! viens ! respirons enfin !
Oh ! cette ombre que fait l'aile du séraphin,
Je la sens sur nos fronts après tant de désastres.
Une main est ouverte entre nous et les astres.

DOÑA ROSE.

Oui, c'est la main de Dieu qui nous protège.

DON SANCHE.

Oh ! dis,
Entends-tu s'approcher des voix du paradis ?

Lui montrant le parc et les massifs d'arbres.

Toute cette nature est comme un bruit de lyre.

DOÑA ROSE.

Ah ! quand on se revoit, tout ce qu'on veut se dire
Vous arrive à la fois aux lèvres, le passé,
Le présent, ce qu'on a souffert, voulu, pensé,
Tant de nuits sans sommeil, Dieu, sa miséricorde,
Les hommes, si méchants... Enfin l'âme déborde,
On dit : Je t'aime ! alors on voit qu'on a tout dit.
Ami, j'ai bien pleuré ! Quand l'espoir se perdit,
Quand je me vis au fond de ce cloître emmenée,
Oh ! quand je vis le fil de notre destinée
Se rompre, et nos deux cœurs l'un de l'autre arrachés,
Et les projets du roi vaguement ébauchés,
Horreur ! je me sentis tendre, invincible, forte,
Fière, et j'ai souhaité bien des fois être morte.

Un vague clair de lune commence à se mêler
aux perspectives obscures de l'horizon.

DON SANCHE.

Et moi, si tu savais !... Mais, Rose, oublions tout.
Le cœur seul est vivant, l'amour seul est debout.
Tout le reste s'écroule et meurt. Nous allons être,
Oui ! mariés, sauvés ! Moi, je crois en ce prêtre.
Il nous rend ce qu'il a reçu de nous. Aimons !
Vivons ! Vois se lever la lune sur les monts,
Vois ces eaux, vois ces bois qu'emplit une âme immense ;
Toute cette beauté, Rose, est de la clémence.

Toute cette douceur éparse en ce beau lieu
Nous ordonne de croire et nous répond de Dieu.
Ne crains plus rien, belle âme innocente apaisée !
La douleur, c'est le lys ; l'espoir, c'est la rosée.
La douleur s'ouvre, et Dieu d'en haut pleure attendri,
Et c'est là l'espérance. Oui, nos deuils, notre cri,
L'ont ému. Des gardiens inconnus nous préservent.
Je vois autour de nous des ombres qui nous servent.
Que te dire ? Je t'aime ! Ah nous sommes vainqueurs,
Et tout le bleu profond du ciel entre en nos cœurs.
Espérons !

DOÑA ROSE.

Oui, je sens que quelqu'un nous délivre.
Oui, j'espère. Espérer, c'est naître.

DON SANCHE.

Aimer, c'est vivre.

DOÑA ROSE.

Qu'avais-je dans l'esprit ? Ah ! voilà ! je voudrais
Te dire que je t'aime !

DON SANCHE.

Approche alors.

Elle approche.

Tout près.

Elle approche. Tous deux tombent sur le banc, doña Rose dans les bras de don Sanche.

DOÑA ROSE, *le contemplant.*

O don Sanche ! ô mon roi ! quel beau front que le vôtre !

DON SANCHE.

Rose, nous allons être à jamais l'un à l'autre.
Rose, comme c'est vrai ! Dieu vient quand vous priez.
Oh ! comprends-tu ce mot céleste, mariés !
Beauté, pudeur, ton corps sacré, ta chair bénie,
— Oh ! les rêves du cloître ! oh ! l'ardente insomnie ! —
Être l'époux ! saisir l'ange éperdu qui fuit !
Te voir à chaque instant, te parler jour et nuit,
Tous les mots du bonheur, t'entendre me les dire
Tremblante, et les venir baiser sur ton sourire !
Avoir le paradis pour joug et pour devoir !
Et, qui sait ? bientôt, Rose, oh ! ne rougis pas ! voir
Entre ses petits doigts adorés un doux être
Presser ton sein charmant, moi l'amant, lui le maître !
L'entendre bégayer de ses lèvres de miel :
Mère !

DOÑA ROSE, avec adoration.

Il te dira : Père, ô mon bien-aimé !

Pendant leur extase, au fond, en arrière et au-dessous de la coupure de l'escalier, apparaît le haut d'une bannière noire. La bannière monte lentement. On la voit tout entière. Au centre il y a une tête de mort et deux os en croix, blancs sur le fond noir. Cela grandit et approche.

Don Sanche et doña Rose se retournent pétrifiés.

La bannière continue de monter. On voit apparaître la cagoule du porte-bannière et à droite et à gauche les cagoules de deux files de pénitents blancs et noirs.

DON SANCHE.

Ciel !

AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS

Le drame qu'on va lire, et qui a été écrit en 1839, entre *Ruy Blas* et *les Burgraves,* n'est malheureusement pas terminé. L'auteur n'en a écrit que deux actes complets ; le troisième est inachevé. On peut même dire que ces deux premiers actes ne sont pas achevés, eux non plus. Le premier acte, qui a près de neuf cents vers, aurait été nécessairement resserré et condensé par le poëte. Victor Hugo avait l'habitude de commencer par laisser toute liberté à son imagination inépuisable ; de là une surabondance de détails et un excès de développements, sur lesquels il revenait ensuite, simplifiant, rectifiant, modifiant. Nous n'avons ici que le premier jet, quelque chose d'analogue au « premier état » des eaux-fortes de Rembrandt, que plus d'un amateur préfère à l'état définitif : on y surprend le génie en travail et on y assiste à la génération du chef-d'œuvre.

PERSONNAGES

LE ROI.
LE MASQUE.
LE COMTE JEAN DE CRÉQUI.
LE CARDINAL MAZARIN.
GUILLOT-GORJU.
TAGUS.
LE COMTE DE BUSSY.
LE DUC DE CHAULNE.
LE COMTE DE BRÉZÉ.
LE VICOMTE D'EMBRUN.
MAÎTRE BENOÎT TRÉVOUX, lieutenant de police.
M. DE LA FERTÉ-IRLAN.
CHANDENIER.

UN BOURGEOIS.
UN CAPITAINE QUARTENIER.
UN GEÔLIER.

LA REINE MÈRE.
ALIX DE PONTHIEU.
DAME CLAUDE.

BOURGEOIS. MANANTS. SOLDATS. EXEMPTS.

ACTE PREMIER

Une petite place déserte près la porte Bussy. Deux ou trois rues étroites débouchent sur cette place. Au fond, au-dessus des maisons, on aperçoit les trois clochers de Saint-Germain-des-Prés.

Au lever du rideau, deux hommes sont sur le devant de la scène ; l'un d'eux, Guillot-Gorju, achève de couvrir l'autre d'habits semblables aux siens, c'est-à-dire du costume fantastique et déguenillé des comédiens de Callot. L'autre a déjà revêtu les bas jaunes, les souliers à bouffantes exagérées, le justaucorps et le haut-de-chausses de vieille soie noire. Les costumes des deux hommes et leurs accessoires sont exactement pareils, de façon que l'un pourrait être aisément pris pour l'autre. A terre sont les habits que vient de quitter celui qui se déguise, habits de couleur sombre, mais d'aspect riche.

A quelques pas d'eux, un autre homme, également vêtu en baladin, achève de construire, avec des perches fichées dans les fentes du pavé, quelques nattes de paille, des haillons de damas et d'autres vieux drapeaux, une baraque de saltimbanque, avec un tréteau à l'extérieur, et, à l'intérieur, une table, des gobelets, un jeu de cartes, une grosse caisse, deux chaises dépaillées, et une valise pleine de drogues et de fioles.

A côté est une petite charrette à bras.

Pendant les trois premières scènes, quelques bourgeois traversent çà et là le fond du théâtre.

SCÈNE PREMIÈRE

GUILLOT-GORJU, L'HOMME,

TAGUS, occupé à la baraque.

GUILLOT-GORJU.

Marché fait. — Vous voilà transformé maintenant.

Il examine avec satisfaction l'homme qu'il est en train de déguiser.

Et vous me ressemblez ainsi !... c'est étonnant.

L'HOMME.

Tu trouves ?... — Quand viendra la dame ?

GUILLOT-GORJU.

Vers la brune.

L'HOMME.

Jeune ?

GUILLOT-GORJU.

Oh oui ! Vous croirez être en bonne fortune.

Mystérieusement.

Quand tout sera désert, vers huit heures du soir,

Il montre le fond de la place.

Vous entendrez frapper trois coups dans ce coin noir.

Il frappe trois coups dans sa main.

— Ainsi.— Dites alors tout haut : — DIEU SEUL EST MAÎTRE.
COMPIÈGNE ET PIERREFONDS. — Vous la verrez paraître.

L'HOMME.

Garde-moi le secret surtout !

GUILLOT-GORJU, protestant par un geste.

Ah ! compagnon,

Comptez sur moi !

L'HOMME.

Comment ! tu ne sais pas son nom ?

GUILLOT-GORJU,
continuant son office de valet de chambre.

Je ne le connais pas.

Il montre une masure à droite.

Devant cette chaumière,
Je l'ai vue une fois, la nuit et sans lumière.

L'HOMME.

Le projet est hardi !

GUILLOT-GORJU.

La dame est de haut lieu !

L'HOMME.

Quel intérêt la pousse ?

GUILLOT-GORJU.

A cet âge ? Eh ! mon Dieu,
On cherche à dépenser, partout où Dieu nous mène,
La générosité dont on a l'âme pleine,
On veut se dévouer de toutes les façons,
Et l'on prend un prétexte à défaut de raisons.
Le premier vent qui passe emporte notre voile.
N'allez pas l'effrayer et lui lever son voile.

L'HOMME.

Et sait-elle le nom du prisonnier ?

Il examine avec satisfaction l'homme qu'il est en train de déguiser.

Et vous me ressemblez ainsi !... c'est étonnant.

L'HOMME.

Tu trouves ?... — Quand viendra la dame ?

GUILLOT-GORJU.

Vers la brune.

L'HOMME.

Jeune ?

GUILLOT-GORJU.

Oh oui ! Vous croirez être en bonne fortune.

Mystérieusement.

Quand tout sera désert, vers huit heures du soir,

Il montre le fond de la place.

Vous entendrez frapper trois coups dans ce coin noir.

Il frappe trois coups dans sa main.

— Ainsi.— Dites alors tout haut : — DIEU SEUL EST MAÎTRE.
COMPIÈGNE ET PIERREFONDS. — Vous la verrez paraître.

L'HOMME.

Garde-moi le secret surtout !

GUILLOT-GORJU, protestant par un geste.

Ah ! compagnon,

Comptez sur moi !

L'HOMME.

Comment ! tu ne sais pas son nom ?

GUILLOT-GORJU,
continuant son office de valet de chambre.

Je ne le connais pas.

Il montre une masure à droite.

Devant cette chaumière,
Je l'ai vue une fois, la nuit et sans lumière.

L'HOMME.

Le projet est hardi !

GUILLOT-GORJU.

La dame est de haut lieu !

L'HOMME.

Quel intérêt la pousse ?

GUILLOT-GORJU.

A cet âge ? Eh ! mon Dieu,
On cherche à dépenser, partout où Dieu nous mène,
La générosité dont on a l'âme pleine,
On veut se dévouer de toutes les façons,
Et l'on prend un prétexte à défaut de raisons.
Le premier vent qui passe emporte notre voile.
N'allez pas l'effrayer et lui lever son voile.

L'HOMME.

Et sait-elle le nom du prisonnier ?

GUILLOT-GORJU.

Oh non !
Personne ne connaît ce redoutable nom,
Hors la reine et monsieur le cardinal.

L'HOMME.

Compère,
Comment s'adresse-t-elle à toi pour cette affaire ?

GUILLOT-GORJU.

Pour les évasions nous sommes renommés.
Pour nous, grands murs à pic, barreaux, verrous fermés,
C'est un jeu. J'ai tiré Schomberg de la Bastille,
De Vincennes monsieur l'amiral de Castille,
Gif du Temple, et Lescur du vieux château d'Amiens.
Nous autres, tout nous sert ! Voleurs, bohémiens,
Nous avons des amis jusque chez les jésuites.

L'HOMME.

Je pourrai t'employer si la chose a des suites.
Ainsi, sans nul soupçon, pensant parler à toi,
La dame me dira tous ses plans ?

GUILLOT-GORJU.

Je le croi.

L'HOMME, lui remettant une bourse qu'il prend
dans ses vêtements restés à terre.

Voici les cent louis.

GUILLOT-GORJU.

Merci, mon capitaine.

L'HOMME.

Ah ! la lettre volée au courrier de la reine.

Guillot-Gorju lui remet une lettre que l'homme examine, puis serre précieusement.

Comment donc as-tu fait ?

GUILLOT-GORJU.

C'est fort simple et tout clair.
Hier, Tagus et moi, nous allions prendre l'air
Sur la route d'Espagne et marchions tête à tête.
Un gentilhomme passe au galop et s'arrête
A la Croix-de-Berny. Tagus n'est pas manchot
Et me dit : Il va boire un coup ; il a grand chaud.
L'homme en effet s'attable à côté de l'église.
Alors Tagus a fait un trou dans sa valise,
D'où la lettre est sortie avec quelques ducats.
Si l'on nous avait vus, c'était un mauvais cas ;
Mais l'homme est reparti sans soupçonner la chose.

L'HOMME, à part.

Sur quels hasards le sort des empires repose !

Haut.

Crois-tu que les bourgeois, sur la place arrêtés,
Me prendront aisément pour toi ?

GUILLOT-GORJU, lui présentant un pardessus de vieux velours noir et une grande cape de moire jaune.

Pardieu ! Mettez
Mon balandran d'Alger et ma cape de moire.
Vous avez comme moi barbe et perruque noire.
Même taille, même air. Une voix d'opéra.
Parlez haut, criez fort, et l'on s'y trompera.

L'HOMME, endossant le surtout et la cape.

Mais ton valet Tagus ?

GUILLOT-GORJU.

Tout voir, et ne rien dire,
C'est son instinct. Tagus se laissera conduire
Aveuglément par vous. Croix Dieu ! vous savez bien,
Vous courtisans, qu'on dresse un homme comme un chien.

L'HOMME.

Retz ne dirait pas mieux. — O Dieu qui nous gouvernes,
Dieu puissant ! à quoi bon vivre dans les cavernes,
Si l'homme se déprave, en tout point, en tout sens,
Autant chez les voleurs que chez les courtisans ?

A Guillot-Gorju.

Ne va pas me trahir surtout, et reparaître !

GUILLOT-GORJU, avec une emphase théâtrale.

Mon pourpoint n'a jamais caché la peau d'un traître.

L'HOMME, souriant.

Mais c'est que ton pourpoint cache fort peu la peau.

GUILLOT-GORJU.

Ne craignez rien !

Il ramasse à terre sous des haillons un vieux feutre crevé et défoncé, orné d'une vieille plume jaune, et, le lui présentant avec majesté :

Seigneur, voici votre chapeau.

Appelant Tagus, qui a disposé la baraque pendant toute la scène.

Tagus, voilà ton maître.

Tagus s'incline.

Obéis. Sois docile.
C'est un autre moi-même.

Il congédie Tagus du geste.

A l'homme :

— Et vous, soyez tranquille.
Je ne vous cèle pas d'ailleurs que je m'en vais.
Pour les gens de notre art Paris devient mauvais.

L'HOMME.

Peste ! en si beau chemin, toi, Gorju, tu recules !

GUILLOT-GORJU.

Messieurs du Châtelet se font très ridicules.
— A propos, êtes-vous un peu chiromancien ?

L'HOMME.

Un peu. C'est un bel art.

GUILLOT-GORJU.

Très noble et très ancien.
L'art de voir dans les mains ce que cachent les âmes.
C'est qu'il advient souvent que de fort grandes dames
Viennent me consulter sur l'avenir.

L'HOMME, étonné.

Souvent ?

GUILLOT-GORJU.

Fort souvent.

L'HOMME.

Dans la rue ?

GUILLOT-GORJU.

Ici même.

L'HOMME.

En plein vent ?

GUILLOT-GORJU.

Elles baissent leur voile. On tire la tenture.

Il montre une affreuse guenille qui pend aux perches.

Et puis, on improvise.

L'HOMME.

Allons ! je m'aventure.

GUILLOT-GORJU, lui montrant la valise pleine de fioles.

Voici les élixirs.

Il ouvre le tiroir de la table.

Et pour écrire un mot
De l'encre et du papier.

Il ramasse les vêtements laissés par l'homme et en fait un paquet qu'il met sous son bras, après en avoir tiré un grand manteau brun dont il s'enveloppe. Il se couvre également du feutre neuf et empanaché de l'homme.

L'heure approche où bientôt
Les bourgeois vont passer. Je m'en vas. — Ah ! j'y pense,
Je dois vous avertir. Sous mon nom on a chance
D'être pendu, mon bon seigneur.

L'HOMME.

En vérité ?
Et sous le mien, mon cher, d'être décapité.

GUILLOT-GORJU.

En ce cas, Dieu vous garde !

L'HOMME.

Il a de la besogne,
Comme tu vois. Bonsoir.

Guillot-Gorju sort. Resté seul, l'homme s'assied sur une borne de pierre couchée à terre sur le pavé, tire de sa poche la lettre que Guillot-Gorju lui a donnée et paraît la lire avec une profonde attention, qui se change bientôt en une profonde rêverie. Tagus met en ordre les fioles et recoud les vieilles tapisseries de la baraque.

SCÈNE II

L'HOMME, seul, les yeux fixés sur la lettre.

— Une flotte en Gascogne...
Une armée en Piémont... — Des agents à Madrid...

Relevant la tête.

De son côté la reine a des plans dans l'esprit.

Rêvant.

Mais cette jeune fille ! astre hors de sa sphère,
Comment se mêle-t-elle en cette sombre affaire ?
Ce Mazarin n'est bon qu'à tout corrompre. Rien
Dans cet homme ! — Oh ! les rois ! comme ils choisissent bien
Leurs ministres ! — S'il est, quelque part, dans un bouge,
Un noir faquin rêvant une soutane rouge,
Fourbe léchant d'abord ceux qu'il mordra plus tard,
Un faux prêtre, un faux noble, à l'âme de bâtard,
Qui fasse, peuple et roi, tout passer par son crible,
Et dont l'esprit ne soit qu'un dissolvant terrible,
C'est lui qu'ils vont chercher, Bourbons comme Valois !
Pour bien nourrir le peuple avec de bonnes lois,
Pour faire vivre tout, le trône et le royaume,
Ils lui livrent l'état, du Louvre jusqu'au chaume,
Du haut jusques en bas, de la cave au grenier,
Et d'un empoisonneur ils font un cuisinier !

Rêvant, les yeux sur la lettre.

Certe, — en cas de succès, — sans guerre et sans campagne,

On pourrait obtenir la Comté de l'Espagne.

Il retombe dans sa rêverie et se remet à lire la lettre. — Surviennent le duc de Chaulne et le comte de Bussy, qui entrent du fond du théâtre, se parlant bas, avec une sorte de mystère, sans voir l'homme et sans en être vus.

SCÈNE III

LE DUC DE CHAULNE, LE COMTE DE BUSSY, tous les deux en habit de ville. — Dans un coin, L'HOMME. — TAGUS toujours dans la baraque.

LE COMTE DE BUSSY.

Oh ! l'histoire est vraiment singulière. Ma foi,
C'était deux ans avant la naissance du roi.

LE DUC DE CHAULNE.

En trente-six ?

LE COMTE DE BUSSY.

Tout juste. Il est près de Compiègne,
Un vieux château bâti pour tromper quelque duègne
Ou quelque affreux jaloux au profit d'un amant,
Tant le bon architecte y mit artistement,
Pour faire circuler les intrigues discrètes,
De corridors cachés et de portes secrètes !

LE DUC DE CHAULNE.

Mon cher, je le connais ! c'est le Plessis-les-Rois.
Un manoir ruiné, fort caché dans les bois,

Qui, dit-on, communique au château de Compiègne
Par un long souterrain creusé sous l'autre règne,
Puis comblé, puis refait enfin par Mazarin.
La reine et lui, seuls, ont les clefs du souterrain.
C'est là que se fit, grâce aux dispenses de Rome,
Le mariage obscur qui la lie à cet homme.
Comme c'est fort désert, ils y peuvent parler.
Aussi dit-on qu'ils vont parfois s'y quereller.

LE COMTE DE BUSSY.

Juste. En ce temps-là donc se trouvait à Compiègne
Un seigneur dont je crains que le nom ne s'éteigne,
Jean de Créqui.

LE DUC DE CHAULNE.

Pardieu ! c'était un beau garçon !

LE COMTE DE BUSSY.

D'autre part le Plessis avait pour garnison
Une douce beauté qui vivait fort recluse.
Jean savait les abords du manoir, et par ruse,
L'amour aidant, un soir, comme il n'était pas sot,
Il entra chez la belle et l'emporta d'assaut.
Or, plus tard il apprit, comment, je ne sais guère,
Que cette belle était la femme de son frère.
Je te donne les faits, arrange tout cela.
Le pire ou le meilleur, c'est qu'à neuf mois de là
Une fille naquit, fille justifiée
Et légale, la dame étant fort mariée.
Oui, mais le comte Jean... — C'est délicat, tu vois.

LE DUC DE CHAULNE.

La fille a nom ?

LE COMTE DE BUSSY.

Alix de Ponthieu. Je la crois
Orpheline à présent.

LE DUC DE CHAULNE.

Où vit-elle ?

LE COMTE DE BUSSY.

Elle habite
Au diable, on ne sait où, comme une cénobite.
C'est rare, à dix-sept ans.

LE DUC DE CHAULNE.

Belle ?

LE COMTE DE BUSSY.

Comme le jour.
Jean de Créqui depuis eut pour unique amour
Cette enfant. Quant à lui, c'est de l'histoire ancienne.
Voilà dix ans qu'il a disparu de la scène,
Banni pour un complot...

LE DUC DE CHAULNE.

Ah ! oui, je me souviens,
Mazarin l'a proscrit. Les Luyne ont eu ses biens.

LE COMTE DE BUSSY.

Et, s'il rentrait demain, la Grève aurait sa tête.

Les deux gentilshommes continuent leur chemin tout en causant et sortent de la place. Depuis quelques instants, Tagus s'est approché de l'homme sans parvenir à attirer son attention ; enfin il se décide à l'aborder.

SCÈNE IV

L'HOMME, TAGUS, puis DES BOURGEOIS, hommes et femmes.

TAGUS.

Maître ?

L'HOMME.

Eh bien ?

TAGUS.

Faut-il pas apprêter tout ?

L'HOMME.

Apprête.

TAGUS.

Les bourgeois vont sortir du marché Saint-Germain,
Tu sais. — Donne-moi donc, de grâce, un coup de main.

L'homme l'aide à jucher la grosse caisse sur le tréteau.

L'HOMME.

Bats la caisse.

Tagus se met à battre la caisse. Quelques rares personnes se montrent au fond de la place. Après avoir battu quelques coups à tour de bras, Tagus essoufflé s'interrompt.

L'HOMME, rêvant, accoudé sur le tréteau.

Une femme en ceci ! Quel mystère !

Il se tourne vers Tagus.

Dis, serais-tu pas homme un de ces jours à faire
Une bonne action ?

TAGUS.

Maître, nous serions fous.
Une bonne action, chez des gens comme nous,
De reflets fort douteux malgré nous s'illumine,
Et par un nœud coulant bien souvent se termine.
Alors je n'y vois pas grand profit. Mais pourtant
Fais ! — Que j'aie à manger, je suis toujours content.

L'HOMME.

Qui crois-tu que je suis ?

TAGUS.

Un voleur. Peu m'importe
D'ailleurs !

L'HOMME.

Tagus ! sais-tu qu'à vivre de la sorte
Nous serons quelque jour accrochés par nos cous ?
Nous sommes des bandits, frère !

TAGUS, ressaisissant le tampon de la grosse caisse.

Étourdissons-nous !

Il se remet à battre violemment la caisse. Un auditoire se forme autour de la baraque, femmes, enfants, quelques vieux bourgeois, force gueux.

TAGUS, monté sur le tréteau et criant de tous ses poumons.

Holà ! gens qui voulez un sort doux et tranquille
Dans cette vicomté de Paris la grand'ville,
Manants, bourgeois, venez ! venez, page et seigneur !
Qui veut de la santé ? qui cherche du bonheur ?
Nous en vendons ! Chacun sait que l'orgueil, les vices,
L'amour, les avocats, la fièvre, les nourrices,
Les propos indécents, les folles visions,
Empêchent les effets des constellations.
Venez à nous ! Par nous tout homme au bonheur vogue !
Rien n'est rare, manants, comme un bon astrologue.
Manilas est obscur, Firmique est hasardeux,
L'Arabie extravague en un style hideux,
Junctin veut dire tout, Spina voudrait tout taire,
Cardan s'est fourvoyé sur le roi d'Angleterre,
Argolus est trop grec, Pontan est trop romain,
Léonice et Pezel suivent le grand chemin.

Avec un grand soubresaut d'emphase.

Or, pour savoir à fond les secrets de nature,
Pour tirer l'horoscope et la bonne aventure,
Pour montrer l'avenir à tous, comme Apollo,
Par l'air, par les corps morts, par la terre et par l'eau,

Pour extraire des cieux la rosée et la manne,
Combiner Oromaze, annuler Arimane,
Rendre éprise d'un gueux la femme d'un baron
Et réciter les vers du célèbre Scarron,
Pour prédire à chacun parfaite réussite,
Pour l'hyleg, pour l'antiste et pour la triplicite,
Pour transmuter le cuivre en or, là, sous vos yeux,
Pour vendre à bon marché des philtres merveilleux,
Plombagine, storax, sublimé, mithridate,
Pour deviner un jour, une époque, une date,
Personne, non, messieurs, personne n'égala
Le grand Guillot-Gorju, mon maître, que voilà !
Jean Tritème n'est bon qu'à baiser sa pantoufle.
Ptolémée est un fat et Calchas un maroufle !

Vive sensation dans l'auditoire. Tagus essoufflé descend du tréteau et vient parler bas à l'homme.

A toi, maître ! — A présent je vais avec mes doigts
Voir ce que ces badauds ont dans leurs poches.

L'HOMME.

Vois.

Il monte à son tour sur le tréteau. Pendant qu'il harangue, Tagus circule parmi les assistants et fouille allègrement dans leurs grègues, profitant de l'attention qu'ils fixent sur la baraque.

L'HOMME, avec l'emphase et l'accent des charlatans.

Manants, j'ai parcouru les terres et les ondes.
Atlas et portulans, routiers et mappemondes

N'ont pas un seul pays que je n'aie arpenté,
Cherché, trouvé, fouillé, visité, constaté !

Tagus, ayant fini sa première tournée, monte sur le tréteau et, en s'abritant de sa cape, fait voir à l'homme sa main pleine de basse monnaie.

TAGUS, bas.

Maître, ils n'ont que des sous et des liards !

Se tournant vers le peuple avec indignation.

— Canaille !

Il redescend et recommence ses fouilles.

L'HOMME, continuant.

J'ai vu l'Inde et la Chine et la grande muraille.
J'ai vu le roi d'Alger rire et jouer aux dés,
Assis dans son fauteuil. Deux beaux oiseaux brodés
Dont le plumage épand ses couleurs dans la frange
Sont au dos du fauteuil.

TAGUS, vidant deux poches de ses deux mains.

L'un boit et l'autre mange.

A part.

— Toujours des sous !

L'HOMME, prenant une fiole et la montrant aux spectateurs.

Voyez ! les élixirs d'amour ! —

A une chiffonnière.

Vous trouviez-vous à Vienne au gala de la cour,
Madame ?

TAGUS.

Nous faisions les délices de Vienne !
Nous étions là !

L'HOMME.

L'infante, autant qu'il m'en souvienne
Était, sur ma parole, adorable en Hébé.
Elle avait une jupe en gros de Tours flambé,
Allait, venait, riait, et versait à la ronde,
Et grisait, avec l'air le plus galant du monde,
D'un vin qui n'était pas pris dans les aqueducs,
Un olympe de rois, de ducs et d'archiducs !

Il étale ses fioles aux yeux de la foule.

— Des fioles pour les dents, la fièvre et la syncope !

TAGUS, en fausset.

Qui demande un flacon ? Qui veut son horoscope ?

L'HOMME.

Je viens du Portugal ! J'arrive. Ils ont un roi
Tout jeune, — il a seize ans, — et joyeux, sur ma foi !
Quand l'alcade Obregon, maintenant en disgrâce,
Lui demanda : Comment délivrer Votre Grâce
Du comte de Valverde ? il dit : En l'assommant ! —
Avec la gaîté propre à cet âge charmant.

Mélancoliquement.

O jeunesse ! printemps ! ciel d'azur !

A la foule.

— Qui demande
Les huiles de beauté ?

Se penchant sur les acheteurs.

Lys ? jasmin ? rose ? amande ?

TAGUS, avec emphase.

Parlez ! ! !

Pendant que les spectateurs s'empressent autour du tréteau, achetant, choisissant, payant, Tagus prend à part un bourgeois et l'attire sur le devant du théâtre par un des gros boutons que le bourgeois porte à son habit.

TAGUS, confidentiellement, au bourgeois.

Manant ! — mon maître est un magicien
Si grand que...

Il dresse le doigt en l'air, comme pour lui désigner un objet éloigné dans les nuages.

Voyez-vous cet oiseau ?

LE BOURGEOIS, levant la tête.

Non.

TAGUS.

Eh bien,
Mon maître, s'il lui plaît, va lui diriger l'aile
Selon la sphère droite, oblique ou parallèle.

Il prend la bourse du bourgeois dans une des poches de son gilet.

LE BOURGEOIS.

Je ne vois pas l'oiseau.

TAGUS.

Regardez. Là ! dans l'air !

Il lui prend sa montre dans l'autre poche.

LE BOURGEOIS, après avoir regardé.

Non.

TAGUS.

C'est que vous avez de mauvais yeux, mon cher.

Brouhaha dans l'auditoire. Des gens de police paraissent, archers, gendarmes, exempts, piétons du guet et de la prévôté, conduits par un capitaine quartenier. La foule s'écarte. — Tagus paraît inquiet.

LE QUARTENIER, à haute voix.

Lequel des deux marauds qui chantent là leur rôle
Est Guillot-Gorju ?

L'HOMME.

Moi.

LE QUARTENIER.

Toi ? Nous t'arrêtons, drôle !

L'HOMME, impassible.

Ah ! — Vous pourriez, messieurs, parler plus poliment.

LE QUARTENIER, à Tagus.

Marche, toi !

Trois archers entourent et entraînent Tagus qui se débat.

L'HOMME.

Mon valet aussi ! Pourquoi ? Comment ?

LE QUARTENIER.

Monsieur Trévoux, prévôt de police, désire
T'interroger lui-même et pourra te le dire.
Il nous suit. Le voilà.

Paraît maître Benoît Trévoux, lieutenant de police,
vêtu de noir, entouré et assisté de sergents.

L'HOMME, toujours sur le tréteau, aux assistants.

Manants, retirez-vous.
Monsieur le lieutenant de police Trévoux
Vient pour me consulter et m'offrir sa pratique.
Nous avons à causer de haute politique.

Il descend du tréteau et salue le lieutenant de police,
puis se retournant vers les archers.

Soldats ! faites entrer monsieur le lieutenant
De police, et fermez les portes maintenant.

Il tire les vieilles guenilles qui servent de rideau. Benoît Trévoux
entre dans la baraque. Les soldats dispersent la foule.

SCÈNE V

L'HOMME, MAÎTRE BENOÎT TRÉVOUX.

Deux ou trois exempts, dans la baraque ; dehors des soldats de police, postés aux abords de la place.

L'HOMME, regardant le lieutenant de police de haut en bas.

Êtes-vous fou, monsieur ?

MAÎTRE TRÉVOUX, stupéfait.

L'apostrophe est civile !

L'HOMME.

Monsieur le lieutenant de police et de ville,

Montrant les archers.

Veuillez faire éloigner ces sbires, ces valets.

MAÎTRE TRÉVOUX.

Ils sont bien là.

L'HOMME, avec courtoisie.

Pardon. Ils sont gênants et laids.
Je sais bien qu'il faut prendre en bloc une aventure,
Mais que gagnerez-vous, monsieur, à ma capture ?

MAÎTRE TRÉVOUX.

Le roi m'en saura gré.

L'HOMME.

Pas à vous, cher seigneur.
Monsieur le cardinal en prendra tout l'honneur.

MAÎTRE TRÉVOUX, souriant.

Il dit vrai, le drôle !

L'HOMME.

Or, Mazarin vous déteste.
C'est lui que vous servez, non vous !

MAÎTRE TRÉVOUX.

Possible. Au reste,
Je remplis mon devoir. Cela suffit. Je dois
Maintenir l'ordre, aider les honnêtes bourgeois,
Veiller sur chaque bourse et garder chaque porte,
Purger les carrefours des bandits de ta sorte,
Extirper les larrons, les gueux et les brigands !

L'HOMME.

Que voilà des propos qui sont extravagants !

MAÎTRE TRÉVOUX.

Allons ! drôle, en prison !

L'HOMME.

Vous êtes un vandale !

MAÎTRE TRÉVOUX.

Au Châtelet !

L'HOMME.

Eh bien ! je ferai du scandale
Pour me venger. — Songez en me poussant à bout
Que moi, Guillot-Gorju, je sais tout, je vois tout.
Depuis quinze ans je vis, sans peur et sans reproches,
Les yeux dans vos secrets...

MAÎTRE TRÉVOUX.

Et les mains dans nos poches.
Va, tu seras jugé, pendard !

L'HOMME.

Cela vous plaît ?
Bon ! en plein tribunal, devant le Châtelet,
Je crierai sur les toits, parmi cent épigrammes,
Tout ce que jour et nuit font mesdames vos femmes.

MAÎTRE TRÉVOUX.

Tu seras condamné ! Tu seras convaincu !

L'HOMME.

Tenez, vous, je dirai que vous êtes...

MAÎTRE TRÉVOUX.

Gorju !

L'HOMME.

Preuve en main !

Baissant la voix.

On pourrait vous faire de la peine
Pour trois rubis volés au trésor de la reine.

MAÎTRE TRÉVOUX.

Les voleurs pris par nous ont tous été pendus.

L'HOMME, à l'oreille de maître Trévoux.

Les rubis pris par vous n'ont point été rendus.

MAÎTRE TRÉVOUX, à part.

Diable !

Haut.

Mais prouve un peu...

L'HOMME.

Quoi ?

MAÎTRE TRÉVOUX.

Ce que tu supposes.

L'HOMME, avec un sourire majestueux.

Je n'insiste jamais sur ces sortes de choses ;
C'est de fort mauvais goût. Je laisse, quant à moi,
Cette pédanterie au procureur du roi.

MAÎTRE TRÉVOUX, aux exempts.

Éloignez-vous un peu.

A l'homme.

Causons plus à notre aise.
Comment sais-tu cela ?

L'HOMME.

Ma foi...

MAÎTRE TRÉVOUX, avec intérêt.

Prends une chaise.

L'HOMME, s'asseyant.

Je sais cela, monsieur, comme je sais, — tenez, —
Certain complot...

Maître Trévoux congédie du geste les exempts
qui sortent de la baraque.

MAÎTRE TRÉVOUX, inquiet.

Complot ?... mon cher, vous m'étonnez !

L'HOMME, impassible.

Dont vous êtes.

MAÎTRE TRÉVOUX, dont l'alarme redouble.

Moi ! non !

L'HOMME.

Il est un grand mystère,
— Un prisonnier... —

MAÎTRE TRÉVOUX, vivement.

Tais-toi !

L'HOMME.

Soit, je veux bien me taire.

MAÎTRE TRÉVOUX.

Non, parle !

L'HOMME.

Dans quel but avez-vous fait un jour,
Près de Compiègne, — alors habité par la cour, —
Passer ce prisonnier ?

MAÎTRE TRÉVOUX.

Pur hasard !

L'HOMME.

Tout démontre
Que vous rêviez dans l'ombre une étrange rencontre.
Car, bien que Mazarin soit l'objet du complot,
L'explosion peut-être irait frapper plus haut.

MAÎTRE TRÉVOUX.

Chut ! Comment savez-vous ?

A part.

Cet homme est redoutable.

L'HOMME.

Ce que vous dites tous au lit, au prône, à table,
Je le sais.

Il tire de sa poche la lettre que Guillot-Gorju lui a remise.

Regardez la lettre que voici.
Connaissez-vous la main ?

MAÎTRE TRÉVOUX, jetant les yeux sur la lettre et pâlissant.

Je ne connais pas.

L'HOMME.

Si.

MAÎTRE TRÉVOUX, à part.

C'est de la reine !

L'HOMME, souriant.

Allons ! pas de peur, qui vous gêne ?
Et dites comme moi tout haut : C'est de la reine !
Examinez l'adresse.

MAÎTRE TRÉVOUX, lisant.

« A mon frère le roi
« D'Espagne. »

A part.

Mais cet homme est le démon, je croi.

L'HOMME.

Lisez donc.

Il présente la lettre à maître Trévoux.

MAÎTRE TRÉVOUX, lisant.

« ... J'ai reçu du pape une sardoine
« Sur laquelle est gravée une tête de moine.
« J'en ai fait un anneau que je porte toujours. — »

L'HOMME.

Plus bas.

MAÎTRE TRÉVOUX, lisant.

« ... Je compte fort sur votre bon secours.
« Pour assurer nos plans il suffira qu'on voie
« Une escadre en Gascogne, une armée en Savoie.— »

L'HOMME.

Plus bas.

MAÎTRE TRÉVOUX, lisant d'une voix de plus en plus altérée.

« ... Du prisonnier nul ne me parle ici.
« Mais Mazarin m'a dit, de colère saisi,
« Que plutôt que de voir cet enfant reparaître,
« Lui-même il le tuerait de sa main, quoique prêtre,
« Malade et vieux... — »

L'HOMME.

Plus bas.

MAÎTRE TRÉVOUX, lisant.

« Rien ne marche à mon gré,
« Mais j'ai pour moi Thoiras et monsieur de Souvré.

« Trévoux, le lieutenant de police, est des nôtres... »

Pâle et s'interrompant.

D'où tiens-tu cette lettre ?

L'HOMME, remettant la lettre dans sa poche.

Ah bah ! j'en ai bien d'autres.
S'il m'arrivait malheur, je vous le dis à vous,
Quelqu'un les publierait, et gare là-dessous !
Donc ne me fâchez pas et veillez sur ma vie.

Maître Trévoux, comme en proie à un grand combat intérieur, reste rêveur quelques instants, puis se tourne brusquement vers lui et lui tend la main.

MAÎTRE TRÉVOUX.

Soyons amis !

L'HOMME, prenant la main de maître Trévoux et mettant son chapeau sur sa tête.

Cinna, c'est moi qui t'en convie.

MAÎTRE TRÉVOUX, à part.

Ces bandits ont des yeux qui partout vont plongeant !

Haut, avec un sourire aimable.

Dis-moi, mon cher, tu dois avoir besoin d'argent ?

L'HOMME.

Mon pourpoint a beaucoup de bouches qui le disent,
Car, sous l'ample manteau dont les plis me déguisent,

Le diable fait sortir avec son doigt railleur
Mon linge par des trous non prévus du tailleur.

Maître Trévoux sort son portefeuille, y écrit quelques mots au crayon, puis déchire la page et la présente à l'homme.

MAÎTRE TRÉVOUX.

Voici sur ma cassette un bon de huit cents livres,
Si tu me dis les noms des gens, si tu me livres
Tous les secrets d'état que tu sais ; — est-ce clair ?

L'HOMME, prenant le papier.

Voleur, cela se peut ; espion, non, mon cher.

Il le déchire.

Maître Trévoux entr'ouvre les tentures de la baraque et congédie les sergents qui sont restés dans le carrefour.

MAÎTRE TRÉVOUX, aux sergents.

Allez-vous-en !

Les sbires obéissent en silence. — La place redevient déserte. Maître Trévoux s'approche affectueusement de l'homme.

Causons, – là, – sans qu'on puisse entendre...

Bruit de pas dans la rue voisine.

— Ciel ! quelqu'un !

L'HOMME.

C'est fâcheux, car vous deveniez tendre.

De la petite rue à gauche, opposée à celle par laquelle les sbires ont disparu, sort une femme voilée et vêtue de noir. Elle regarde un instant derrière elle avec inquiétude comme si elle craignait d'être observée, puis elle entre précipitamment dans la baraque.

SCÈNE VI

L'HOMME, UNE FEMME VOILÉE, MAÎTRE TRÉVOUX.

Au moment où la femme entre, maître Trévoux s'enveloppe de son manteau et va s'asseoir sur l'escabeau de Tagus, dans le coin le plus éloigné de la baraque, le dos tourné à la lumière comme quelqu'un qui ne se soucie pas d'être reconnu.

LA FEMME VOILÉE, à l'homme, sans voir Trévoux.

Ami, rien que deux mots. Vois derrière mes pas
Si personne ne vient.

L'HOMME.

Non.

LA FEMME VOILÉE.

On ne me suit pas ?

L'HOMME.

Non, madame...

LA FEMME VOILÉE.

C'est bien.

L'HOMME, à part.

Qu'est-ce que cette femme ?

LA FEMME VOILÉE.

Tu dis leur horoscope aux passants ?

L'HOMME.

Oui, madame.

LA FEMME VOILÉE.

Bien ! dans cette science, et c'est ce qu'il me faut,
Plus l'homme est placé bas, plus son regard va haut.
Sans savoir notre nom il nous dit notre route.
Je viens te consulter. Je suis à plaindre... Écoute... —

Apercevant maître Trévoux.

Quel est cet homme-ci ?

L'HOMME.

Cet homme est mon valet.
Ne craignez rien. Voyons. Votre main, s'il vous plaît ?

LA FEMME VOILÉE, lui présentant sa main.

Regarde. Qu'y vois-tu ?

L'HOMME,
à part, examinant un anneau qui brille à cette main.

Se peut-il ? la sardoine
Sur laquelle est gravée une tête de moine ! —
C'est la reine !

LA FEMME VOILÉE, en proie à une violente agitation.

Travaille et cherche, esprit subtil !
Suppose un front bien fier chargé d'un joug bien vil !

L'HOMME, ôtant son chapeau, puis allant à la tenture du fond et la refermant.

Permettez que je ferme un peu cette fenêtre
Sur votre majesté.

LA FEMME VOILÉE,
se retournant comme par une commotion électrique.

D'où peux-tu me connaître ?

L'HOMME, sans s'émouvoir.

Votre main dit le nom de votre majesté.

LA FEMME VOILÉE.

Quoi ! ma main me trahit ! comment ?

L'HOMME.

Par sa beauté.
C'est une main royale. Une main blanche et rose !

A part.

Et la bague en sardoine aide fort à la chose.

LA REINE.

Eh bien, parle, poursuis !

L'HOMME.

Vous avez cent raisons
De souffrir, reine ! étant l'anneau de deux maisons

Qui sur vous, à leur loi ne pouvant se soustraire,
Toutes deux à la fois tirent en sens contraire.
L'Espagne a vos aïeux, la France a vos enfants.
Vous souffrez des vaincus comme des triomphants.
Puis le Louvre a pour vous des maux plus vifs encore ;
Car vous avez nourri celui qui vous dévore.
Mazarin, fait par vous, à présent vous détruit.
Vous tombez chaque jour, pierre à pierre, et sans bruit.
L'esprit de Mazarin est la seule fenêtre
Par où le roi regarde. Il voit tout par ce traître,
Et, plein d'un fol amour du cardinal béni,
Veut épouser sa nièce Olympe Mancini.
On vous repousse, on rit de vos plaintes chagrines,
Et tous ces pieds joyeux marchent sur vos ruines.
Vous voulez vous venger pourtant, redevenir
Reine et mère, et lutter, et frapper, et punir ;
Mais pour vous tout est plein de visions funèbres,
Et vos rêves vous font pâlir dans les ténèbres.

LA REINE regarde l'homme avec un mélange de crainte, de curiosité et de profonde surprise.

Malheureux ! qui t'a dit ces choses ?

L'HOMME.

Je les vois.
Sachez qu'en peu de temps et par leur propre poids
Tous les secrets des grands tombent en bas, madame.
Le peuple a l'œil ouvert dans l'ombre de votre âme.

LA REINE, levant son voile.

Eh bien, plains-moi ! mes pleurs en effet sont cuisants.
Avant un mois le roi mon fils aura seize ans.
Alors ils concluront ce mariage infâme.

L'HOMME, bas à la reine.

Un autre à la même heure aura seize ans, madame !

LA REINE, pâlissant.

De qui veux-tu parler ?... — Mon ami, vous rêvez.

L'HOMME, poursuivant, avec une voix de plus en plus basse et significative.

On dit sa ressemblance — avec qui vous savez —
Effrayante. —

Il regarde fixement la reine qui se détourne avec angoisse.

LA REINE, à part.

Quel est cet homme ? O Dieu, je tombe
Sur des yeux qui verraient à travers une tombe !

Elle se retourne vivement vers lui et le regarde en face à son tour.

Eh bien, toi qui sais tout, sais-tu, devin fatal,
Ce qu'a dit l'autre jour monsieur le Cardinal ?

L'HOMME, impassible, en appuyant sur tous les mots.

Il a dit que — lui vieux, — lui malade, — lui prêtre,
— Plutôt que de le voir revivre et reparaître, —

Quoiqu'un vieillard frémisse en frappant un enfant,
— Il tuerait de sa main...

LA REINE, l'interrompant avec terreur.

Quelqu'un qu'on te défend
De nommer !

L'HOMME, continuant.

... Un captif !...

LA REINE, éperdue.

Tais-toi ! tu m'épouvantes.
— Si je ne voyais là tes prunelles vivantes,
Je croirais que je songe et que j'entends la voix
De ces morts effrayants qui parlent quelquefois !
— Qu'es-tu donc ?

L'HOMME.

Vous voyez. Un bateleur des rues.

LA REINE.

Mais dis ! des visions te sont donc apparues ?
Tu sais ce que les rois disent... —

L'HOMME.

Et ce qu'ils font.
Mon art est grand.

LA REINE, se rapprochant de lui.

J'ai foi dans ton regard profond.
Que ferai-je ?

L'HOMME.

Le temps sert celui qui diffère.
Tenez votre âme prête. Attendez. Laissez faire.
Laissez sur tous ces fronts, éveillés ou dormants,
S'ouvrir la main de Dieu pleine d'événements !
Votre part y sera. Chacun aura la sienne.

LA REINE.

Oh ! mon Dieu, l'heure passe, il faut que je revienne !
Tire-moi d'embarras. Je voudrais au château
Par la porte du bois rentrer incognito.
Sans qu'on s'en aperçût je me suis évadée.
Par les gens de Trévoux cette porte est gardée.
Comment faire ?

L'HOMME.

Je puis vous aider. Entre nous,
Mon valet contrefait la passe de Trévoux.

LA REINE.

Vraiment ?

L'HOMME.

Connaissez-vous son écriture ?

LA REINE.

Oui.

L'homme ouvre le tiroir de la table et en tire la plume et du papier que Guillot-Gorju lui a montrés et qu'il donne au lieutenant de police, lequel pendant toute cette scène s'est tenu dans sa position première, le dos tourné, assis sur l'escabeau de Tagus et jetant à peine par moments un regard oblique sur la reine.

L'HOMME, à maître Trévoux.

Vite !

Écris : *Laissez passer cette dame et sa suite.*

Le lieutenant de police écrit, l'homme prend le papier et le présente à la reine qui en examine l'écriture avec étonnement.

LA REINE, lisant.

Signé TRÉVOUX !

A part.

Il est magicien, je croi.

Elle tire de son doigt la sardoine et la lui donne.

Tiens, garde cette bague en souvenir de moi. —
Quand tu voudras me voir, à Saint-Germain, au Louvre,
A Compiègne, partout, montre-la pour qu'on t'ouvre.

L'homme pose un genou en terre, prend la bague et la met à son doigt. La reine lui fait signe de regarder dans la place. Le jour a baissé pendant cette scène.

— Aucun passant dehors ?

L'homme soulève la tapisserie, puis revient.

L'HOMME.

Madame, c'est le soir,
Les bourgeois sont rentrés.

LA REINE.

Adieu.

Elle sort précipitamment. — Dès qu'elle est sortie, l'homme va droit à maître Trévoux qui se lève.

L'HOMME, au lieutenant de police, d'une voix grave et ferme.

Vous devez voir,
Monsieur, que, sans vouloir faire le bon apôtre,
L'un de nous dans ses mains tient la tête de l'autre,
Et que ce n'est pas vous. — Je puis vous perdre. — Ainsi,
Vous et vos espions, allez-vous-en d'ici.
Et n'y revenez plus. — Si je revois un sbire,
Je vous dénonce. Allez. Je consens à vous dire,
Monsieur, que comme vous j'ai des projets cachés,
Et que je ne suis pas l'homme que vous cherchez.
Votre discrétion vous répond de la mienne.
Silence donc,— sur tout ! — Et puis, qu'il vous souvienne
Que toujours dans son piège un traître se perdit.
Donc, pas de mauvais tours. — Est-ce dit ?

MAÎTRE TRÉVOUX, comme frappé de stupeur.

Oui, c'est dit.

L'HOMME.

Rendez-moi mon valet.

MAÎTRE TRÉVOUX,
à part, jetant sur l'homme un regard de crainte.

J'ai fait un beau chef-d'œuvre !
On croit saisir un ver, on prend une couleuvre.
Quel est ce diable d'homme ?

L'HOMME, le congédiant du geste.

Allez.

Le lieutenant de police sort. L'homme le suit quelque temps des yeux, puis va se rasseoir rêveur sur la borne renver-

sée. Au fond du théâtre, le duc de Chaulne et le comte de Bussy reviennent du côté où ils sont sortis. Ils se dirigent en causant vers le devant de la scène, sans voir l'homme et sans être vus de lui.

L'HOMME, pensif, sur son banc.

Il se fait nuit.

LE DUC DE CHAULNE, au comte de Bussy.

De ton Jean de Créqui l'histoire me poursuit.
Cette Alix de Ponthieu me reste dans la tête.

M. DE BUSSY,
lui montrant la rue à gauche qui débouche sur la place.

Tiens ! tiens ! Brézé qui fait le bruit d'une tempête.

M. DE CHAULNE, regardant.

Comme il semble en fureur !

M. DE BUSSY.

Il n'a lu qu'aujourd'hui
Ce libelle partout répandu contre lui,
Où l'on dit qu'il vola lorsqu'il était à Nîme.

M. DE CHAULNE.

Oui, Mazarin, dit-on, a soufflé l'anonyme.

Entrent le comte de Brézé et le vicomte d'Embrun, en habit de ville. M. de Brézé paraît violemment irrité. Il tient à la main une brochure avec laquelle il gesticule vivement. Au bruit et à l'éclat de son entrée, l'homme se retourne et observe les quatre gentilshommes, sans être remarqué d'aucun d'eux.

SCÈNE VII

Les Mêmes, LE COMTE DE BRÉZÉ, LE VICOMTE D'EMBRUN.

LE COMTE DE BRÉZÉ, à M. d'Embrun.

Que me fait ton tableau des vices d'à présent ?
Vois-tu, mon seul souci, chagrin âpre et cuisant,

Il froisse violemment la brochure entre ses mains.

C'est cet affront stupide, atroce, ignoble, étrange,
Que je ne puis venger — et qu'il faut que je venge !

LE VICOMTE D'EMBRUN.

Calme-toi. Tiens, pardieu, voilà Chaulne et Bussy
Qui sont du Mazarin fort mécontents aussi.

LE COMTE DE BRÉZÉ.

Mécontents ? Moi, je suis outré !

LE COMTE DE BUSSY.

Mais nous le sommes
Comme toi.

LE VICOMTE D'EMBRUN.

L'on a tant ployé les gentilshommes
Qu'aujourd'hui Mazarin les frappe impunément.
Chaulne a perdu sa charge.

LE COMTE DE BUSSY.

Et moi, mon régiment.

LE COMTE DE BRÉZÉ.

Mais un outrage, Embrun, la plus sanglante injure,
Un : tu mens ! un soufflet, ce n'est rien, je vous jure,
Quand on peut, comme il sied entre ennemis bien nés,
Prendre au collet son homme et lui dire : Venez !
Certes, qu'Uzès offense Elbeuf, que Gontaut raille
La Trémouille, qu'Albret fasse injure à Fontraille,
Après qu'il a parlé nul d'eux n'est interdit,
Ce sont de braves gens, ce qu'ils ont dit est dit.
Le lendemain, bravant lois et règle établie,
Et maître Jean, bourreau de la connétablie,
L'œil furieux, le front de colère empourpré,
Épée et tête haute, ils s'en vont sur le pré ;
Coup pour coup, sang pour sang, c'est bien ; – tu les dénigres
Je les défends ; — ce sont des lions et des tigres,
Terribles, mais grands, beaux dans le cirque fumant,
Qui, vaillamment mordus, mordent superbement !
Mais un cuistre ! un gredin ! un odieux bélître
Qui ramasse un caillou pour me casser ma vitre !
Un moine italien, mauvais drôle enfroqué,
Brave à qui feraient peur les laveuses du quai,
Qui, pour sublime effort de son courage insigne,
Prend la griffe d'un autre et puis m'en égratigne !
Un porteur de surplis ! un gueux, par Jupiter !
Bavant sur moi dans l'ombre en disant son pater,

Qui me fait insulter par l'absurde tapage
D'un sale gazetier payé trois sous la page !
Ah ! ce faquin mitré, ce vil traître tondu
Qui me lâche son dogue et se cache éperdu,
Je veux être moi-même un fat, sans cœur, sans âme,
Si je ne le fais pas demain, comme un infâme,
Rouer par six laquais de coups de nerf de bœuf
Devant le roi Henri qu'on voit sur le Pont-Neuf !

LE DUC DE CHAULNE.

Voilà, sur ma parole, une illustre pensée.
J'en suis.

LE COMTE DE BUSSY.

Pour applaudir j'irai sur la chaussée,
A même avec les gueux, les bourgeois, les piétons !

LE DUC DE CHAULNE.

Je fournis les laquais.

LE COMTE DE BUSSY.

Je fournis les bâtons.

Depuis quelques instants l'homme s'est levé, s'est approché doucement des gentilshommes par derrière sans qu'ils s'en soient aperçus, et, au plus fort de leur emportement, il pose familièrement la main sur l'épaule de M. de Brézé.

L'HOMME, en souriant, à M. de Brézé, qui se retourne stupéfait.

Rosser un cardinal de l'église romaine,
Un ministre qui tient la France et qui la mène,

Lui rompre sur l'échine un nerf de bœuf, — Brézé,
C'est très beau, c'est royal, mais ce n'est pas aisé.

Étonnement des quatre seigneurs.

LE COMTE DE BUSSY.

A qui parle ce drôle avec sa cape jaune ?

LE VICOMTE D'EMBRUN.

Holà ! prête-moi donc ta canne, duc de Chaulne.
Se voir apostropher par des on ne sait qui,
C'est par trop fort !

L'HOMME, impassible.

Je suis Jean, comte de Créqui,
Baron de Vaize, armé d'or au créquier de gueule.
En guerre, ma maison réunit elle seule,
Sans même recourir à son arrière-ban,
Blanchefort, Vaize, Agoust, Montlor et Montauban.
Grand d'Espagne du chef de ma mère Farnèse,
Et général de mer sous le roi Louis treize,
Voilà ce que j'étais autrefois. Maintenant,
Moins compté dans l'état que le dernier manant,
Banni par Mazarin depuis dix ans, ruine
D'un seigneur sur lequel croissent les ducs de Luyne,
Ma tête à prix, caché, seul, errant, sans appuis,
Sans amis, sans parents, voilà ce que je suis.
Cela dit, vous plaît-il que nous parlions ensemble ?

Les gentilshommes s'approchent vivement de Jean de Créqui.

LE COMTE DE BRÉZÉ.

Ta main, Créqui ! Vrai Dieu ! même sort nous rassemble.
On ose m'outrager, on osa te bannir.

LE COMTE DE BUSSY, envisageant M. de Créqui comme un homme qui cherche dans sa mémoire.

Au comte Jean.

Oui, c'est bien en effet Créqui. — Ton souvenir
N'est pas mort parmi nous.

Tous serrent la main du comte Jean.

LE DUC DE CHAULNE.

Nous parlions tout à l'heure
De toi.

LE COMTE JEAN.

Merci, messieurs.

LE VICOMTE D'EMBRUN, examinant le costume de Jean de Créqui avec un geste d'admiration.

Comte Jean ! que je meure
Si l'on vous reconnaît ! — Vous êtes déguisé !

LE COMTE JEAN.

Non. Vieilli. Pour vieillir un pauvre homme, Brézé,
Vois-tu, dix ans d'exil valent vingt ans de vie.

Aux quatre gentilshommes.

Messieurs, que voulez-vous et quelle est votre envie ?

La vengeance ? Je viens vous l'apporter. — Pardieu !
Faites moins de vacarme et jouez mieux le jeu !
Moi, je tiens le joueur risible et détestable
Qui frappe à tout propos des deux poings sur la table,
Qui se fâche, et maudit brelan ou quinola,
Criant l'argent qu'il perd et les cartes qu'il a.
Pendant tout cet éclat, le fer caché s'aiguise.
Jamais un Henri trois n'est empêché d'un Guise.
Donc attaquez, selon qu'il faut l'ombre ou le bruit,
Au grand jour Richelieu, mais Mazarin la nuit.
Donc, aujourd'hui la sape et demain l'estocade.
La moitié du combat se fait dans l'embuscade.
Donc, calme-toi, Brézé, pas d'esclandre, et, crois-moi,
Garde, sans dire mot, ta charge auprès du roi.
Et puis ne craignez rien, la lutte sera grande.
Que si quelqu'un de vous maintenant me demande
A quoi bon ces haillons que j'emprunte aux ribleurs,
C'est mon secret. J'entends le garder. Et d'ailleurs
C'est l'habit de ce siècle ignoble, fourbe, oblique !
Siècle où rien n'a grandi que la honte publique !
Où notre œil, quelque part que nous pénétrions,
Ne voit que charlatans, baladins, histrions !
Farce où se perd l'honneur de tous ! — le mien, le vôtre !
Retz est sur un tréteau, Mazarin sur un autre.
L'Autriche est le souffleur qui tient le manuscrit.
Or, moi, Jean de Créqui, gentilhomme et proscrit,
Messieurs, puisque la France, à qui la pudeur manque

Il va à la table où sont les gobelets.

Est aux comédiens, je me fais saltimbanque !

Tant qu'il le faudra donc, ainsi qu'un réprouvé,
Je veux faire scandale et bruit sur le pavé ;
Et, comme si j'étais à moi seul la finance,
La cour, le parlement, la fronde et l'éminence,
Le clergé, la Sorbonne et l'université,
Vous épouvanter tous de mon rire effronté !
— Eh bien ! cette insultante et haute parodie,
Est-ce mon but, messieurs ? non. J'ai l'âme hardie,
Je soutiens l'opprimé, je nargue l'oppresseur,
Mais je n'ai pas le goût de trancher du censeur ;
Et, quoique assez épris de mon rôle fantasque,
Dès demain, si je puis, je jetterai ce masque.
Mais au moins, direz-vous, faire d'un ciel serein
Choir un grand coup de foudre au front de Mazarin,
Nous venger tous, reprendre enfin ton héritage,
C'est là ce que tu veux ? Messieurs, pas davantage.
Non, bien qu'un sang fort vif batte sous mon pourpoint,
Je suis trop vieux pour être en colère à ce point ;
Et, quoique Mazarin par ce que je vais faire
Doive tomber, — du moins, je le crois, je l'espère, —
La vengeance n'est pas mon but. Vaincu, vainqueur,
En quatre mots voici ce que j'ai dans le cœur.
Banni depuis dix ans, mon âme était en France,
Toute mon âme, hélas ! toute mon espérance,
—Un enfant,—mon bonheur,mon remords,mon devoir,
Aube qui rayonna jadis sur mon front noir,
Et qui resta fidèle à ma tête accablée
Quand toute autre clarté pour moi se fut voilée !
Un enfant, jeune fille aujourd'hui... — Mais pourquoi

Vous conter des détails qui ne touchent que moi ?
D'ailleurs, ce secret triste est muré dans la tombe.
Elle ignore elle-même, humble et pure colombe,
Et ne saura jamais pourquoi je l'aime ainsi.
Messieurs, voilà dix ans, oui, dix ans ce mois-ci,
Que je n'ai vu cet ange ! — Eh bien, je ne puis vivre
Sans entendre sa voix, musique qui m'enivre,
Sans voir ses yeux, flambeaux de mes regards troublés,
Sans elle enfin ! — Plaignez les pauvres exilés !
Puis autour d'elle aussi tout s'en va, tout décline.
Je crois vous avoir dit qu'elle était orpheline ?
Elle a besoin de moi. Depuis quatre ans passés,
— Ils ont intercepté mes lettres, — je ne sais,
Mais j'ai perdu sa trace. Où vit-elle à cette heure ?
Je l'ignore. O mon Dieu ! pour la revoir, — j'en pleure !
Pour pouvoir être en France et vivre à ses côtés,
J'ai prié, supplié, j'ai fait cent lâchetés,
J'ai dit à Mazarin qu'il était un grand homme,
J'ai fait écrire au roi, de Madrid et de Rome.
Rien ! on n'a pas voulu me laisser revenir.
Alors je me suis dit : il est temps d'en finir !
Voilà pourquoi, proscrit, j'arrive en cette ville ;
Pourquoi, sous cet habit, livrée étrange et vile,
J'entre en un formidable et sombre événement,
Où Dieu m'aide, et qui va peut-être en un moment
Changer, d'une secousse effrayante et profonde,
La forme de la France et la face du monde.

Moment de silence.

Maintenant j'ai tout dit. Ne m'interrogez pas.
Ne me connaissez plus, ne suivez point mes pas.
Seulement, indignés, muets, en force, en nombre,
Soyez prêts pour le jour où tout à coup dans l'ombre
Je crierai, surgissant à vos yeux effarés :
— A moi ! tout est fini. L'œuvre est faite, accourez !

M. DE BRÉZÉ.

Compte sur nous.

Les quatre seigneurs lui serrent la main de nouveau en silence avec un redoublement d'effusion.

LE COMTE JEAN.

J'y compte. Adieu. L'heure est venue
Où je dois rester seul.

Il reconduit les quatre seigneurs jusqu'à la sortie de la place, puis revient sur le devant du théâtre et retombe dans sa profonde préoccupation.

L'allumeur survient, allume le réverbère, et passe.

LE COMTE JEAN, le front dans sa main, rêvant.

— ... Cette femme inconnue !...

La nuit est tout à fait venue. Quelques croisées s'allument aux maisons éloignées. Tagus paraît au fond de la place et court vers le comte Jean avec une expression de joie étrange et effarée.

SCÈNE VIII

LE COMTE JEAN, TAGUS.

TAGUS.

Merci, maître ! Sans toi j'étais pendu. Merci !
Je te dois d'être libre. Ils me l'ont dit ! Aussi,
Mon maître, écoute bien : le bohème, homme fauve,
Vit pour qui le fait vivre et meurt pour qui le sauve.
Eh bien ! je suis à toi. Va, je te suis partout.
Prends le bout d'un fer rouge et je prends l'autre bout,
Et je dirai : Voyez ce digne gentilhomme ;
Je l'aime, car sans lui je ferais un fier somme !
Sans lui, le vent du soir au gibet me berçant,
Comme pris aux cheveux par un arbre en passant,
Dans un enclos fermé de livides murailles,
J'effleurerais du pied la pointe des broussailles !
— Je t'appartiens.

LE COMTE JEAN.

C'est bien. Je compte aussi sur toi,
Tagus. Va maintenant.

TAGUS.

Mais le Louvre est au roi,
La baraque est à nous. Il faut que je l'emporte.

Il se met à démolir lestement la baraque, arrache les perches, défait les tentures et charge le tout au fur et à mesure

dans la petite charrette à bras, où il entasse également table, chaises, grosse caisse et tout leur mobilier de saltimbanque. — Le comte Jean pensif le regarde faire.

LE COMTE JEAN.

Où te retrouverai-je ?

TAGUS, tout en travaillant à son déménagement.

A côté de la porte
Baudoyer, au logis de l'Orme Saint-Gervais.

LE COMTE JEAN.

Bien, dépêche.

TAGUS, s'interrompant.

A propos, les sergents sont mauvais.
Ils brillent fort de loin, mais quand on les approche...

Il tire de son haut-de-chausses un papier qu'il donne au comte Jean.

Maître, je n'ai trouvé que ceci dans leur poche.

LE COMTE JEAN, dépliant le papier et le lisant à la lumière de la lanterne allumée au coin de rue.

« Vous pouvez vous fier au porteur du présent. »
— Signé MAZARIN. — Oui ? Mais, dans un cas pressant,
Cela peut fort servir.

Il serre le papier dans sa poche. Pendant ce temps-là Tagus a fini. Toute la baraque est sur la charrette. Il s'approche du comte Jean et lui prend la main.

LE COMTE JEAN.

Pars.

Tagus s'attelle à la charrette et sort en la traînant. Dès qu'il a disparu, le comte Jean regarde vers le coin de la place que Guillot-Gorju lui a indiqué.

Rien encor !... —

Revenant sur le devant du théâtre.

Peut-être...

Mais non.

Trois coups frappés dans la main se font entendre dans l'obscurité.

C'est le signal ! Enfin !

Élevant la voix.

Dieu seul est maître.

Compiègne et Pierrefonds ! —

Une femme, toute jeune fille, en noir, avec un long voile de dentelle noire, sort, au fond de la place, de l'angle désigné par Guillot-Gorju, et s'avance avec précaution et à pas lents vers le comte Jean.

SCÈNE IX

LE COMTE JEAN, UNE JEUNE FILLE, voilée.

LA JEUNE FILLE, à demi-voix.

Ami ? C'est vous ?

LE COMTE JEAN, baissant également la voix.

Oui, moi,

Madame.

LA JEUNE FILLE.

Êtes-vous seul ?

LE COMTE JEAN.

Seul. N'ayez point d'effroi.

LA JEUNE FILLE, avançant jusqu'à lui.

Eh bien ?

LE COMTE JEAN.

Tout marche au mieux. Nous romprons chaîne et grille.
Puisque c'est Pierrefonds qui lui sert de bastille,
Le captif est sauvé ; je connais Pierrefonds.
Des amis, déguisés en soldats, en bouffons,
M'aideront. Nul danger. Si vous êtes certaine
De ce geôlier gagné par vous, sans grande peine
Nous le délivrerons. Je réponds du succès.

LA JEUNE FILLE.

Je pourrai du donjon vous aplanir l'accès.
Voici : les médecins ont dit l'autre semaine
Que, ne voyant jamais une figure humaine,
Le captif se mourait d'ennui, malgré leurs soins,
Que son cachot le tue et qu'il fallait au moins
Qu'il entendît chanter dans la chambre voisine.
Pour ce chant, seul remède au chagrin qui le mine,

Je me suis fait choisir, grâce au geôlier gagné
Dont on me croit la fille. Or, au jour désigné,
Moi dedans, vous dehors, si pour nous Dieu travaille,
Ami, nous briserons cette affreuse muraille,
Nous fuirons, nous rendrons le bonheur, le foyer,
L'air, le soleil, la vie et l'âme au prisonnier.

LE COMTE JEAN.

Une fois libre, il faut empêcher qu'on l'atteigne.
Où le cacherez-vous ?

LA JEUNE FILLE.

Ami, j'ai, vers Compiègne,
Dans les bois, — une lieue au nord de Pierrefonds, —
Un grand vieux château plein de repaires profonds,
Plessis-les-Rois ; maison construite loin des villes,
Faite pour se cacher dans les guerres civiles.
C'est là que je suis née et que ma mère, hélas,
Est morte. — Depuis lors on ne l'habite pas.
Nous le conduirons là, par des portes secrètes
Que seule je connais...

LE COMTE JEAN, qui a écouté la jeune fille avec une agitation toujours croissante.

Ciel ! madame ! Vous êtes
Alix de Ponthieu !

LA JEUNE FILLE.

Oui. Mais comment savez-vous ?...

LE COMTE JEAN, tombant à genoux.

Madame !... au nom du ciel ! je vous parle à genoux.
Madame ! le péril est très grand, je vous jure.
Sortez de cette noire et tragique aventure !
Je ne suis pas celui que vous croyez ; je suis
Un homme qui vous vit naître, hélas ! qui depuis
A bien souffert, rongé d'une pensée amère,
Un ancien serviteur de votre noble mère,
Qui, taisant, il le doit, ses droits, sa mission,
Vient faire sous votre ombre une expiation ;
Un pauvre homme qui veut, si Dieu pour vous l'emploie,
Vous ôter la souffrance et vous donner la joie ;
Que jamais d'aucun nom vous ne pourrez nommer ;
Lion pour vous défendre et chien pour vous aimer !

ALIX DE PONTHIEU.

Monsieur !...

LE COMTE JEAN.

Vous m'appeliez votre ami tout à l'heure !
Je suis un vieux soldat, barbe grise, et je pleure !
Jugez de ce que j'ai dans l'âme. Oh ! croyez-moi.
Ayez quelque pitié, madame, et quelque foi.
— Venez sous cette lampe un peu, que je vous voie !

Alix s'approche de la lanterne, il la contemple
avec une sorte d'adoration.

Que vous êtes grandie et belle ! Oh ! quelle joie
De vous revoir ! Voilà dix ans ! — dix ans d'ennui ! —
Vous ne me pouvez plus reconnaître aujourd'hui.

Oui, dans ce château même où personne n'habite,
Mon Dieu ! je vous ai vue enfant, toute petite,
— Haute comme cela, — rose et le front vermeil,
Dans les prés, dans les fleurs, courir en plein soleil !
Pauvre enfant ! — Oh ! croyez votre ami ! — Sur mon âme,
Je dis vrai ! Même un jour, vous eûtes peur, madame,
Voyant des zingaris et des égyptiens,
Vous courûtes à moi !

ALIX.

C'est vrai, je m'en souviens.

LE COMTE JEAN.

Ah ! vous voyez ! — Eh bien, que ma voix vous arrête !
Vous femme ! jeune fille ! — Ah ! l'on risque sa tête
En touchant aux verrous des bastilles d'état !
C'est un dessein terrible ! un crime ! un attentat !
C'est fou ! Vous attaquer à Mazarin lui-même !
Et que vous fait à vous ce prisonnier ?

ALIX.

Je l'aime.

LE COMTE JEAN.

Vous l'aimez !

ALIX.

Croyez-vous que j'agissais ainsi
Pour des raisons d'état ?

LE COMTE JEAN, à part.

Oh ! le sort m'a saisi
Pour ne plus me lâcher, comme un tigre sa proie !

ALIX.

Oui, je l'aime ! et je sens qu'à son aide on m'envoie.
Voyez-vous, tout enfant livrée à des tuteurs,
Sans parents, sans amis, sans soins, sans protecteurs,
Je n'avais que les champs et les cieux pour études,
Et je passais ma vie au fond des solitudes
A songer. — C'est ainsi que Dieu, loin du grand jour,
Faisait mon âme exprès pour un étrange amour.
Vous qui m'aimez aussi, vous qu'aussi Dieu m'envoie,
Écoutez. — Le chemin de Montdidier à Roye
Passe près d'un manoir où j'étais l'an dernier.
Un soir, pour y loger un certain prisonnier
Dont j'avais vu venir l'escorte dans la plaine,
On vint me demander ma prison. Châtelaine,
Je dois toutes mes clefs au roi mon suzerain.
J'obéis. Dans la nuit, jusqu'à ce souterrain,
J'osai, par un couloir dont je savais l'issue,
Me glisser curieuse et sans être aperçue.
Le soupirail grillé rayonnait au dehors.
Je n'oublierai jamais ce que je vis alors.
Le prisonnier allait et venait sous la voûte.
— Quoique sans l'avoir vu, vous connaissez sans doute
Quel aspect effrayant il présente aux regards. —
Dans l'ombre on distinguait quatre sbires hagards.
Personne ne parlait. C'était comme une tombe.
Moi, plus pâle qu'un front sur qui la hache tombe,
Je regardais glacée à travers les barreaux
Ce spectre qui marchait gardé par des bourreaux.
Combien de temps restai-je en ce lieu ? Je l'ignore.

Le lendemain, captif et sbires, dès l'aurore,
Tout avait disparu comme une vision.
Que vous dire à présent ? Folie, illusion,
Bon ou fatal dessein, le fait est qu'une idée
Vit depuis ce jour-là dans mon âme obsédée.
Partout ce prisonnier comme une ombre me suit,
Passe et me tend les bras, puis rentre dans la nuit.
Je le délivrerai. Quelle est cette victime ?
On voit bien qu'il est jeune ; il n'a pas fait de crime.
De quel droit les bourreaux qui l'ont au milieu d'eux
Lui changent-ils la vie en un rêve hideux ?
Qu'est-ce que ce mystère ? Ainsi, pour ne rien feindre,
J'ai fini par l'aimer à force de le plaindre.
J'ai su qu'à Pierrefonds on l'avait transféré,
Et je veux le sauver et je le sauverai !
Je me suis dit cent fois ce que vous m'allez dire,
Que c'est une démence, un abîme, un délire,
Que je ne connais rien de lui, que je pourrais
Choisir quelque seigneur beau, jeune...—Eh bien, après?
Je l'aime ! — C'est un but, une fièvre, une flamme,
Une volonté sombre et qui me remplit l'âme,
Le délivrer ! Mon Dieu, je le vois toujours là !
Je ne sais pas quel nom vous donnez à cela,
Mais je sens que je l'aime !

LE COMTE JEAN.

O la triste chimère !
Vous n'avez jamais eu les conseils d'une mère,
C'est vrai, pauvre jeune âme ! Hélas !

ALIX.

Il souffre tant !
Ayez pitié de lui.

LE COMTE JEAN.

Son visage, pourtant,
Vous ne l'avez pu voir, madame.

ALIX.

Je le rêve.

LE COMTE JEAN.

Et rêvez-vous aussi l'échafaud et la Grève,
Les juges effrayants, pourvoyeurs de tombeaux,
Et les arrêts de mort qu'on vient lire aux flambeaux ?

ALIX.

Il faut que je le sauve ou bien que je succombe.
Dieu le veut. J'ouvrirai son cachot — ou ma tombe.

LE COMTE JEAN.

Oh ! n'allez pas plus loin — pour mourir, je le sai, —
Dans ce projet sinistre, impossible, insensé !
Par tous vos parents morts, par leur âme et la vôtre,
Par le lien obscur qui nous joint l'un à l'autre,
Moi vieillard tout à l'heure et vous encore enfant,
Je vous en prie, Alix, — et je vous le défend !

ALIX.

J'entends la voix d'en haut m'ordonner le contraire.
Et, qui que vous soyez, je ne puis m'y soustraire.
Votre défense est vaine. — Écoutez, mon ami ;
Quand ma mère, cet ange avant l'heure endormi,
Quand monsieur le marquis Paul de Créqui, mon père,
Sortirait de la tombe exprès pour me la faire,
Me pardonne le ciel, je n'obéirais pas !

LE COMTE JEAN.

Eh bien, allez ! Dieu sait où vous mènent vos pas.
Je n'ai plus rien à faire à présent que vous suivre,
Vous aimer, vous aider, et ne pas vous survivre.

ALIX.

Je vous attends demain.

LE COMTE JEAN.

L'heure ?

ALIX.

Minuit.

LE COMTE JEAN.

Le lieu ?

ALIX.

Derrière l'arsenal.

LE COMTE JEAN.

J'y serai.

ALIX,
lui tendant la main qu'il prend et qu'il serre sur ses lèvres

Bien.

Elle sort. — Il tombe à genoux.

LE COMTE JEAN.

Mon Dieu,
Protégez, vous espoir du navire qui sombre,
Cette enfant que le sort emporte à travers l'ombre !

ACTE DEUXIÈME

Une chambre très sombre, à voûte ogive, pavée en larges dalles, tendue en velours écarlate à crépines d'or, meublée de grands fauteuils à bras dorés et à dossiers de tapisserie ; d'un aspect à la fois sinistre et magnifique. A gauche, dans un pan coupé, un large lit de damas rouge et de tapisserie alternée, à colonnes, à dais et à chef d'or sculpté, revêtu d'un riche couvre-pied de dentelle. A droite, dans un autre pan coupé, une haute cheminée, garnie de sa plaque de fer fleurdelysée. Cette plaque est si grande qu'elle occupe entièrement le fond de la cheminée. A droite également, une table recouverte d'un tapis de velours et posée sur un tapis des Gobelins carré. Sur la table, un miroir de Venise. Au-dessus du lit, un grand christ d'ivoire sur ébène, non janséniste, c'est-à-dire les bras étendus.

Dans un coin, à droite, près de la table, une partie de la tenture a été déchirée et laisse voir à nu la muraille, sur laquelle on distingue quelques dessins étranges gravés dans la pierre ; un grand clou est jeté sur la table.

La chambre ne reçoit de jour que par une longue fenêtre grillée qui est au fond et à laquelle on parvient par trois hautes marches de pierre. Le rayon de lumière qui passe par cette fenêtre vient se projeter visiblement sur le pavé. La baie de la fenêtre fait voir l'énorme épaisseur de la muraille.

Au lever du rideau, une sorte de figure étrange est debout près de la table. Rien au premier aspect ne laisse deviner l'âge ni le sexe de cette figure, qui est couverte d'une longue robe de velours violet, et dont la tête est entièrement emboîtée dans un masque de velours noir lequel cache les cheveux comme le visage et descend jusque sur les épaules. Un petit cadenas de fer ferme ce masque

par derrière. Quand la robe s'entr'ouvre, on peut entrevoir des vêtements de satin noir et les formes d'un adolescent. Ce prisonnier paraît plongé dans une profonde et douloureuse rêverie.

Tout au fond, au-dessus de la fenêtre, dans une petite galerie sombre qui fait le tour du cachot le long du mur à la naissance de la voûte, et qui communique avec la chambre par un escalier-échelle en bois doré appliqué à gauche contre la tenture, on distingue vaguement un vieux hallebardier en cheveux blancs et à barbe grise, le visage traversé d'un bandeau noir qui lui cache un œil. Ce soldat, debout, silencieux et immobile dans les ténèbres comme une statue, tient à sa main droite un long pistolet et à sa main gauche une épée nue ; sa hallebarde, appuyée à un angle des nervures de la voûte, brille derrière lui dans la pénombre.

Au-dessous de l'escalier, à gauche, une porte de fer, à demi entrevue sous une riche portière.

SCÈNE PREMIÈRE

LE MASQUE. — Au fond, LE SOLDAT.

LE MASQUE,

levant la tête pesamment et parlant comme avec effort.

Pour la vie !

Il tourne la tête comme regardant autour de lui.

Une tombe ! — Et j'ai seize ans à peine.

Il marche à pas lourds vers le fond du cachot et semble considérer la lumière de la fenêtre projetée à ses pieds sur le pavé.

Que ce rayon est pâle et lentement se traîne !

Il paraît compter les dalles et mesurer des yeux une distance.

Oh ! la cinquième dalle est loin encor !

Il écoute.

— Nul bruit !

Il revient sur le devant du théâtre à pas précipités, et, avec une explosion désespérée :

Vivre dans deux cachots à la fois, jour et nuit !
Oui, les bourreaux — Seigneur ! quel dessein est le vôtre ?—
Ont mis mon corps dans l'un, mon visage dans l'autre.
— Oh ! ce masque est encor le plus affreux des deux !

Il semble se mirer devant la glace de Venise posée sur la table.

Parfois dans ce miroir un fantôme hideux
Me fait peur quand je passe et marche à ma rencontre.
C'est moi-même ! Aux barreaux aussi, quand je me montre,
Je vois le laboureur s'enfuir épouvanté !

Il s'assied et rêve.

Le sommeil ne met pas mon âme en liberté.
Dans mes songes jamais un ami ne me nomme ;
Le matin, quand j'en sors, je ne suis pas un homme
Allant, venant, parlant, plein de joie et d'orgueil,
Je suis un mort pensif qui vit dans son cercueil.
— C'est horrible ! — Jadis, — j'étais enfant encore, —
J'avais un grand jardin où j'allais dès l'aurore,
Je voyais des oiseaux, des rayons, des couleurs,
Et des papillons d'or qui jouaient dans les fleurs !
Maintenant !...

Il se lève.

Oh ! je souffre un bien lâche martyre !

Quoi donc ! il s'est trouvé des tigres pour se dire :
— Nous prendrons cet enfant, faible, innocent et beau
Et nous l'enfermerons, masqué, dans un tombeau !
Il grandira, sentant, même à travers la voûte,
L'instinct de l'homme en lui s'infiltrer goutte à goutte
Le printemps le fera, dans sa tour de granit,
Tressaillir comme l'arbre et la plante et le nid ;
Pâle, il regardera, de sa prison lointaine,
Les femmes aux pieds nus qui passent dans la plaine ;
Puis, pour tromper l'ennui, charbonnant de vieux murs
Sculptant avec un clou tous ses rêves obscurs,
Il usera son âme en choses puériles ;
Vous creuserez son front, rides, sillons stériles !
Les semaines, les mois et les ans passeront ;
Son œil se cavera, ses cheveux blanchiront ;
Par degrés, lentement, d'homme en spectre débile
Il se transformera sous son masque immobile !
Si bien qu'épouvantant un jour ses propres yeux,
Sans avoir été jeune, il s'éveillera vieux !
— Oh ! je le suis déjà. Mon âme est bien lassée !
Enfant par les terreurs, vieillard par la pensée,
Homme jamais ! Mon Dieu, vous êtes sans pitié !

Il se jette dans le fauteuil, la tête et les bras à plat sur la table, comme abîmé dans son désespoir. Après un instant de silence, il se lève péniblement et va de nouveau examiner le rayon de lumière qui, pendant toute la scène, se meut insensiblement sur le pavé.

Il n'a pas du trajet encor fait la moitié.

Il laisse tomber sa tête avec angoisse et semble se replonger dans sa rêverie.

O ma mère ! pourtant je vous aurais aimée !
— J'étouffe ! —

Il va à la fenêtre du fond, monte les marches et regarde dans la campagne.

Dieu ! là-bas, comme cette fumée
Monte blanche et joyeuse et s'en va dans le ciel !

Au fond du cachot, du haut des marches.

— Quoi ! l'homme fait sa gerbe et l'abeille son miel!
Quoi ! le fleuve s'enfuit ! quoi ! le nuage passe !
L'hirondelle des tours s'envole dans l'espace,
La nature frissonne et chante dans les bois,
Tout est plein de concerts, de murmures, de voix,
Tout est doux, tout est beau sur la terre où nous sommes;
Et rien ne dit au monde, et rien ne crie aux hommes :
Vous êtes tous heureux ! vous êtes libres, vous !
Eh bien ! dans ce donjon, là, sous de noirs verrous,
Privé de brise fraîche et de chaude lumière,
Enviant sa fumée à la pauvre chaumière,
Un prisonnier languit que les cachots tueront,
Dont nul ne sait le nom, dont nul n'a vu le front,
Un mystère vivant, ombre, énigme, problème,
Sans regard pour autrui, sans soleil pour lui-même !
Triste et morne captif, ô comble de douleurs,
Qui pleure sans pouvoir même essuyer ses pleurs !

Il revient sur le devant du théâtre.

— Oh ! baigner un seul jour, dans l'air qui partout vibre,
Mes cheveux, ma poitrine et mon visage libre,

Et puis mourir ! — Mais non, jamais ! — Masque odieux !

Il cherche, de ses deux mains, à arracher son masque.

Jamais pour déployer mes ailes dans les cieux,
Jamais pour m'envoler fier dans l'azur splendide,
Je ne pourrai te rompre, affreuse chrysalide !
— O rage !

Il s'assied, laisse tomber sa tête sur la table et on l'entend sangloter. Après quelques instants, sa tête se relève.

Mais cet ange ! oh ! ne blasphémons point!
L'heure vient.

Il va de nouveau voir où en est le rayon.

Le rayon aura bientôt rejoint
La marque que j'ai faite à la cinquième dalle.

Revenant.

— Son approche endort tout dans mon âme fatale,
Et je me sens au cœur un amour infini ! —

On entend quelques accords de luth qui semblent venir d'une chambre voisine.

C'est elle ! Je l'entends !

Il tombe à genoux.

Mon Dieu ! soyez béni !

Profond silence. Une voix s'élève du même endroit que le luth dont elle semble s'accompagner. Le prisonnier écoute, à genoux, dans une attitude de prière et d'extase.

LA VOIX.

Dans l'ombre où Dieu te plonge
Tout le ciel chante en chœur !
Qu'aucun deuil ne te ronge !
Ton âme ébauche un songe
Qu'achèvera ton cœur !

L'ombre a de douces choses
Pour la pauvre âme en feu,
Des étoiles, des roses,
A la même heure écloses,
Pleines du même Dieu !

La nuit, sur le lac sombre,
Sur le coteau dormant,
Entends ces bruits sans nombre !
C'est la chanson de l'ombre
Qui monte au firmament.

Ne te plains pas encore
De ne point voir le jour.
L'aube est tout près d'éclore.
La nuit contient l'aurore,
L'ombre cache l'amour !

LE MASQUE, à genoux, tourné vers la cheminée d'où le chant a paru venir.

Viens !

La plaque de la cheminée tourne lentement sur elle-même comme une porte. Un rayon de lumière se fait jour par

cette ouverture, sur laquelle le Masque fasciné fixe son regard, en disant à voix basse :

Oh ! viens, maintenant !

Une femme vêtue de blanc paraît à l'ouverture. C'est Alix. Derrière elle, un geôlier qui tient à la main une lanterne dont la clarté se répand dans le cachot. Le Masque, toujours à genoux, contemple cette femme entourée de lumière comme une vision.

SCÈNE II

LE MASQUE, ALIX.

Au fond, dans la cheminée, LE GEÔLIER.

En haut, dans la galerie, LE SOLDAT.

Alix, de son côté, fixe sur le prisonnier des yeux pleins d'amour et de compassion.

LE MASQUE.

La voilà ! – qu'elle est bell
Et le jour, et la vie, et la joie avec elle !

Joignant les mains.

Oh ! laisse, être charmant, femme, apparition,
Laisse-moi t'adorer, car un divin rayon
Va, comme d'une étoile aux cieux épanouie,
De ton œil lumineux à mon âme éblouie !
Car en te regardant je vois clairement Dieu !
— Ta tête aventurée en ce sinistre lieu
Se couronne pour moi d'auréoles étranges ; —

Car tu dois être un ange, et le meilleur des anges,
Toi qui viens tous les jours dans ce cachot affreux,
Et qui, douce au milieu de ces murs ténébreux,
Jusqu'au pauvre captif qu'on voile et qu'on enchaîne,
Fais monter tant d'amour à travers tant de haine !
— Depuis un mois tu viens, et chaque jour, tu vois,
Je suis plus enivré que la première fois !

ALIX, s'avançant vers lui.

Ami !

LE MASQUE, sans se lever.

Viens à présent, beau front que rien ne souille,
Viens que je te contemple et que je m'agenouille !
— Avant tout, jure-moi que tu viendras demain ! —
Ta main ! — Que je voudrais pouvoir baiser ta main !
Ton adorable main si jolie et si pure !

Il presse la main d'Alix sur sa poitrine.

Oh ! le Seigneur a mis pourtant, je te le jure,
Sous ce masque une bouche, un cœur sous ce linceul.

Il se lève.

Je dois te faire peur, n'est-ce pas ? J'étais seul
Tout à l'heure, attendant l'heure où ton Dieu t'envoie,
— Pardonne ! — j'ai maudit ce Dieu qui fait ma joie !
Il me semblait — vois-tu, je comptais les instants, —
Que le rayon de jour mettait bien plus de temps
Qu'à l'ordinaire encor pour gagner cette dalle. —
Et puis ce masque noir... cette voûte infernale... —

Quelqu'un qui m'aurait vu m'aurait pris pour un fou !
Mon esprit s'en allait chercher je ne sais où
Des rêves, des jardins, des champs pleins d'étincelles
Où volaient des essaims dont j'enviais les ailes ;
Je pleurais, j'écoutais si j'entendrais tes pas ;
Et je ris maintenant ! — Mais tu ne le vois pas.
— Tenez, vous êtes belle et charmante, madame.

Il la conduit au fauteuil.

Assieds-toi là. Causons. Si tout le jour, mon âme,
Je t'avais près de moi, même en ma sombre tour,
Tout le jour je rirais. Vous êtes mon amour !
— Vraiment j'avais besoin de te voir !

ALIX.

O misère !
Toutes les fois que j'entre ici, mon cœur se serre.
Pauvre infortuné !

LE MASQUE.

Non. Ne parle point ainsi.
Plus de tristes discours. Je suis heureux. Merci !
Je te vois ! N'est-ce pas assez que je te voie ?
Je crains tout ce qui peut effaroucher la joie
Qui chante dans mon âme en t'entendant parler
Comme un oiseau qu'un bruit pourrait faire envoler !

ALIX.

Que je voudrais vous voir !

LE MASQUE, lui prenant la main.

Ta main ! Je la réclame.

Alix, apercevant le soldat posté dans la galerie haute, se lève, court au geôlier qui est resté en observation sous la cheminée et lui montre le soldat avec inquiétude.

ALIX, bas au geôlier.

Cet homme ?...

LE GEÔLIER, l'interrompant, bas.

Il est à nous. Un des vôtres, madame.

LE MASQUE, ramenant Alix et la faisant rasseoir.

Pour s'en aller toujours je ne sais ce qu'elle a.
Je veux te regarder, je t'aime, reste là.

ALIX.

Il faut venir pourtant aux choses sérieuses.
Il est temps. Écoutez. Longtemps mystérieuses,
Mes visites avaient un but.

LE MASQUE.

Lequel ?

ALIX.

Je viens
Vous délivrer.

LE MASQUE.

O ciel !

ALIX.

Et j'en ai les moyens.

LE MASQUE, tombant à genoux.

O mon Dieu, vous avez exaucé ma prière !
La liberté ! l'amour ! c'est l'âme tout entière !
Ce sont les deux rayons, cachés pour les maudits,
Dont vous faites le jour de votre paradis !

Il se relève.

Libre ! moi libre ! — O ciel ! — Éblouissante idée !

A Alix.

Mais comment feras-tu ? La tour est bien gardée !
— Non ! ne me le dis pas ! Qu'importe ? je te croi,
Tout doit être possible aux anges comme toi !
— Oh ! sera-ce bientôt ?

ALIX.

Je l'espère. — Oui, peut-être

Elle va au geôlier et lui parle bas.

— A quand l'évasion ?

LE GEÔLIER, bas.

Pas encor.

ALIX, de même.

Mais quand, maître

LE GEÔLIER, de même.

La cour est à Compiègne. On pourrait perdre tout.
Ce n'est pas le moment de faire un pareil coup.
Plus tard.

ALIX.

Vous m'aiderez ?

LE GEÔLIER, à part, après avoir protesté par un geste de sa fidélité à Alix.

Comptes-y ! Pas si bête !
La dame tous les jours, pour chaque tête-à-tête,
Me donne dix louis. J'en veux longtemps encor.
Bien sot qui tord le cou des poules aux œufs d'or !

ALIX, au Masque.

Vous me croyez à tort la fille de cet homme.
Non, je suis fille noble et Créqui. Je me nomme
Jeanne-Alix de Ponthieu. Je tiens aux Châteaupers,
Aux Guise, aux Rohan. J'ai des aïeux ducs et pairs,
Amiraux, maréchaux, connétables de France.

LE MASQUE, comme se parlant à lui-même.

Les miens sont grands aussi.

ALIX, avec joie.

Tant mieux !

LE MASQUE.

Hélas !

ALIX.

J'y pense,
Vous venez de parler de vos aïeux...

LE MASQUE, comme réveillé de sa rêverie.

Moi, non !

ALIX.

Vous m'aviez toujours dit ignorer votre nom.

LE MASQUE.

Je l'ignore en effet.

ALIX.

Ne mentez pas !

LE MASQUE.

Mon ange !

ALIX.

Je veux savoir...

LE MASQUE, l'interrompant.

Non ! non ! L'enfer sur moi se venge
Ne me demande rien. Le jour où je suis né,
J'avais commis mon crime et j'étais condamné !
Ne me demande rien ! Ma famille est fatale,
Et rien qu'en t'en parlant je sens que je suis pâle !

ALIX.

Ce secret...

LE MASQUE.

Est si lourd qu'il pourrait te briser !

ALIX.

Partageons-le !

LE MASQUE.

Jamais ! On ne doit pas poser
De tels fardeaux sur ceux qu'on aime.

ALIX.

Cette voûte
Peut m'écraser. Je veux savoir ton nom !

LE MASQUE, se levant avec emportement.

Écoute.
Je ne le dirai pas ! tu ne le sauras pas !
C'est pour me l'avoir dit, à l'oreille et tout bas,
Qu'un bon vieux serviteur est mort, et le martyre
Que je subis, c'est pour me l'être entendu dire !
Oh ! pourquoi ce secret me fut-il révélé ?
Je vivais, humble enfant, sous le ciel étoilé ;
Je n'avais pas de nom, mais j'avais la nature,
La liberté, les champs, le soleil, la verdure,
J'avais Dieu dans les yeux, sur le front, dans le cœur !
Dès que ce noir secret comme une âcre liqueur
Fut versé dans mon âme, elle se remplit d'ombre.
On vit que je savais mon nom, car j'étais sombre !
Un soir, j'étais couché, des hommes sont venus ;
Je me suis échappé dans la chambre pieds nus ;

J'ai perdu connaissance. A mon réveil, à peine
Je me ressouvenais, mais j'avais une gêne
Sur la face... Soudain, passant près d'un miroir,
J'ai reculé d'horreur, je venais de me voir !
Et depuis ce jour-là j'habite les ténèbres.
Et depuis ce jour-là, poussant des cris funèbres,
Je redemande à Dieu le jour évanoui !

Avec égarement.

Suis-je un homme ? Ai-je un nom ? Seul je peux dire oui,
Eh bien, je dis non !

A Alix.

Toi qui viens dans ma demeure,
Es-tu sûre d'avoir sous les yeux à cette heure
Autre chose qu'une ombre et qu'une vision ?
Que vient-on me parler, à moi, d'évasion ?
Vivants ! laissez les morts dans leur sombre royaume !
Ce masque est mon visage et je suis un fantôme !
— Oh ! je me meurs ! de l'air ! de l'air !

Il tombe évanoui sur le fauteuil.

ALIX, le soutenant dans ses bras.

Ce masque affreux
L'étouffe.

Au geôlier.

Ayez pitié du pauvre malheureux !

Montrant l'armature qui ferme le cadenas.

Ouvrez ce cadenas !

LE GEÔLIER.

Peine de mort, madame !

ALIX.

Pour défaire un instant ce masque ?

LE GEÔLIER.

Oui.

ALIX.

C'est infâme !

LE GEÔLIER.

Et puis, en ce moment, monsieur le gouverneur
Fait sa ronde ici près.

ALIX, fouillant dans la poche de sa jupe.

O Dieu ! j'ai par bonheur
Ma bourse.

Elle tire une bourse qu'elle présente au geôlier.

Vingt louis pour qu'il respire à l'aise
Un seul instant !

LE GEÔLIER, prenant la bourse après quelque hésitation.

Allons.

Il prend une petite clef dans son trousseau et se dispose à l'introduire dans le cadenas.

ALIX, se penchant sur le prisonnier toujours évanoui.

Oh ! ce masque me pèse
Plus qu'à lui. — Je vais donc le voir ! le délier !

Depuis quelques instants, le soldat posté dans la galerie paraît observer avec plus d'attention la scène qui se passe au-dessous de lui. Au moment où le geôlier met la clef dans le cadenas du masque, tandis qu'Alix pleine de joie et d'anxiété soutient la tête du prisonnier dans ses mains, le soldat se penche brusquement sur la balustrade de la galerie et tire sur le prisonnier un coup de pistolet, qui vient briser la glace posée sur la table à côté de lui. Au bruit du pistolet, tous se retournent effarés et l'on entend ouvrir la porte de fer du cachot.

LE GEÔLIER, se tournant vers le soldat.

Ah ! traître !

La porte s'ouvre. Paraît M. de la Ferté-Irlan, gouverneur du château de Pierrefonds, accompagné de guichetiers et de soldats.

SCÈNE III

LES MÊMES, M. DE LA FERTÉ-IRLAN, SOLDATS, GUICHETIERS.

LE SOLDAT, du haut de la galerie, criant.

Alerte ! à moi ! Qu'on fouille le geôlier !

Sur un signe du gouverneur, les soldats entourent et fouillent le geôlier.

ALIX, à part.

Ciel !

LE SOLDAT, continuant.

Il a dans sa poche une bourse, une somme
De vingt louis...–comptez!–que pour démasquer l'homme
Il a devant mes yeux de madame reçus.
Moi, j'avais ma consigne et j'ai tiré dessus.

Les soldats ont trouvé la bourse.

L'UN D'EUX, après avoir compté.

Vingt louis !

M. DE LA FERTÉ-IRLAN.

Une femme ici ! que signifie ?...

LE GEÔLIER, atterré, bas à Alix.

Un homme à vous ! voilà les gens où l'on se fie !

LE SOLDAT, au gouverneur, montrant Alix.

Je l'ai laissée entrer. Pour remplir mon devoir,
Je voulais tout entendre afin de tout savoir.

Montrant le prisonnier.

Mais, voyant qu'on allait démasquer son visage,
J'ai cru qu'il était mieux d'arrêter.

M. DE LA FERTÉ-IRLAN.

C'est fort sage.

Il referme précipitamment le cadenas du masque, dont il met la clef dans sa poche ; puis il se tourne vers les soldats qui entourent le geôlier.

Mettez l'homme au cachot ; laissez la femme ici,
Que nous l'interrogions.

LE SOLDAT, au gouverneur.

Je voudrais dire aussi
Deux mots à monseigneur en particulier.

Il descend de la galerie. Les soldats entraînent le geôlier.

LE GEÔLIER, le menaçant du poing.

Traître !

Le geôlier et ses gardes sortent.

M. de la Ferté-Irlan congédie d'un signe les autres guichetiers et se tourne vers le soldat qui est venu se placer près de lui sur le devant de la scène.

M. DE LA FERTÉ-IRLAN.

Eh bien ?

LE SOLDAT, lui montrant la croisée de fer.

Veuillez aller jusqu'à cette fenêtre,
Monseigneur, —

M. de la Ferté va à la croisée et en monte les marches.

Secouez les barreaux du milieu.

M. de la Ferté ébranle les barreaux que lui désigne le soldat, les barreaux se détachent sous l'effort et laissent un large espace libre.

Qu'en dites-vous ?

M. DE LA FERTÉ, examinant les barreaux qui paraissent avoir été sciés avec soin, puis reposés artistement à leur place.

Sans toi !...

LE SOLDAT, allant à la fenêtre.

Faites monter un peu
Le soldat dont on voit briller la hallebarde
Au pied de la tour, — là.

M. DE LA FERTÉ, regardant.

C'est le soldat de garde.

LE SOLDAT.

Sous cette croisée. Oui.

M. de la Ferté entr'ouvre la porte du cachot et donne un ordre à voix basse aux guichetiers qui sont restés au dehors, puis il revient vers le soldat qui est redescendu sur le devant de la scène.

M. DE LA FERTÉ.

Mon brave compagnon,
Le roi te doit beaucoup. Dis-moi, sais-tu le nom
De la femme ?

LE SOLDAT.

Point.

M. DE LA FERTÉ.

C'est — un complot !

LE SOLDAT.

Je le pense.

M. DE LA FERTÉ.

J'aurai soin qu'on te paie et qu'on te récompense.

LE SOLDAT.

Ah ! voici le soldat.

Entre, au milieu des guichetiers, Tagus, habillé en soldat, avec le havre-sac sur le dos.

SCÈNE IV

Les Mêmes, TAGUS.

LE SOLDAT, à M. de la Ferté.

Permettez, monseigneur.

A Tagus.

Viens çà, maraud !

Tagus s'approche en jetant sur le soldat un regard de profond étonnement.

Devant monsieur le gouverneur,
Qu'on le fouille. Sur l'heure et sans miséricorde.
Il a dans son bissac une échelle de corde.

TAGUS, dont la surprise paraît redoubler.

Je ne comprends pas.

On fouille le havre-sac de Tagus. On y trouve en effet une échelle de corde munie de ses crampons.

M. DE LA FERTÉ.

Oui !

LE SOLDAT, développant l'échelle, à M. de la Ferté.

S'il vous plaît un moment
L'essayer, vous verrez qu'elle a précisément
La hauteur de la tour depuis cette ouverture
Jusqu'en bas.

TAGUS.

Je comprends fort peu.

LE SOLDAT, se tournant vers Tagus, aux geôliers.

Mais d'aventure
Il pourrait s'échapper. Liez-moi ce gueux-là
Solidement.

Jusqu'à ce moment, le Masque a paru frappé de stupeur ; il tourne la tête comme promenant son regard autour de lui.

LE MASQUE, comme s'il parlait dans un rêve.

Grand Dieu ! Que veut dire cela ?

Les geôliers attachent les bras de Tagus derrière son dos. Il se laisse faire d'un air stupéfait.

M. DE LA FERTÉ, montrant Tagus.

Au cachot !

LE SOLDAT.

Monseigneur, permettez qu'il demeure.

A Tagus.

Tu seras pendu, drôle, avant qu'il soit une heure !

TAGUS.

C'est fort bien. Je comprends de moins en moins.

Sur un signe du gouverneur, les geôliers mènent dans un coin du cachot Tagus qui continue d'observer la scène avec anxiété. Alix est anéantie. Le Masque semble pétrifié.

M. DE LA FERTÉ, prenant le soldat à part, bas.

Mon cher,

On veut faire évader le prisonnier, c'est clair.

LE SOLDAT, bas.

Toute la garnison au complot est gagnée.
Son éminence hier, du péril renseignée,
M'a sur l'heure envoyé. Le danger est pressant.

Il tire de sa poche un papier plié qu'il donne à lire au gouverneur.

M. DE LA FERTÉ, lisant.

— « Vous pouvez vous fier au porteur du présent.
Mazarin. » — Il suffit. Que veux-tu que je fasse ?
Parle toi-même. Ordonne en mon nom.

ALIX, à part, levant les yeux au ciel.

O Dieu, grâce !

LE SOLDAT, aux guichetiers, à haute voix.

De par le roi, qu'on fasse à l'instant, pour raison,
Rentrer dans le château toute la garnison.
Qu'on ferme le donjon. Que nul ne se hasarde
A laisser au dehors un seul homme de garde.
Qu'on abaisse la herse et qu'on lève le pont.
Rapportez-nous les clefs. Votre tête en répond.

M. DE LA FERTÉ, aux guichetiers.

Vous entendez ? Allez.

Sortie des guichetiers.

LE SOLDAT, à M. de la Ferté.

La garnison, armée
Et nombreuse, doit être avec soin enfermée.
On pourrait cette nuit tenter un coup de main,
Et de force enlever le prisonnier. Demain
Nous aurons du renfort.

M. DE LA FERTÉ.

Tu crois ?

LE SOLDAT.

Son éminence
Nous donne trente archers de sa propre ordonnance.
Vous les verrez céans paraître au point du jour.
En attendant, il faut que nous gardions la tour

A nous deux. Il nous reste à craindre plus d'un piège,
Et nous aurons peut-être à soutenir un siège.

M. DE LA FERTÉ.

Bien. Barricadons-nous ici, mon compagnon.

LE SOLDAT, montrant la porte de fer.

Cette porte est solide ?

M. DE LA FERTÉ.

Il faudrait du canon
Pour l'enfoncer.

ALIX, à part.

Hélas ! plus d'espoir !

Rentrent les guichetiers avec des lanternes. La nuit est venue pendant cette scène.

UN GUICHETIER, présentant au gouverneur un trousseau de clefs.

Chaque porte
Est bien close. En voici les clefs.

M. DE LA FERTÉ,
prenant le trousseau qu'il suspend à sa ceinture.

Que nul ne sorte.

LE GUICHETIER.

Ils sont tous enfermés.

M. DE LA FERTÉ, bas au soldat.

Que veux-tu faire après ?
Gardons-nous ces gens-ci ?

LE SOLDAT.

Non. Je m'en défierais.
Nous allons, s'il vous plaît, interroger ce drôle.

Il montre Tagus.

M. DE LA FERTÉ, aux guichetiers.

Sortez.

Les guichetiers obéissent. Le gouverneur va lui-même fermer la porte de fer, en pousse les verrous, puis revient vers le soldat.

Nous voilà seuls maintenant dans la geôle.
Nul n'y peut aborder. Nous sommes sûrs ainsi...

LE SOLDAT, montrant la plaque de la cheminée qui est restée ouverte depuis l'entrée d'Alix.

Ah ! pardon. On pourrait nous prendre par ici.

M. DE LA FERTÉ, allant à la cheminée.

C'est juste. — Oui-da, l'issue où pénétrait la dame.
Fermons-la.

LE SOLDAT, l'arrêtant.

Cette plaque est une épaisse lame,
Le geôlier seul connaît le secret de l'ouvrir.
Mais les mutins pourraient fort bien y recourir.

M. DE LA FERTÉ.

Où donne cette issue ?

LE SOLDAT, regardant.

En une chambre sombre
Sans larmier, sans fenêtre, et dont je vois dans l'ombre
La porte ouverte.

M. DE LA FERTÉ.

Eh bien ! va la fermer.

Le soldat obéit et disparaît par la plaque entre-bâillée. On entend un bruit de clefs et de serrures dans le caveau où donne cette ouverture, puis le soldat reparaît, deux clefs à la main.

LE SOLDAT, au gouverneur.

Les clefs
Étaient à la serrure.

M. DE LA FERTÉ.

Et les verrous ?

LE SOLDAT, faisant le geste de pousser les verrous.

Bouclés !

M. DE LA FERTÉ.

Moi, je crains quelque trappe et quelque stratagème.
As-tu bien fermé tout ?

LE SOLDAT.

Oui. Mais voyez vous-même.

M. DE LA FERTÉ.

Voyons.

Il pénètre par la petite ouverture dans le caveau noir.

ALIX, à part.

Tout est perdu.

Le soldat a marché derrière le gouverneur, le suivant de près, et au moment où M. de la Ferté disparaît dans le caveau voisin, le soldat ramène vivement la plaque de la cheminée qui se ferme avec bruit, puis arrachant sa perruque blanche et son bandeau noir, il se tourne vers Alix. Tagus et le Masque stupéfaits. C'est le comte Jean.

LE COMTE JEAN.

Tout est sauvé. C'est moi !
Le geôlier vous trompait et vous manquait de foi
Cette nuit,

Au Masque.

vous dormiez,

Montrant Tagus.

avec lui, mon fidèle,
J'ai scié les barreaux, j'ai préparé l'échelle.
Maintenant tout est fait. Sous clef la garnison ;
Le gouverneur sous clef ; le geôlier en prison ;

Au Masque.

Et vous en liberté. — Partons.

Explosion de joie. Alix court au comte Jean et lui prend les mains qu'elle presse sur son cœur.

LE MASQUE, avec effusion, au comte Jean.

Dieu vous le rende !

TAGUS.

Ah ! je comprends !

ALIX.

Merci !

LE COMTE JEAN.

Ma joie est aussi grande

Que la vôtre.

ALIX, lui baisant les mains.

Ami !

LE COMTE JEAN.

Mais hâtons-nous, c'est pressé.

Il coupe avec son poignard les cordes qui attachent Tagus, puis il ramasse l'échelle de corde qui est restée à terre.

L'échelle à la fenêtre !

Il court attacher aux barreaux de la croisée l'échelle de corde qu'il fait pendre au dehors.

TAGUS, prenant sur la table les clefs du cachot où est enfermé le gouverneur.

Et les clefs au fossé !

Il jette les clefs par la fenêtre.

LE MASQUE, au comte Jean.

Vite ! ôtez-moi ce masque !

LE COMTE JEAN.

Ah ! je vous en conjure,
Sortons d'abord d'ici. La nuit est très obscure.
Nous avons à marcher deux heures dans les bois.
Je ne vous l'ôterai que dans Plessis-les-Rois.
— En sûreté d'abord. — Avant tout, qu'on s'en aille !

A Tagus qui est occupé à consolider l'échelle.

Les habits ?

TAGUS.

Sont en bas.

LE COMTE JEAN.

Où ?

TAGUS.

Dans une broussaille.

LE COMTE JEAN.

Bien. Dépêchons.

On entend le gouverneur heurter violemment à la plaque de la cheminée.

— Oui, cogne !

ALIX, les yeux fixés avec joie sur le Masque.

Il est libre, ô bonheur !

LE COMTE JEAN.

Il tire de sa poche un portefeuille et un crayon, puis il écrit sur son genou :

— *Vous trouverez ici monsieur le gouverneur.* —

Cela fait, il arrache le feuillet et le fixe sur la plaque de la cheminée à l'un des clous à crochet rivés dans la fonte. Puis il va à la fenêtre et examine l'échelle.

A Tagus.

Est-ce solide ?

TAGUS.

Oh ! oui !

LE MASQUE, au comte Jean.

Le nom dont on vous nomme ?

LE COMTE JEAN.

Vous le saurez plus tard.

Le gouverneur continue à frapper sur la plaque.

Oui, cogne, mon bonhomme !

Il leur fait signe à tous de se diriger vers la fenêtre. — A Tagus.

Toi d'abord.

Montrant Alix.

Elle après.

Au Masque.

Puis vous. — Moi le dernier.

Tagus enjambe la fenêtre, pose le pied sur l'échelle, on le voit descendre, puis il disparaît. Alix monte à son tour, aidée par le comte Jean.

LE COMTE JEAN.

Dieu, garde Alix !

ALIX, descendant et à moitié disparue derrière la fenêtre.

Mon Dieu, sauvez le prisonnier !

Le Masque descend à son tour, et, au moment où le comte Jean met le pied sur l'échelle, la toile tombe.

ACTE TROISIÈME

Un salon magnifique et délabré ; riches tentures tombant en lambeaux. Architecture et meubles du temps de Henri IV. Vieux fauteuils dédorés à grands dossiers. De larges toiles d'araignées aux poutres peintes et sculptées du plafond. Deux grands portraits poudreux, l'un de Louis XIII, l'autre du cardinal de Richelieu, tous les deux en pied, se regardant. La tenture est bleue, semée d'H et de fleurs de lys d'or entremêlées des blasons de Créqui. Au fond, une grande porte surmontée du créquier sous couronne ducale. A droite, dans un pan coupé, une autre porte à deux battants. Au fond, une crédence à chicorées d'or marque l'angle du pan coupé opposé. A gauche, une fenêtre près de laquelle est un vieux paravent ; à droite une table et un fauteuil. Aspect humide et sombre d'un appartement inhabité depuis longues années.

Au lever du rideau, la reine mère, le roi Louis XIV et le cardinal Mazarin sont en scène. La reine vêtue de noir avec des bandes de jais ; le cardinal sans camail, avec soutane, calotte et bas rouges, et le cordon bleu au cou. Le roi, tout jeune, vêtu de noir sous un magnifique habit de brocart d'or ; cordon bleu, chapeau à plumes blanches, épée à poignée de diamants, rabat et manchettes de dentelle.

Le roi est un bel adolescent, à petites moustaches. Le cardinal, pâle, toussant, brisé par la maladie, a l'air d'un vieillard, quoique en réalité il n'ait pas encore soixante ans.

Deux flambeaux à branches sont sur la table.

SCÈNE PREMIÈRE

LA REINE MÈRE, LE ROI, LE CARDINAL MAZARIN.

La reine debout appuie son index fléchi sur la table. Le cardinal se tient derrière dans une attitude de respect. Le roi promène un regard presque étonné sur le délabrement du salon.

LE ROI.

Madame, vous nommez ceci Plessis-les-Rois ?

Il examine les fauteuils poudreux.

— Mais c'est inhabité depuis cent ans, je crois.

Revenant vers la reine.

Si votre majesté veut parler, je l'écoute.
Monsieur le cardinal n'est pas de trop sans doute.

La reine approuve d'un signe de tête.

Vous nous avez conduits, je l'ai compris du moins,
Dans ce logis désert pour parler sans témoins.
Soit. On eût pu choisir une place meilleure ;
Mais je ne me plaindrai ni du lieu, ni de l'heure,
Ni qu'il faille arriver à ce charmant endroit
Par un long souterrain fort maussade et très froid.
J'écoute en fils soumis votre majesté.

LA REINE.

Sire,
En effet, j'ai beaucoup de choses à vous dire.

Et d'abord le traité de Londre et de Paris,
Quoique secret, transpire et choque les esprits ;
L'empereur s'en étonne, et le roi catholique
Le trouve fort mauvais. Vous voyez, je m'explique.
A Gêne on vous escroque, et les gens de Tunis
Font main basse en Provence et ne sont pas punis.
Qu'on aime un roi chez lui, qu'au dehors on le craigne.
— Ne vous tourmentez pas de rentrer à Compiègne
S'il se fait tard.

Elle montre la porte à droite.

Il est une chambre à côté
Que j'ai dit qu'on tînt prête à votre majesté. —
Je reprends. L'argent manque. On se ruine en fêtes.
Monsieur de Richelieu faisait couper des têtes,
Mais en grand politique, au jour, le front levé.

Elle montre le cardinal Mazarin.

Monsieur tue et se cache ; — et je sais maint pavé
Qu'on teint de sang dans l'ombre et que dans l'ombre on lave.
Le saint-père est fort vieux ; pour le cas d'un conclave,
Nulle brigue n'est prête avec les cardinaux.
Tout est pour les anglais ou pour les huguenots.
C'est honteux !... — Mais je veux m'expliquer sans colère.
Pour faire colonel un gibier de galère,

Montrant Mazarin.

— Un parent de monsieur, — un drôle, un aigrefin,
On a mécontenté le régiment dauphin.
Voilà trois jours qu'ils vont, tant leurs âmes sont lasses,

Aux barrières du Louvre avec les piques basses.
Cela met tout Paris en émoi. C'est fort bien,
Vous êtes à Compiègne et vous n'en savez rien.
Moi je dis tout. Un feu couve dans les provinces ;
On n'a rien accordé de raisonnable aux princes,
Leur paix n'est que plâtrée, et je crains les éclats.
Les ducs sont indignés, les parlements sont las.
Jusque sur moi, monsieur, un bras de fer se dresse ;
Entre mes quatre murs je ne suis plus maîtresse.
On chasse mon valet de chambre, Boisthibaut.
Le pain est renchéri. Tout va mal, en un mot.
On ne veut rien de grand, on ne fait rien de sage ;
A tous vos ennemis on montre bon visage ;
Et voilà comme on perd l'état. C'est évident.
Demandez à monsieur le premier président !

LE CARDINAL, bas au roi, avec un imperceptible haussement d'épaules.

Le sieur Mathieu Molé !

LA REINE.

Je vous parais outrée ;
Mais consultez monsieur le maréchal d'Estrée ;
Madame de Targis, une femme d'honneur,
Et dont faisait grand cas le feu roi mon seigneur ;
Thou, l'homme le plus pur de ces temps difficiles !
Souvré ! le conseiller Ledeau !...

LE CARDINAL, bas au roi.

Des imbéciles !

LA REINE, au cardinal.

Que dites-vous tout bas ? Quels propos outrageants ?...

LE CARDINAL, saluant profondément la reine.

Je dis que ce sont là de fort honnêtes gens.

LA REINE, montrant Mazarin.

Mais, sire, chaque jour sur vous cet homme empiète !
Mais la France s'émeut ! l'Europe s'inquiète !
Mais le coadjuteur est un homme d'esprit !
Mais voyez ce qu'on dit ! voyez ce qu'on écrit !
Le duc de Beaufort...

LE CARDINAL.

Retz et Beaufort ! deux rebelles.

LA REINE, au roi.

Lisez Maynard, Coffier, Guy-Joli...

LE CARDINAL.

Des libelles !

LA REINE.

Pardieu, monsieur, silence ! et trêve à vos discours !
— On ne peut dire un mot et vous parlez toujours.

LE CARDINAL, s'inclinant jusqu'à terre.

Parlez.

LA REINE, avec violence.

Non, je me tais !

LE CARDINAL.

Sire, puis-je répondre ?

LE ROI.

Faites.

LE CARDINAL.

Nous n'avons pas de traités avec Londre.
Gênes ? Trois millions nous ont été rendus.
Tunis ? En ce moment cent pirates pendus
Tremblent au vent de mer sur les côtes de France.
Les parlements ? Foyers d'anarchique espérance !
Je conserve leurs droits ; leurs arrêts sont caducs.
Quant aux prétentions des princes et des ducs,
J'y consens, parlons-en. Nous en verrons de belles.
Monsieur de Nevers veut en propre les gabelles
Du Rethelais. Beaufort désire en liberté
Lever des régiments chez votre majesté.
Même il promène un corps d'infanterie à Nantes
Qui marche flamme au vent et trompettes sonnantes.
Elbeuf pour son bâtard a rêvé seulement
Une duché-pairie et siège au parlement.
Le comte de Soissons, que votre pouvoir blesse,
Veut le droit de donner des lettres de noblesse.
Rohan a sur Thouars mis votre pavillon,
Mais au-dessous du sien. Pour monsieur de Bouillon,

Il réclame Sedan, et que le roi s'oblige
A réduire Turenne en simple hommage lige ;
Plus pour les huguenots le droit de s'assembler.
Monsieur le prince est doux à nous faire trembler,
Et ne demande, après tant de guerres civiles,
Rien que votre pardon, avec deux ou trois villes.
D'Épernon veut Poitiers ; d'Aiguillon veut Nogent ;
Vendôme un rang à part et Conti de l'argent.
Tout dans l'arbre est gourmand, jusqu'aux branches cadettes.
Monsieur de Mercœur dit au roi : Payez mes dettes.
Puis Chabot fait revivre, avec un tas d'exploits,
Sa capitainerie au vieux château de Blois.
Enfin, pour ramasser jusqu'aux derniers langages,
Monsieur le chancelier veut qu'on double ses gages ;
Et ce bon duc d'Agen brigue pour tous profits
Un bâton pour son frère et l'ordre pour son fils.
Voilà.

Le roi se tourne gravement vers la reine.

LA REINE, au cardinal.

Par Dieu, monsieur, vous triomphez sans peine.
Peuple, princes et ducs, Paris, Tunis et Gêne,
Rome qu'on laisse aller, Londres qui s'enhardit,
Tout ce que vous direz et tout ce que j'ai dit,
Cela m'est fort égal ; — mais j'ai la mort dans l'âme !
Mais ce que je déclare et ce que je proclame,
C'est qu'il est monstrueux qu'une fille de peu,
Une fille de rien, — votre nièce, pardieu ! —

Dont l'aïeul à Palerme était greffier, je pense,
Ose lever les yeux jusqu'à mon roi de France !
C'est qu'on ne vit jamais de pareilles horreurs !
C'est que soixante rois et quarante empereurs
Reçoivent de cet homme un soufflet sur la joue !
C'est qu'Autriche et Bourbon sont traînés dans la boue !
C'est qu'on me pilera sans que je dise oui !
C'est qu'il est odieux, impossible, inouï,
Que d'une Mancini vous fassiez votre femme !
C'est que je ne veux pas ! et qu'enfin c'est infâme !

LE ROI, blessé.

Madame...

LA REINE, à demi tournée vers Mazarin.

O Dieu ! cet homme ! Oh ! quels maux j'ai soufferts !
Pour son ambition il irait aux enfers !
Donc jusqu'au nid de l'aigle une vipère monte !
O Jésus ! en songeant combien c'est une honte,
Que de fois j'ai passé les nuits à Saint-Germain,
Seule sur mon balcon, ma tête dans ma main !

LE ROI.

Madame...

LA REINE.

Oh ! ce sont là des scènes déplorables.
Ces mariages-là sont toujours misérables,
Croyez-moi, mon cher fils !

LE CARDINAL, avec une révérence.

Je sais tout ce qu'on doit
A la reine, et me tais. Quoique ma nièce soit
Une fille de race et dont le sang, en somme,
A d'illustres reflets de la pourpre de Rome,
Je dis comme madame à mon roi généreux :
Ces mariages-là sont parfois malheureux.
On les fait quelquefois pourtant, — par convenance, —

Il se tourne vers la reine et s'incline profondément.

Sa majesté le peut savoir.

LA REINE.

Votre éminence
En a menti ! — Pardon, sire, il me pousse à bout.
J'ai tort et j'ai raison, c'est l'histoire de tout. —
Mon Dieu ! j'aimerais mieux Richelieu ! Votre père
Me faisait respecter. Cet homme m'exaspère !
Je ne suis qu'une femme et je ne connais rien
Aux affaires d'état,

A Mazarin.

et vous le savez bien.

Au roi.

Mais je suis reine, on m'a manqué ; mais je suis mère,
On me prend votre cœur, mon fils, ô peine amère !

Elle s'interrompt, sa voix est altérée par des larmes
qu'elle ne laisse pas couler.

Vous n'épouserez point cette fille sans nom

Et qui fait les yeux doux à monsieur d'Épernon !
N'est-ce pas ?

Elle s'assied, attire le roi près d'elle et l'entoure de ses bras.

Venez là.

Montrant Mazarin impassible.

C'est une âme bien noire.
Vous avez trop bon cœur. Ayez de la mémoire.
Quand vous étiez petit, comme il était méchant !
Vous souvient-il ? Quinteux, pour un mot se fâchant,
Avare, il vous laissait, en plein mois de décembre,
Sans draps dans votre lit, sans feu dans votre chambre
On m'en faisait, à moi, des reproches sanglants.
Un jour il vous donna pour aller à Conflans
Un carrosse si vieux que le peuple en eut honte.
Comme il voulait régner et ne rendre aucun compte,
Il avait défendu, sire, qu'on vous apprît
Les choses qui pouvaient agrandir votre esprit.
Même il ne voulait pas qu'on vous montrât l'histoire.
Il emplissait Paris d'une guerre sans gloire,
D'une guerre civile, impie et sans pitié,
Qui vous forçait à fuir, pauvre enfant effrayé !
Votre peuple souffrait. — Il le pille ! il l'affame !
Il doit vous souvenir de cette pauvre femme
Qui se mourait de faim sur le pont de Melun.
Il se prétendait prince et duc, n'étant ni l'un
Ni l'autre. Il vous prenait d'une manière vile
L'argent que vous donnait monsieur de la Vieuville.
La nuit vous dormiez mal, le sentant près de nous.

Puis jusqu'à s'égaler par le cortège à vous
Ses vanités s'étaient follement échappées.
Quand il rentrait, suivi d'un cliquetis d'épées,
Vous vous le rappelez ? ce tumulte insolent
Vous réveillait dans l'ombre en sursaut tout tremblant,
Vous, le roi, vous son roi, vous chef de votre race !
Et vous disiez : Il fait bien du bruit quand il passe !

Elle embrasse le roi qui paraît supporter ses caresses avec quelque impatience et dont le regard ne quitte pas le cardinal, comme pour lui demander inspiration et conseil.

— Enfin vous êtes roi, monsieur ! Il faut songer
Qu'en France on n'aime pas le joug d'un étranger.
Il est italien.

LE ROI.

Vous êtes espagnole.

LA REINE, relevant la tête et essuyant une larme.

Je vous pardonne, enfant, cette dure parole
Qui sort de votre bouche et qui vient de son cœur.

Jetant un coup d'œil indigné sur Mazarin.

Il est là, qui sourit comme un démon moqueur !

Elle laisse tomber sa tête dans ses mains et pleure.

Oh !...

Le cardinal, tout en jouant avec la grosse montre qu'il porte sous sa soutane, la fait sonner comme par mégarde.

LE ROI, froidement à la reine.

Madame, il est tard.

LA REINE.

C'est vrai, la chambre est prête
Eh bien, rentrons. Venez, et nous vous ferons fête.
Mes femmes serviront le roi.

Se tournant vers le cardinal.

Ce sont mes droits.

Attirant le roi dans ses genoux.

Mon bon petit Louis, tu sais, comme autrefois !...

LE ROI.

Non, je rentre au château. J'entends minuit qui sonn
Monsieur de Villequier répond de ma personne ;
Et je baise les mains de votre majesté.

A Mazarin.

Venez, monsieur.

LA REINE, l'œil fixé à terre, sans regarder le roi.

Hélas !

Mazarin s'approche de la table et y prend un flambeau.
En même temps il se penche à l'oreille de la reine.

LE CARDINAL, bas à la reine.

En toute liberté
Nous nous expliquerons. Je reviens tout à l'heure.

Le roi baise la main de la reine, la salue profondément et sort,
précédé du cardinal, qui porte le flambeau devant lui.

SCÈNE II

LA REINE seule, puis DAME CLAUDE.

LA REINE.

Plutôt que de t'attendre, infâme, que je meure !
Il viendrait me narguer, le traître ! — En vérité !

Elle sonne. Une de ses femmes, dame Claude, paraît à la porte du pan coupé à droite.

— Claude, mon lit est prêt ?

DAME CLAUDE, désignant la chambre d'où elle sort.

Oui, madame, à côté.

LA REINE, sur le devant du théâtre, rêvant.

Le roi n'est plus mon fils. La cour est mazarine.
Cet homme me mettrait le pied sur la poitrine
Que mon fils en rirait !... — Mes amis sont exclus. —

Silence et rêverie profonde.

Si Monsieur seulement avait deux ans de plus !

Rêverie plus profonde encore.

Ou bien... — si... —

Relevant la tête.

Ce sont là d'effrayantes pensées.

Elle entre dans la chambre voisine, précédée de dame Claude qui a pris le flambeau resté sur la table.

Moment de silence. La chambre est redevenue déserte et obscure. Tout à coup, dans le pan coupé à gauche, un panneau de boiserie, pareil du reste à tous les autres, tourne sur lui-même et laisse voir une entrée qu'il masquait. Cette entrée paraît donner sur un petit escalier à vis. On voit monter un homme vêtu de couleur sombre, enveloppé d'un manteau, une lanterne sourde à la main. C'est le comte Jean. — Il entre laissant le panneau ouvert derrière lui.

SCÈNE III

LE COMTE JEAN, puis LE MASQUE ET ALIX.

LE COMTE JEAN.

Nous y voici.

Il promène son regard autour de lui.

Dix ans ! que de choses passées !
Que de pleurs j'ai versés dans cette chambre en deuil !
Encor la même table et le même fauteuil !
Dix ans sont écoulés ! dix siècles ! — Pauvre femme ! —
O murs ! excepté vous, nul ne connaît mon âme.
On est seul ici-bas à savoir le secret
Du mal qu'on a souffert et du mal qu'on a fait ! —
Mais je n'ai pas le temps de pleurer sur moi-même.
Hâtons-nous.

Il se retourne vers le panneau entr'ouvert et se penche sur l'escalier obscur.

C'est ici. Montez.

Paraît le Masque enveloppé d'un grand manteau et coiffé d'un large chapeau rabattu, accompagné d'Alix.

LE MASQUE, jetant à terre manteau et chapeau.

Alix ! Je t'aime !
Je suis libre ! A présent le monde est à nous deux !

Au comte Jean.

Oh ! faites-moi sortir de ce masque hideux !

LE COMTE JEAN.

Sur-le-champ.

Il fait signe au Masque de s'asseoir, puis il tire une lime du havre-sac et se met à limer le cadenas du masque.

LE MASQUE.

Enfin ! – Mais – où sommes-nous ?

LE COMTE JEAN.

Nous sommes
Sous la garde des morts, près de Dieu, loin des hommes.
Une ombre amie et sainte ici veille sur nous.
Un vieux soldat vous guide.

Montrant Alix qui en entrant s'est agenouillée en silence sur un prie-Dieu dans le coin du théâtre.

Un ange est à genoux.
Ne craignez rien.

LE MASQUE.

Merci !

LE COMTE JEAN.

Demain vers la frontière
Nous fuirons. En deux jours nous serons à Mézière.
Nos amis vont s'armer. En attendant, sans bruit,
Dans ce château désert il faut passer la nuit.

Tout en parlant, il a achevé de limer la serrure du masque, qui cède et s'ouvre enfin.

Voilà.

Il ôte le masque au prisonnier et le pose sur un guéridon dans l'angle du salon.

Au moment où il est délivré du masque, le prisonnier reste un moment comme éperdu de bonheur, et semble respirer à l'aise avec une joie immense. — C'est un beau jeune homme d'environ seize ans.

LE PRISONNIER.

Dieu !

ALIX, le contemplant.

Qu'il est beau ! Plus encor que mon rêve

LE PRISONNIER.

L'ombre qui me couvrait, l'ombre affreuse se lève !
Ma tête se redresse et plonge avec fierté
Dans l'air, dans la lumière et dans la liberté !
Tout brille ! Je voudrais tout saisir au passage.

Alix ! Alix ! on voit avec tout le visage !
De l'air ! de l'air partout ! De l'air dans les cheveux !
Je puis baiser ta main et je vais où je veux !
C'est donc moi ? c'est donc vrai ? Que cette nuit est pure !
Ton sourire m'enivre, et toute la nature
Parle en foule à la fois à tous mes sens ravis !
Je regarde ! j'entends ! je respire ! je vis !
Alix ! je sors enfin de la nuée obscure.
Regarde-moi ! — Je sens que je me transfigure !

LE COMTE JEAN, qui n'a pas quitté le prisonnier du regard et qui paraît plongé dans une profonde rêverie.

Étrange ressemblance !

LE PRISONNIER,
allant à la fenêtre et l'ouvrant avec impétuosité.

Oh ! le ciel étoilé !
— Oui, j'étais mort ! — Pour moi le monde est dévoilé.
Ce masque était l'enfer ! — Viens donc à la fenêtre !

Il attire Alix près de la croisée.

Que ces arbres sont beaux ! tout rit ! tout me pénètre !
Comme la brise est douce !... — Oh ! mais c'est étonnant !

ALIX.

Pauvre ami !

LE COMTE JEAN, pensif.

Je comprends le masque maintenant.

LE PRISONNIER, enivré.

Mon Alix, nous fuirons ! — oui, nous fuirons ensemble
Dans quelque heureuse terre où jamais on ne tremble,
Et nous aurons à nous la nature de Dieu !
Les astres brilleront — ainsi — dans le ciel bleu ;
Les bois, comme à présent, salueront de la tête
Et nous accueilleront avec un bruit de fête ;
Nous boirons cet air pur qui rafraîchit le sang,
Et nous nous aimerons... —

Il tombe à genoux tenant Alix embrassée.

Merci, Dieu tout-puissant !

LE COMTE JEAN, au prisonnier.

Le temps presse. Le soin du départ nous réclame.

A Alix.

Venez, vous qui savez où sont les clefs, madame,
Rejoignons vite en bas Tagus qui nous attend.

Au prisonnier.

Nous reviendrons vous prendre ici.

Il sort avec Alix par le panneau qui se referme sur eux.

Resté seul, le prisonnier fixe ses yeux sur le ciel avec extase.

LE PRISONNIER.

Ciel éclatant !
Demain je marcherai fièrement sous ta voûte.
Je serai comme un autre, et j'irai sur la route

Comme tous ceux qui vont librement, sans penser
Qu'un prisonnier parfois les regarde passer !
O bonheur !

Bruit de pas dans la galerie au fond. Il se retourne effrayé.

Mais j'entends marcher.

Il va à la porte du fond et regarde.

Non, rien ne bouge.

Une lueur paraît dans la galerie. Il y fixe son regard avec terreur.

Quel est cet homme pâle avec un linceul rouge ?
— Ils sont deux. – L'autre est noir. – Ils viennent par ici !
Où fuir ?

Il court à la porte par où il est entré et cherche inutilement à l'ouvrir.

Cette porte ? – Oh ! – fermée !

Il court à la porte de droite. Elle résiste également.

Et l'autre aussi !

Il va se cacher derrière le paravent qu'il reploie et referme sur lui.

Juste ciel !

Entre le cardinal, accompagné de Chandenier, capitaine de ses gendarmes. Chandenier porte un grand portefeuille fermé, d'une main, et, de l'autre, un flambeau à branches. — Le cardinal, pâle, malade, toussant par intervalles et portant la main à sa poitrine, s'appuie sur le bras de Chandenier. Il jette un coup d'œil dans le salon et paraît surpris de n'y trouver personne.

SCÈNE IV

LE CARDINAL, CHANDENIER,
LE PRISONNIER, caché.

LE CARDINAL.

Personne ! — Ah ! —

A Chandenier.

Céans je me hasarde ;
Pose autour du château cent hommes de ma garde.

LE PRISONNIER, entr'ouvrant le paravent.

Quels sont ces deux démons ? Grand Dieu ! je suis perdu !

LE CARDINAL.

Allons ! Sa majesté ne m'a pas attendu.

CHANDENIER.

Elle est irritée ?

LE CARDINAL.

Ah ! pourquoi s'en mettre en peine ?
Mon cher, c'étaient jadis des colères de reine,
Ce ne sont que des cris de femme maintenant.
— Reste dans le couloir avec ton lieutenant. —
Je puis jusqu'au matin ici, sans trop de gêne,
Attendre en travaillant le réveil de la reine.

Il faut que je lui parle absolument. — C'est bien.
Pose tout sur la table.

Chandenier pose le flambeau et le portefeuille sur la table.

Ah ! pour n'oublier rien,
Laisse-moi ton poignard.

Chandenier ôte le poignard de sa ceinture et obéit, puis il sort sur un signe du cardinal.

LE CARDINAL, jouant avec le poignard et en essayant la pointe sur le bout de son doigt.

Qui sait ? Prudence est mère
De sûreté.

Il pose le poignard sur la table.

LE PRISONNIER, qui a tout observé avec terreur, refermant le paravent.

Mon Dieu ! sauvez-moi !

Dès que Chandenier a disparu, le cardinal prend une petite clef à sa ceinture et ouvre le portefeuille, dont le couvercle, garni d'une glace intérieurement, fait miroir en se renversant. Le portefeuille ainsi ouvert fait pupitre. Dans un coin est une écritoire, dans l'autre un pot de rouge avec ses accessoires. Une carte sort à demi du portefeuille. Le cardinal la déroule, l'examine quelques instants, c'est une carte d'Europe ; puis il se redresse en toussant.

LE CARDINAL, rêvant.

La chimère
C'est la santé. J'ai tout, pouvoir, richesse, honneurs,

Tout, excepté la vie ! Et je sens que je meurs.

Jouant avec le poignard.

Comme j'étais heureux quand j'étais mousquetaire !
Quand j'avais vingt-cinq ans !

Il se lève et se regarde dans la glace.

Je fais peur.

Il met du rouge, — puis il se regarde un moment et retombe dans sa rêverie.

Comment faire
Ce mariage ? Il va manquer ! Tous ces affronts
Rebuteront le roi. — Eh bien ! nous en prendrons
Un autre. — Charles deux, prétendant d'Angleterre ; —
Ou l'infant que me fait offrir par le saint-père
Jean, roi de Portugal et seigneur de la mer ; —
Ou Conti... — Nous verrons. — Ce serait bien amer ! —
N'importe ! je suis maître et sur moi tout repose !

Mettant la main sur sa poitrine.

— Je souffre !

Il tousse.

Travaillons ! Faire une grande chose
C'est oublier qu'on doit mourir.

Il déroule la carte et y promène son regard avec une attention profonde.

Plus de revers !
La France en se calmant a calmé l'univers.

Il se penche sur la carte, puis relève la tête.

L'épée est insolente et la robe est jalouse,
Mais j'ai tout subjugué. Bordeaux, Rennes, Toulouse.
— Paris ! — le grand Paris ! l'hydre ! — Plus de fureur !
Plus de combats !

Il déploie une lettre.

Voyons ce qu'offre l'empereur.

Parcourant la lettre.

Bien. Il veut étouffer aussi toute étincelle,
Il cède.

Promenant ses yeux sur la carte.

En attendant Besançon et Bruxelle,
Prenons Brisach, l'Alsace et les Trois-Évêchés.
Plus tard j'achèverai mes plans encor cachés.
La France doit aller du Rhin aux Pyrénées.
Paris qu'on peut atteindre en deux ou trois journées
Est presque à la frontière. Il doit être au milieu.
J'y parviendrai sans bruit, sans guerre.

Il lève la tête vers le portrait du cardinal de Richelieu.

O Richelieu !
Nous aurons accompli chacun une œuvre immense ;
Il a construit le roi, moi je bâtis la France.

Promenant ses yeux sur la carte.

Mais ce n'est rien encor.

Il se lève.

Mon édifice, à moi,

Plus vaste qu'un royaume et plus complet qu'un roi,
Le rêve qui brûla tant de nuits ma paupière,
L'ébauche où j'ai porté mes travaux pierre à pierre,
Que Dieu fit, même avant de pétrir nos limons,
Avec des caps, des mers, des fleuves et des monts,
Qu'après Philippe deux Richelieu m'a laissée,
Et que j'ai terminée avec une pensée,
L'œuvre qu'enfin j'achève et qui subit ma loi,
C'est toi que je crois voir pendre au-dessus de moi,
Toi qui t'ouvres dans l'ombre à ma vue effrayée,
Europe, voûte énorme à la France appuyée !

Revenant à la carte.

L'Allemagne pâlit de moments en moments ;
L'Espagne s'amoindrit de ses accroissements ;
Le traité de Munster rend la France maîtresse.
Le lion se fait chat, l'empereur nous caresse.
Le Nord ne fléchit plus qu'à demi les genoux
Devant le Saint-Empire et se tourne vers nous ;
Seul l'électeur de Trève hésite pour se rendre
A mes plans. – Il est prêtre et vieux. Comment le prendre ?
Pardieu ! par la maison des Deux-Ponts dont il est.

Rêvant.

Changer l'ambassadeur. — Gagner quelque valet. —
Le sultan a douze ans, et son empire tombe.
Chaque état a son roc qui sur son front surplombe,
Copenhague a Stockholm, Varsovie a Moscou.
J'ai brisé les suédois. Je tiens par le licou
Le grand-duc moscovite et, pour toute croisade,

Je le laisse envoyer au doge une ambassade.
Je veille sur Turin, anneau qui souvent rompt.
— Farnèse, Gonzague, Est, maisons qui s'éteindront ! —
A Parme le vieux duc mourra de mort soudaine ;
Une duègne à Mantoue, un enfant à Modène ;
J'y suis maître déjà, sans fracas, sans émoi.
Les républiques sont à des doges à moi.
Je tiens, car des Brutus la vertu s'humanise,
Gênes par Paoli, par Cornaro Venise.
— Bon pays ! — le poignard, mais jamais l'échafaud.
— Quant aux petits états populaires, il faut
Laisser comme hochet, malgré les diplomates,
Lubeck aux allemands et Raguse aux dalmates.
Donc, tout marche à mon but, tout va bien, tout est sûr.

Rêvant.

A peine deux points noirs dans ce beau ciel d'azur.
C'est Madrid qui conspire et Londres qui résiste ;
C'est Cromwell, heureux fou ; Philippe, idiot triste.
— Mais bah !

Retombant sur la carte.

Rome !...

Rêvant.

O cité que les ans font courber,
Qui parle sans comprendre et penche sans tomber,
Si bien qu'en la voyant la pensée indécise
De la tour de Babel flotte à la tour de Pise !

Relevant la tête.

— Expliquons d'une part, et de l'autre étayons !
Hors d'Europe, la France a d'immenses rayons.
La France partout veille. Heureuse, forte, armée,
Elle éteint en passant toute guerre allumée.
Le sophi voulait prendre avec le Kurdistan
Candahar au mogol, Babylone au sultan ;
Nous l'avons arrêté. Pour la vente et l'échange
Déjà nous remplaçons, du Tigre jusqu'au Gange,
Marchands arméniens et marchands esclavons.
Partout nous devenons les maîtres ; nous avons
Dans l'Inde des soldats, en Chine des jésuites.
Nos machines de guerre en tous lieux sont construites ;
Sûr moyen de régner sans lutter. — Je suis vieux,
Tout brisé par les ans, mes pires envieux ;
Je vois déjà, dans l'ombre où pas à pas je tombe,
Quelque chose d'ouvert qui ressemble à la tombe.
Eh bien, si l'heure sombre est tout proche en effet,
Quand Dieu dans mon cercueil me criera : Qu'as-tu fait ?
Je pourrai dire : O Dieu, l'onde a battu ma tête ;
Quand je suis arrivé, tout n'était que tempête ;
L'esprit des temps nouveaux, l'esprit du temps ancien,
Luttaient ; c'était terrible, et vous le savez bien !
Louis onze a livré la première bataille ;
François premier, venu pour élargir l'entaille,
Est mort à l'œuvre avant que le géant tombât ;
Richelieu n'a pas vu la fin du grand combat ;
Tous ces hommes, suivant leur loi haute et profonde,
Ont fait la guerre. — Moi, j'ai fait la paix du monde !

Se levant.

La paix du monde ! — oh ! oui ! spectacle éblouissant !
Dans ce travail sacré chaque jour avançant,
Je vais. Le roi de France est mon outil sublime.
J'ai fini maintenant et je suis sur la cime !
Plus d'écueil ! plus d'obstacle !

. . . .
. . . .

IMPRIMERIE NELSON, ÉDIMBOURG, ÉCOSSE.
PRINTED IN GREAT BRITAIN.



COLLECTION NELSON

Déjà parus.

BALZAC.—La Peau de Chagrin; Le Curé de Tours; Le colonel Chabert. Introduction par Henri Mazel.

GÉNÉRAL Cte PHILIPPE DE SÉGUR.—La Campagne de Russie. Introduction par le vicomte E.-M. de Vogüé (*de l'Académie française*).

S. FRANÇOIS DE SALES. — Introduction à la Vie dévote. Avec une Introduction par Henry Bordeaux.

ALPHONSE DAUDET. — Lettres de mon Moulin. Introduction par Charles Sarolea.

Vte E.-M. DE VOGÜÉ (*de l'Académie française*). **—Les Morts qui parlent.** Introduction par Victor Giraud.

JEAN DE LA BRÈTE.—Mon Oncle et mon Curé. (149e Édition.) Introduction par Mme Félix-Faure Goyau.

LÉON TOLSTOÏ.—Anna Karénine. Introduction par Émile Faguet (*de l'Académie française*). (Deux volumes.)

ARTHUR-LÉVY. — Napoléon intime. Introduction par François Coppée.

Vte G. D'AVENEL. — Les Français de mon temps. (8e Édition.) Introduction par Charles Sarolea.

MAURICE MAETERLINCK. — Morceaux choisis. Introduction par Mme Georgette Leblanc.

HENRY BORDEAUX. — Les Roquevillard. Introduction par Firmin Roz.

TOURGUÉNEFF.—Une Nichée de Gentilshommes.

C[te] ALBERT VANDAL (*de l'Académie française*). — **L'Avènement de Bonaparte.** Introduction par Lord Rosebery. (Deux volumes.)

ERNEST RENAN (*de l'Académie française*).— **Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse.**

RENÉ BAZIN (*de l'Académie française*). — **De toute son Âme.**

PIERRE DE COULEVAIN.—**Ève Victorieuse.**

PROSPER MÉRIMÉE (*de l'Académie française*).— **Chronique du Règne de Charles IX.**

ANATOLE FRANCE (*de l'Académie française*).— **Jocaste et Le Chat Maigre.**

V[te] E.-M. DE VOGÜÉ (*de l'Académie française*).— **Jean d'Agrève.**

EDGAR POE (trad. Ch. Baudelaire).—**Histoires extraordinaires.**

LABICHE ET MARTIN.—**Le Voyage de M. Perrichon et autres Comédies.**

BULWER LYTTON.—**Les Derniers Jours de Pompéi.**

HENRI CONSCIENCE.—**Le Gentilhomme pauvre.**

BARRETT WENDELL.—**La France d'Aujourd'hui.**

JULES LEMAÎTRE (*de l'Académie française*).— **Les Rois.**

RUDYARD KIPLING (trad. A. Savine).—**Simples Contes des Collines.**

GEORGE SAND.—Mauprat.

ALPHONSE KARR.—Voyage autour de mon Jardin.

HENRY BORDEAUX.–La Croisée des Chemins.

FERDINAND BRUNETIÈRE. — Honoré de Balzac.

AMÉDÉE ACHARD.—Récits d'un Soldat.

ALFRED DE VIGNY.—Cinq-Mars.

RENÉ BOYLESVE.—L'Enfant à la Balustrade.

PAUL ACKER.—Le Désir de vivre.

HENRYK SIENKIEWICZ.—Quo Vadis?

ALFRED DE VIGNY.—Servitude et Grandeur Militaires.

JULES CLARETIE (*de l'Académie française*).—Noris.

ALEXANDRE DUMAS.—Vingt Ans après. (Deux volumes.)

HONORÉ DE BALZAC.—Les Chouans.

LÉON FRAPIÉ.—L'Écolière, etc.

GYP.—Bijou.

GABRIEL HANOTAUX (*de l'Académie française*). —La France en 1614.

EUGÈNE LABICHE.—La Cagnotte et autres Comédies.

ANATOLE LE BRAZ.—Pâques d'Islande.

PIERRE LOTI (*de l'Académie française*).—**Jérusalem.**

A. E. W. MASON.—L'Eau vive.

MIGNET. — Histoire de la Révolution française. (Deux volumes.)

COLETTE YVER. — Comment s'en vont les Reines.

E. C. BENTLEY.—L'Affaire Manderson.

MADAME E. CARO.—Amour de Jeune Fille.

H. S. MERRIMAN.—La Simiacine.

PÉLADAN.—Les Amants de Pise.

SOUVESTRE.—Un Philosophe sous les Toits.

JULES CLARETIE (*de l'Académie française*).—**Le Petit Jacques.**

LÉON TOLSTOÏ : ŒUVRES POSTHUMES.

Le Faux Coupon, etc.
Le Père Serge, etc.
Hadji Mourad, etc.

ŒUVRES COMPLÈTES DE
VICTOR HUGO

1–4. Les Misérables. Tomes I–IV.
5. Les Contemplations.
6. Napoléon-le-Petit.
7. Ruy Blas, Les Burgraves.
8. Han d'Islande.
9, 10. Le Rhin. Tomes I, II.
11–13. La Légende des Siècles. Tomes I–III.
14. Marie Tudor, La Esmeralda, Angelo.
15. Les Feuilles d'Automne, Les Chants du Crépuscule.
16, 17. Notre-Dame de Paris. Tomes I, II.
18. Dieu, La Fin de Satan.
19. Le Roi s'amuse, Lucrèce Borgia.
20. Histoire d'un Crime.
21. L'Art d'être Grand-Père.
22. Bug-Jargal, Le Dernier Jour d'un Condamné, Claude Gueux.
23. Les Châtiments.
24. France et Belgique, Alpes et Pyrénées.
25, 26. L'Homme qui Rit. Tomes I, II.
27. Les Voix intérieures, Les Rayons et les Ombres.
28. Théâtre en Liberté, Amy Robsart.

29. Actes et Paroles, I. Avant l'Exil.
30. Les Quatre Vents de l'Esprit.
31. Actes et Paroles, II. Pendant l'Exil.
32. Lettres à la Fiancée.
33, 34. Actes et Paroles, III. Depuis l'Exil.
35. Les Chansons des Rues et des Bois.
36. Cromwell.
37. Le Pape, La Pitié suprême, Religions et Religion, L'Âne.
38. Quatrevingt-Treize.
39, 40. Toute la Lyre. Tomes I, II.
41. Torquemada, Les Jumeaux.
42. William Shakespeare.
43. Odes et Ballades, Les Orientales.
44. Littérature et Philosophie mêlées, Paris.
45, 46. Les Travailleurs de la Mer. Tomes I, II.
47. L'Année terrible, Les Années funestes.
48. Choses vues (les deux séries).
49. Hernani, Marion de Lorme.
50, 51. Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie. Tomes I, II.

Les Classiques Français

ÉDITION LUTETIA

LESAGE.—Gil Blas. Introduction par ÉMILE FAGUET (*de l'Académie française*). (Deux volumes.)

BEAUMARCHAIS.—Théâtre choisi. Introduction par ÉMILE FAGUET.

Le Barbier de Séville, Le Mariage de Figaro, La Mère coupable, Mélanges, Vers et Chansons.

MONTESQUIEU.—Lettres Persanes, Grandeur et Décadence des Romains, Politique des Romains. Introduction par ÉMILE FAGUET.

ANDRÉ CHÉNIER.—Poésies. Introduction par ÉMILE FAGUET.

DESCARTES. — Discours de la Méthode, Méditations métaphysiques, Traité des Passions. Introduction par ÉMILE FAGUET.

AMYOT. — Les Vies des Hommes illustres de Plutarque. Introduction par ÉMILE FAGUET (*de l'Académie française*).

Tome Ier. Vies parallèles de Theseus et Romulus, Lycurgus et Numa Pompilius, Solon et Publicola. Glossaire.

Tome II. Vies parallèles de Themistocles et Furius Camillus, Pericles et Fabius Maximus, Alcibiades et Coriolanus. Glossaire.

RACINE. — Théâtre. Introduction par ÉMILE FAGUET. (Deux volumes.)

Tome Ier. La Thébaïde, Alexandre le Grand, Andromaque, Les Plaideurs, Britannicus, Bérénice.

Tome II. Bajazet, Mithridate, Iphigénie en Aulide, Phèdre, Esther, Athalie.

CORNEILLE. — Théâtre choisi. Introduction par ÉMILE FAGUET. (Deux volumes.)

Tome Ier. La Galerie du Palais, La Place Royale, L'Illusion, Le Cid, Horace, Cinna.

Tome II. Polyeucte, Pompée, Le Menteur, Rodogune, Don Sanche d'Aragon, Nicomède.

LA FONTAINE.—Fables et Épîtres. Introduction par ÉMILE FAGUET.

MADAME DE LA FAYETTE. — La Princesse de Clèves. Introduction par l'Abbé J. CALVET.

CHATEAUBRIAND. — Atala, René, Le dernier Abencerage. Introduction par ÉMILE FAGUET.

PERRAULT, etc. — Choix de Contes de Fées. Introduction par Madame FÉLIX-FAURE GOYAU.

MADAME DE STAËL. — Corinne, ou l'Italie. Introduction par ÉMILE FAGUET (*de l'Académie française*). (Deux volumes.)

ROUSSEAU. — Émile, ou de l'Éducation. Introduction par ÉMILE FAGUET. (Deux volumes.)

PASCAL. — Pensées. Introduction par ÉMILE FAGUET.

MONTAIGNE. — Essais. Introduction par ÉMILE FAGUET. (Trois volumes.)

ALFRED DE MUSSET. — Poésies. Introduction par ÉMILE FAGUET.

MADAME DE SÉVIGNÉ. — Lettres choisies. Introduction par ÉMILE FAGUET.

COLLECTION NELSON

LISTE ALPHABÉTIQUE

ABOUT, EDMOND.
Le Nez d'un Notaire.
Les Mariages de Paris.

ACHARD, AMÉDÉE.
Récits d'un Soldat.

ACKER, PAUL.
Le Désir de vivre.

ANGELL, NORMAN.
La Grande Illusion.

AVENEL, LE V. G. D'.
Les Français de mon temps.

BALZAC, HONORÉ DE.
Eugénie Grandet.
La Peau de Chagrin, Le Curé de Tours, Le Colonel Chabert.
Les Chouans.

BAZIN, RENÉ.
De toute son Âme.
Le Guide de l'Empereur.

BENTLEY, E. C.
L'Affaire Manderson.

BERTRAND, LOUIS.
L'Invasion.

BORDEAUX, HENRY.
La Croisée des Chemins.
Les Roquevillard.

BOURGET, PAUL.
Le Disciple.

BOYLESVE, RENÉ.
L'Enfant à la Balustrade.

BRADA.
Retour du Flot.

BRUNETIÈRE, FERDINAND
Honoré de Balzac.

CARO, MADAME E.
Amour de Jeune Fille.

CHATEAUBRIAND.
Mémoires d'Outre-tombe.

CHERBULIEZ, VICTOR.
L'Aventure de Ladislas Bolski.
Le Comte Kostia.
Miss Rovel.

CLARETIE, JULES.
Noris.
Le Petit Jacques.

CONSCIENCE, HENRI.
Le Gentilhomme pauvre.

COULEVAIN, PIERRE DE.
Ève Victorieuse.

DAUDET, ALPHONSE.
Lettres de mon Moulin.

DICKENS, CHARLES.
Aventures de Monsieur Pickwick (3 vol.).

DUMAS, ALEXANDRE.
La Tulipe noire.
Les Trois Mousquetaires (2 vol.).
Vingt Ans après (2 vol.).

DUMAS FILS, ALEX.
La Dame aux Camélias.

FLAUBERT, GUSTAVE.
Trois Contes.

FRANCE, ANATOLE.
Jocaste et Le Chat maigre.

St FRANÇOIS DE SALES.
Introduction à la Vie dévote

FRAPIÉ, LÉON.
L'Écolière.

GYP.
Bijou.

HANOTAUX, GABRIEL.
La France en 1614.

JEAN DE LA BRÊTE.
Mon Oncle et mon Curé.

KARR, ALPHONSE.
Voyage autour de mon Jardin.

KIPLING, RUDYARD.
Simples Contes des Collines.

LABICHE, EUGÈNE.
Le Voyage de M. Perrichon, etc.
La Cagnotte, etc.

LA BRUYÈRE, JEAN DE.
Caractères.

LANG, ANDREW.
La Pucelle de France.

LE BRAZ, ANATOLE.
Pâques d'Islande.

LEMAÎTRE, JULES.
Les Rois.

LE ROY, EUGÈNE.
Jacquou le Croquant.

LÉVY, ARTHUR.
Napoléon Intime.

LOTI, PIERRE.
Jérusalem.

LYTTON, BULWER.
Les Derniers Jours de Pompéi.

MAETERLINCK, MAURICE.
Morceaux choisis.

MASON, A. E. W.
L'Eau vive.

MÉRIMÉE, PROSPER.
Chronique du Règne de Charles IX.

MERRIMAN, H. SETON.
La Simiacine.

MIGNET.
La Révolution Française. (2 vol.)

ORCZY, LA BARONNE.
Le Mouron Rouge.

PÉLADAN.
Les Amants de Pise.

POE, EDGAR ALLAN (trad. BAUDELAIRE).
Histoires Extraordinaires.

RENAN, ERNEST.
Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse.

SAINT-PIERRE, B. DE.
Paul et Virginie.

SAINT-SIMON.
La Cour de Louis XIV.

SAND, GEORGE.
Mauprat.

SARCEY, FRANCISQUE.
Le Siège de Paris.

SCOTT, SIR WALTER.
Ivanhoe.

SÉGUR, Cte PH. DE.
Du Rhin à Fontainebleau.
La Campagne de Russie.

SÉGUR, LE MARQUIS DE.
Julie de Lespinasse.

SIENKIEWICZ, HENRYK.
Quo Vadis ?

SOUVESTRE, ÉMILE.
Un Philosophe sous les toits.

THEURIET, ANDRÉ.
La Chanoinesse.

TILLIER, CLAUDE.
Mon Oncle Benjamin.

TINAYRE, MARCELLE.
Hellé.

TOLSTOÏ, LÉON.
Anna Karénine (2 vol.).
Hadji Mourad.
Le Faux Coupon.
Le Père Serge.

TOURGUÉNEFF, IVAN.
Fumée.
Une Nichée de Gentilshommes.

VANDAL, LE COMTE A.
L'Avènement de Bonaparte (2 vol.).

VIGNY, ALFRED DE.
Cinq-Mars.
Servitude et Grandeur Militaires.

VOGÜÉ, LE Vte E.-M. DE.
Les Morts qui parlent.
Jean d'Agrève.
Le Maître de la Mer.

WENDELL, BARRETT.
La France d'Aujourd'hui.

YVER, COLETTE.
Comment s'en vont les Reines.